

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01918659 2

ST. MICH.
LIBRA
+

ÉCRIVAINS
ET SOLDATS

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE

- Essai sur Taine, son œuvre et son influence.** 5^e édition revue et corrigée.
Un vol. in-16..... 5 fr. 75
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).
- Pages choisies de Taine, avec une introduction, des notices et des notes.**
2^e édition. (6^e mille.) Un vol. in-16..... 5 fr. 75
- Chateaubriand, Études littéraires.** 2^e éd. rev. et corrig. Un vol. in-16. 5 fr. 75
- Pages choisies de Chateaubriand, avec une introduction, des notices et des notes.** 2^e édition revue et corrigée. Un vol. in-16..... 5 fr. 75
- Pages choisies des Mémoires d'Outre-Tombe, avec une Introduction et des notes,** 2^e édition revue et augmentée. Un vol. in-16. 4 fr. »
- Nouvelles études sur Chateaubriand.** Un vol. in-16..... 5 fr. 75
- Livres et Questions d'aujourd'hui.** Un vol. in-16..... 5 fr. 75
- Blaise Pascal, Études d'histoire morale, avec un portrait.** 2^e édition revue et corrigée. Un vol. in-16..... 5 fr. 75
Ouvrage couronné par l'Académie française (premier prix Bordin).
- Maitres d'autrefois et d'aujourd'hui.** 2^e éd. Un vol. in-16..... 5 fr. 75
- Les Maitres de l'Heure, Essais d'histoire morale contemporaine, tome I**
(*Pierre Loti, F. Brunetière, E. Faguet, E.-M. de Vogüé, P. Bourget*).
5^e édition revue, corrigée et augmentée (6^e mille). Un vol. in-16. 5 fr. 75
- Tome II (*Jules Lemaitre, Edouard Rod, Anatole France, le Bilan de la génération littéraire de 1870*), 4^e mille. Un vol. in-16, br. 5 fr. 75
Ouvrage couronné par l'Académie française (premier prix de l'Académie).
- Le Miracle Français.** 3^e édit. (5^e mille). Deux vol. in-16. Chaque vol. 5 fr. 75
- La Troisième France,** 3^e mille. Un vol. in-16..... 5 fr. 75
- La Civilisation Française (Académie française, prix d'éloquence).** 3^e édition (5^e mille). Un vol. in-16..... 1 fr. »
- Histoire de la Grande Guerre, avec 90 cartes et plans,** 8^e mille. Un vol. gr. in-8, broché. 30 fr. » ; cart. 45 fr. »
Se vend aussi en 5 fascicules, chaque fascicule, illustré..... 6 fr. »
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Née).

AUTRES LIBRAIRIES

- Bibliographie critique de Taine.** 2^e édition refondue. Un vol. in-8. Paris, Alphonse Picard..... 6 fr. »
- Pascal. L'homme, l'œuvre, l'influence.** 3^e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16. Paris, De Boccard.... 5 fr. »
- Pensées de Pascal,** édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, 10^e édition. Un vol. in-16. Paris, Bloud..... 1 fr. 60
- Opuscules choisis de Pascal.** 7^e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 80
- Chateaubriand, ATALA.** Reproduction de l'édition originale. Un vol. petit in-18. De Boccard..... 3 fr. 60
- Sainte-Beuve : Table alphabétique et analytique des Premiers Lundis, Portraits contemporains et Nouveaux Lundis.** Un vol. in-16, 3^e édition. Paris, Calmann-Lévy..... 4 fr. 90
- Chateaubriand. Pensées, Réflexions et Maximes, suivies du Livre XVI des Martyrs (texte du manuscrit).** 3^e édition. Bloud..... 0 fr. 60
- Pensées chrétiennes et morales de Bossuet.** 4^e édition. Bloud..... 0 fr. 80
- Pensées de Joubert.** Reproduction de l'édition originale, avec la Notice historique du frère de Joubert. Introduction et notes. 5^e édition revue et corrigée. Bloud..... 1 fr. 60
- Les Confessions de saint Augustin, traduction d'Arnauld d'Andilly,** introduction et notes. 7^e édition. Bloud..... 1 fr. 60
- Les Idées morales d'Horace.** 3^e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 80
- Pro Patria (Pages actuelles).** 3^e édition. Bloud..... 0 fr. 80
- Pro Patria, t. II : La Banqueroute du Scientisme.** 2^e édit. Bloud.. 0 fr. 80
- Un grand Français : Albert de Mun.** 5^e mille. Un v. in-16. Bloud. 3 fr. 75

BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE

VICTOR GIRAUD

ÉCRIVAINS ET SOLDATS

ESSAIS ET PORTRAITS D'HISTOIRE MORALE

DU VAIR — PASCAL — ROUSSEAU — LAMENNAIS
— RENAN — TAINÉ — BRUNETIÈRE — FAGUET —
E.-M. DE VOGÜÉ — J. LEMAITRE — G. GOYAU
FOCH — LUDENDORFF — HINDENBURG — CASTELNAU



LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1921



FEB 23 1953

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright par Librairie Hachette, 1921.

A LA MÉMOIRE

DE MON FILS

AVANT-PROPOS

Peu à peu, parmi les mille soubresauts d'une paix encore bien précaire, l'effroyable cataclysme que l'Allemagne a déchaîné sur le monde s'apaise enfin. Nous tous qui, dans l'affreux péril qui menaçait la patrie commune, avons, chacun à notre manière et selon nos forces, couru au canon, nous pouvons maintenant revenir à nos études d'autrefois. Pussions-nous y revenir avec une âme enrichie et renouvelée par les tragiques années d'épreuve que nous venons de vivre! Ceux-là mêmes que la sanglante expérience de la guerre a confirmés dans leurs pressentiments et leurs vues d'avant la tourmente, ne sauraient, aujourd'hui, parler et écrire exactement comme ils l'eussent fait, si la tourmente n'avait pas éclaté. Il faudrait plaindre ceux à qui le contact de cette prodigieuse réalité n'aurait rien révélé, ni rien appris.

Voici un recueil d'essais comme j'en ai publié

plus d'un avant la guerre. Nos préoccupations présentes s'y mêlent, je ne m'en défends point, à celles qui nous étaient jadis plus exclusivement familières. J'y aborde divers sujets sur lesquels je n'avais pas encore eu l'occasion d'exposer ma manière de voir. Sur d'autres que j'avais déjà traités dans mes *Maîtres de l'heure* et dans mes *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui*, j'ai apporté, ce me semble, quelques précisions nouvelles. Je souhaite que ces pages, si elles passent sous les yeux des jeunes gens qui lisent et qui travaillent, leur paraissent offrir quelques suggestions utiles et provoquent leurs recherches — et leurs contradictions.

Je souhaiterais aussi qu'elles leur fussent un modeste encouragement à ne pas désertier ce genre de *l'essai* qu'on ne cultive plus guère de nos jours, et qu'il serait si fâcheux pourtant de laisser perdre. A mon gré, c'est l'un de ceux où le génie français peut le mieux donner toute sa mesure. En poésie, dans le roman, en histoire, même au théâtre, nous avons à l'étranger des rivaux, et peut-être des maîtres. Aucune littérature ne nous offre l'équivalent, même lointain, de l'œuvre d'un Sainte-Beuve. Et Sainte-Beuve, s'il est le plus grand, n'est pas le seul de nos essayistes français. De Montaigne jusqu'à Jules Lemaître, Émile Faguet et Ferdinand

Brunetière, pour ne parler que des morts, il y a chez nous toute une souple et vivante tradition que, — à l'heure où, dans tous les ordres, cette France meurtrie et décimée cherche à ramasser et à utiliser toutes ses forces vives, — nous aurions le plus grand tort de laisser prescrire. La finesse littéraire, la pénétration psychologique, le sérieux sans pédantisme, la liberté et la variété des aperçus, la grâce piquante de l'expression, bref, toutes les qualités qui sont le charme incomparable de la causerie française et qui tiennent au fond même de la race, trouvent ici, dans ce genre de l'essai, leur naturel emploi. Si le don précieux de « regarder dans l'intérieur des âmes » est susceptible d'être entretenu, cultivé, développé, n'allons pas imprudemment négliger l'un de nos meilleurs moyens de culture ! Et de gaieté de cœur enfin, n'allons pas abdiquer l'une de nos supériorités les moins discutables !

VICTOR GIRAUD.

Versailles, juin 1921.

ÉCRIVAINS ET SOLDATS

STOÏCISME ET CHRISTIANISME AU XVI^e SIÈCLE

Mlle Léontine Zanta, notre première doctoresse en philosophie, a soutenu en Sorbonne, à la veille de la guerre, puis publié en volume¹, une thèse très savante et très suggestive sur l'un des plus importants sujets que l'histoire des idées présente à la méditation des « esprits penseurs ». Ce sujet, il s'était, depuis de longues années, souvent imposé à l'attention des critiques ou historiens de la littérature et de la philosophie, et Sainte-Beuve, Brunetière, M. Faguet, M. Lanson, M. Strowski, Fouillée, Guyau, M. Thamin, M. Rébelliau y avaient, à plusieurs reprises, jeté de curieux, de pénétrants coups de sonde. Mais aucun d'eux n'avait eu le courage, la patience ou le loisir de l'embrasser dans toute

1. *La Renaissance du stoïcisme au XVI^e siècle*, par Léontine Zanta, 1 vol. in-8, Paris, Champion, 1914 ; — *La Traduction française du Manuel d'Épictète d'André de Rivaudeau au XVI^e siècle*, publiée avec une introduction, par la même, 1 vol. in-8, Champion, 1914.

sa précision et dans toute son étendue à la fois. Mlle Zanta a eu ce très méritoire, cet heureux courage ; l'étude d'ensemble que chacun réclamait et souhaitait, et que personne n'osait entreprendre, elle l'a bravement entreprise, et elle a su la mener à bonne fin. Son livre n'est assurément point définitif, — il ne pouvait pas l'être, — mais il résume, concentre et complète bien des recherches de détail ; il oriente, et d'avance éclaire les recherches ultérieures. Œuvre de science, de conscience, de pensée et de talent, il jette une vive lumière sur une question très complexe et fort obscure, que j'avais, pour ma part, fréquemment rencontrée devant moi, notamment dans mes études sur Pascal, et dont je voudrais tout simplement ici faire pressentir le très vivant et même le très actuel intérêt¹.

* * *

On se rappelle l'admirable *Entretien avec M. de Saci*. Pourquoi Pascal, dans l'examen auquel il se livre des philosophies non chrétiennes, fait-il à Épicète l'honneur de le considérer comme « le chef des dogmatistes », de préférence, par exemple, à Platon, Aristote, ou Descartes ? Est-ce là une simple fantaisie individuelle ? ou bien l'expression originale, et d'ailleurs fortement motivée, d'une opinion alors courante, et si l'on peut dire, collective ? Pour peu que l'on étudie l'histoire des courants doctrinaux et

1. *Traité de la Constance et consolation ès calamitez publiques écrit par Guillaume du Vair pendant le siège de Paris de 1590, édité par Jacques Flach et Funck-Brentano, 1 vol. gr. in-16, Paris, Léon Tenin, 1915.*

des œuvres littéraires dans la première moitié du XVII^e siècle, on reconnaît bientôt que c'est la seconde interprétation qui est ici seule valable. De Montaigne et de Charron à Du Vair, et de Malherbe ou d'Urfé à Balzac, Rotrou, Corneille, Descartes et Pascal, on suit, comme à la trace, tout un ensemble d'aspirations et de préoccupations, bref, une sorte de tradition morale qui, par sa nature, comme par ses origines, mérite d'être appelée *stoïcienne*. Et cette tradition, qui n'est du reste pas sans attaches avec un très lointain passé, on la voit s'élaborer et s'affirmer durant tout le cours du XVI^e siècle. C'est cette période que Mlle Zanta a choisie pour y conduire son enquête. Avec beaucoup de raison, selon moi. Époque féconde en « renaissances » de toute sorte, le XVI^e siècle a vu « renaître » tous les systèmes qu'avait enfantés la pensée antique, et la renaissance du stoïcisme n'a pas été moins importante, moins fertile en conséquences philosophiques ou morales, et même littéraires, que celle de l'épicurisme ou du platonisme. Je crois même qu'elle l'a été davantage, pour cette raison essentielle que, seule de toutes les philosophies léguées par l'antiquité, la philosophie stoïcienne dressait, en face de la morale chrétienne, une morale toute rationnelle et laïque qui fût ou parût capable de rivaliser avec elle.

L'opposition ou la rivalité dataient de loin, et, à vrai dire, n'avaient jamais complètement cessé. Le christianisme naissant a trouvé devant lui le stoïcisme, et rien ne serait plus curieux que d'étudier et de suivre, alors, dans les idées, et surtout dans les âmes, les troubles, les incertitudes et les angoisses

que le conflit des deux doctrines n'a pu manquer de produire. Comment les premiers chrétiens se sont-ils comportés à l'égard du stoïcisme? Et surtout, peut-être, comment les derniers stoïciens ont-ils accueilli, compris, et tantôt rejeté, tantôt accepté le christianisme? Je donnerais beaucoup, je l'avoue, pour connaître à fond l'histoire de saint Pantène, ce philosophe stoïcien qui se convertit au christianisme et qui fut l'apôtre des Indes. Mlle Zanta, dont ce n'était pas, il est vrai, le sujet, a très bien senti l'intérêt de la question, et elle nous a donné de rapides, mais intéressants détails sur l'attitude des Pères de l'Église à l'égard de la morale stoïcienne. Souhaitons que le sujet soit repris par quelqu'un avec toute l'ampleur et l'exacte précision qu'il mérite.

Arrivons au xvi^e siècle. Restauration de l'idéal antique, brusque explosion de l'individualisme, réaction générale des esprits et des âmes contre les vieilles disciplines, si ce sont bien là, semble-t-il, les principaux traits qui caractérisent cette tumultueuse époque, on voit comment le stoïcisme a pu si aisément reflourir dans un milieu moral qui lui convenait à merveille. On était épris de rationalisme et de naturalisme, et les maximes stoïciennes sur la raison universelle, sur la nécessité de vivre conformément à la nature, légitimaient admirablement ces nouvelles tendances. On désirait s'affranchir du joug du christianisme traditionnel, tout en conservant la morale, et n'est-ce pas là le sens secret de la Réforme protestante? Et le stoïcisme semblait, non sans raison, en offrir le moyen. On éprouvait le besoin, en ces temps étrangement troublés de discordes civiles, d'exalter la personne humaine, de

grandir et de roidir l'individu, de le faire communier, si je puis ainsi dire, -avec ce qu'il y a de plus élevé dans les exemples et les préceptes de l'antiquité ; le « héros de Plutarque » devient alors le « modèle idéal » qui hante les imaginations et ravit les cœurs ; à ce besoin encore le stoïcisme apportait tout à la fois une satisfaction et un aliment¹. A ces âmes un peu livresques d'humanistes la haute et fière doctrine de Zénon et d'Épictète a fourni une philosophie, une morale, presque une religion nouvelle.

Le néo-stoïcisme au XVI^e siècle a été un produit de l'humanisme, et comme l'humanisme, il a été un mouvement non seulement français, mais européen. En popularisant, par des éditions, des traductions, des commentaires de toute sorte, les œuvres et les doctrines stoïciennes, les humanistes ont rendu familières à tous les esprits cultivés, particulièrement dans les pays latins, certaines notions, certaines attitudes morales qui, de proche en proche, entreront dans la composition de l'idéal classique, et même de l'idéal révolutionnaire. Corneille ne serait assurément point, comme l'a spirituellement et justement appelé Jules Lemaître, « un stoïcien mégalomane », si Juste Lipse, si Érasme, si Amyot, si Du Vair ne l'avaient point précédé, et si Politien, vers 1475, n'avait point traduit en latin le *Manuel* d'Épictète. Et ce que je dis là de Corneille, ne peut-on pas le dire aussi de Mme Roland et même de Robespierre?

1. Voyez là-dessus, dans nos *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui* (2^e édition, Hachette, 1914, p. 38-53), notre étude sur les *Époques de la pensée de Montaigne*.

Un peu diffus jusqu'alors dans un certain nombre d'écrits, le néo-stoïcisme, vers la fin du xvi^e siècle, a pris corps dans deux œuvres sur lesquelles, ainsi qu'il convenait, Mlle Zanta a longuement insisté, celle de Juste Lipse et celle de Du Vair.

Juste Lipse est le dernier des grands humanistes du siècle qui vit naître Érasme et Budé. Il a été à la fois le philologue et le philosophe du stoïcisme renaissant. Sa *Manuductio ad stoïcam philosophiam* et sa *Physiologia stoïcorum* constituent une véritable « somme » de la doctrine métaphysique et morale du Portique ; et son traité *De la Constance* qui, à peine publié, eut un immense succès, en est, sous une forme plus populaire, l'application pratique. Il fut, à Louvain, le maître du futur abbé de Saint-Cyran, et il n'est pas indifférent pour l'historien de savoir que le vieil humaniste a encouragé les débuts de l'un des initiateurs du mouvement janséniste.

Traducteur d'Épictète, auteur lui aussi d'un traité *De la Constance*, et d'ouvrages intitulés *la Sainte Philosophie* et *la Philosophie morale des Stoïques*, orateur, magistrat, homme politique, évêque enfin, Guillaume du Vair est l'une des personnalités les plus complexes et les plus attachantes de la seconde moitié du xvi^e siècle et des premières années du xvii^e. Il n'a pas encore, malgré divers travaux récents, dans nos *Histoires de la littérature française*, la place à laquelle il a droit, et il attend encore l'étude d'ensemble complète et minutieuse qui le mettrait à son véritable rang. Mlle Zanta a finement retracé son évolution morale et elle a analysé avec beaucoup d'ingéniosité les divers éléments constitutifs de son stoïcisme chrétien.

Car l'Église, d'une manière générale, n'a pas été hostile à ces tendances nouvelles, ou plutôt renouvelées. Saint François de Sales « admirait le pauvre bonhomme Épictète, duquel les propos et sentences sont si douces à lire en notre langue ». Et saint Charles Borromée puisait dans le *Manuel* non seulement des sujets de dissertations pour son Académie des *Nuits vaticanes*, mais encore des conseils et des directions pratiques pour la bonne économie de sa vie intérieure. Il faut dire d'ailleurs que les néostoïciens étaient bien loin de penser qu'ils travaillaient à ruiner la tradition chrétienne, et qu'avec cet illogisme ou cette inconscience qui caractérisent tant d'esprits au xvi^e siècle, ils ont su, presque toujours, concilier leur ferveur pour le stoïcisme avec leur christianisme héréditaire.

* * *

Et cependant, il y avait au fond opposition, et opposition irréductible entre les deux principes, et l'avenir allait bien le prouver. Le christianisme est fondé sur le surnaturel ; et le stoïcisme, quelque mysticisme qu'il ait parfois admis ou comporté, est un naturalisme. Le stoïcisme est par essence aristocratique, et le christianisme est démocratique : l'un s'adresse aux privilégiés de l'intelligence et de la volonté ; l'autre s'adresse à tous, et c'est aux humbles, aux simples, aux faibles, aux déshérités de ce monde que vont ses secrètes préférences. Le christianisme est une doctrine d'humilité ; et le stoïcisme est une doctrine d'orgueil. Ce qui se préparait et déjà s'esquissait au xvi^e siècle sous le couvert du stoï-

cisme, c'est, à l'insu, je le répète, des néo-stoïciens, ce que l'on a, depuis, appelé la *morale indépendante* ; et il est bien curieux d'observer que toutes les fois qu'on a tenté, dans l'histoire, de « laïciser », comme nous dirions, la morale, — au XVIII^e siècle, à l'époque des encyclopédistes, au XIX^e, avec Taine, Renan, Havet, et quelques autres, — on a vu reparaître le culte intéressé et l'apologie tendancieuse des doctrines et des héros du Portique. Dans les temps modernes, le stoïcisme a été, en fait, la religion de ceux qui n'en ont point voulu d'autre.

Cette opposition, que nous voyons clairement aujourd'hui, on a mis longtemps à la reconnaître. C'est Pascal qui, le premier, l'a dénoncée avec sa clairvoyance et son éloquence coutumières. Il a, certes, rendu hommage au stoïcisme, on sait avec quelle générosité, mais il en a senti les dangers, et il en a signalé les insuffisances ou les lacunes. Allez au fond des choses et des questions : tout le débat entre le stoïcisme et le christianisme est tranché par ces deux lignes des *Pensées* : « Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles, mais elle ne servirait pas au peuple. »

10 juin 1916.

PASCAL ET LES « PENSÉES ¹ »

« Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire ; et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse. »

Ces lignes célèbres, qui forment la conclusion du *Pari*, pourraient servir d'épigraphe aux *Pensées* de Pascal : elles en expriment avec une force merveilleuse et singulièrement émouvante l'intention maîtresse, l'inspiration dominante et sacrée. Si Pascal avait pu achever le grand livre qu'il rêvait, l'*Apologie* eût été, à n'en point douter, une œuvre d'art admirable. Elle eût été aussi une *Apologie*, je veux dire une démonstration, puissante et hardie tout ensemble, de la vérité, de la divinité du christianisme catholique. Et enfin, elle eût été une prière : un ardent

1. Ces pages ont été écrites pour servir de Préface à une édition nouvelle des *Pensées* de Pascal (collection Gallia; Londres, Dent et Paris, Crès).

appel au cœur de l'incrédule, un assaut passionné à sa volonté profonde, une imploration éperdue au « Dieu d'amour et de consolation », pour qu'il touche enfin ce cœur insensible, pour qu'il ébranle cette volonté rebelle, pour qu'il consomme en un mot l'œuvre de Rédemption inaugurée sur le Calvaire.

I

« Si ce discours vous plaît.... » Pascal a voulu « plaire ». Ce grand écrivain sait le prix et l'éminente dignité de l'art. Il sait que l'homme n'est pas une pure intelligence, et que, si l'on veut agir sur sa volonté, il faut parler non seulement à sa raison, mais à sa sensibilité, à son imagination, et même à ses sens. Or l'art est tout-puissant pour cela. Une longue suite de raisonnements abstraits nous rebute : nous prend-on pour un syllogisme? Nous voulons qu'on ait raison avec grâce, avec esprit, avec éloquence, et nous estimons que la vérité ornée n'en est pas moins la vérité.

Pascal est si intimement convaincu de la légitimité de ces exigences, qu'il n'a rien négligé pour leur donner satisfaction. D'abord, il avait longuement réfléchi aux règles ou aux lois de « l'art de persuader » et aux conditions de l'art d'écrire. Il s'était formé de cet art une conception très méditée et très personnelle, dont les lignes générales et les principes essentiels nous ont été heureusement conservés. Les *Pensées sur l'Esprit et sur le Style* auraient-elles figuré dans l'*Apologie*? Il est difficile de l'affirmer, bien qu'Étienne Périer semble nous inviter à le

croire. Elles nous sont en tout cas la preuve que Pascal attachait une grande importance à ces sortes de questions, et qu'il avait, comme l'on dit, sa « rhétorique », ou, bien plutôt, son « esthétique ». S'il y a des écrivains « inconscients », et dont la puissance est faite, au moins en partie, de leur inconscience même, un Shakespeare, un Corneille, un Victor Hugo, un Balzac, il y en a aussi de conscients, et qui n'en sont pas moins puissants, pour raisonner et calculer leur puissance : tel était Goethe, et tel aussi Pascal.

« L'éloquence continue ennuie » : c'est l'un des principes de son esthétique. Et conformément à ce principe, lui, le plus éloquent des hommes, quand il le voulait, il se proposait de varier à l'infini le ton de son *Apologie*. Il paraît assez probable qu'il y eût laissé subsister des *pensées* détachées, des maximes ou réflexions à la manière de La Rochefoucauld ou de La Bruyère. Il aurait eu aussi vraisemblablement recours à la forme si vivante et si dramatique du dialogue. Enfin il se serait souvenu d'avoir été l'auteur des *Provinciales*, et il eût introduit dans son livre des lettres, dont quelques-unes du reste nous sont parvenues à l'état de projet. Comment aurait-il mêlé tous ces éléments, toutes ces formes d'art ensemble? Comment de l'une aurait-il su passer à l'autre? Nous pouvons à peine le conjecturer ; mais nous pouvons être assurés que toutes les difficultés de composition qu'il eût rencontrées dans l'exécution de son œuvre, il aurait su en triompher. Un Pascal n'entreprend rien dont il ne soit pas capable. Et certes, telles que nous les avons, j'admire autant que personne les *Pensées*. Mais je ne puis croire, si

beaux qu'ils soient, que les matériaux soient supérieurs à ce qu'eût été l'œuvre achevée. Et, contrairement à l'opinion commune, il m'est impossible de souscrire au mot, si souvent cité, de Sainte-Beuve : « Pascal, admirable écrivain quand il achève, est encore plus admirable quand il est interrompu. »

Une chose au moins est sûre : c'est que les *Pensées*, sous leur forme actuelle, — et surtout si l'on se reporte à l'émouvant manuscrit que nous en possédons à la Bibliothèque nationale, — nous permettent, mieux que si nous étions en présence d'une œuvre définitive, de nous rendre compte de tout l'effort qu'a fourni Pascal pour faire rendre à chacune de ses phrases leur maximum d'effet et de sens. Ce géomètre n'était point, comme tant d'autres savants, dédaigneux de la forme littéraire; il connaissait, pour l'avoir éprouvée sur lui-même et sur les autres, la valeur persuasive du style; il savait le prix « d'un mot mis en sa place », d'une épithète juste, d'une image exacte, d'une expression heureusement trouvée, d'une alliance de mots originale et frappante, d'une période allante et bien rythmée. En un mot, il avait tous les scrupules, je ne dis pas du styliste, mais du véritable écrivain; et c'est merveille de le voir, artiste toujours insatisfait, poursuivre, à travers ses corrections successives, avec une obstination admirable, cet idéal de perfection verbale qu'il a, comme on sait, si souvent atteint. Ce noble et laborieux effort a eu sa récompense : il n'est pas de poète, non pas même Shakespeare, Dante, Goethe ou Hugo, « qui s'insinue mieux, qui demeure plus dans la mémoire, et qui se fasse plus citer » que le Pascal des *Pensées* : car il n'en est pas qui ait su traduire, sous une forme plus

directe, plus ramassée, plus puissamment tragique et plus sobrement saisissante, une pensée plus sincère et plus profonde.

II

Et c'est cela même qui fait la « force » de son « discours ». En appliquant son génie à l'étude philosophique et à la démonstration logique de la vérité religieuse, Pascal entend bien n'abdiquer aucune des exigences spirituelles qu'il apportait autrefois à l'examen des questions scientifiques. Il reste un savant, placé en face d'un problème difficile, et qui, pour le résoudre, met en œuvre toutes les ressources d'une dialectique extraordinairement souple, pénétrante et subtile, mais avant tout loyale et rigoureuse. S'il est des apologistes qui atténuent, éludent, méconnaissent et peut-être ignorent les difficultés de croire, Pascal n'est point de ceux-là. Il estime qu'une démonstration équivoque ou insuffisante est aussi attentatoire aux droits de la révélation qu'à ceux de la raison. Il entend si bien les objections des « libertins » qu'au besoin il les expose avec plus de force et de profondeur qu'ils ne le feraient eux-mêmes. Et pour y répondre, au lieu de s'attarder aux arguments superficiels ou dilatoires, il va droit au cœur des questions, et il se fait une loi de ne rien dire à quoi ne puissent souscrire tout à la fois la raison la plus intransigeante et le christianisme le plus profondément senti, médité et vécu.

Cette attitude de pensée a surpris, déconcerté, je

le sais, plus d'un lecteur de l'*Apologie* : elle leur a paru si hardie qu'ils en ont plus d'une fois suspecté la légitimité, et même l'orthodoxie. Je crois qu'ils se trompent ; je crois que ces suspicions proviennent d'une conception quelque peu étroite de l'orthodoxie, qu'elles sont le fait d'esprits un peu timorés, mal informés peut-être, et qu'on alarme aisément, quand on heurte de front leurs vénérables habitudes. Mais, certes, je le reconnais, Pascal n'écrit pas pour les timides. Génie audacieusement *réaliste*, il n'a pour les conventions, les préjugés de toute sorte, aucune espèce de tendresse ; il voit l'homme tel qu'il est, et la religion, telle qu'elle est aussi, dans sa réalité profonde. Avec une claire vue de l'avenir, il a senti que le temps des attermoiments, des compromis, des demi-mesures, et des « fausses fenêtres » était passé, que la raison, désormais émancipée, allait avoir, et qu'elle avait déjà, d'après exigences, et qu'en prévision des luttes prochaines, et même présentes, il fallait ne munir la révélation authentique que d'armes solides et de bon aloi. « Les malheureux, s'écrie-t-il quelque part, les malheureux qui m'ont obligé de parler du fond de la religion ! » C'est ce « fond » qu'il a saisi plus fortement que personne, et qu'il a, pour l'édification ou la confusion des « malheureux » incrédules, développé avec une incomparable maîtrise.

Car si sa pensée est hardie, elle est aussi singulièrement puissante. Le terrible logicien des *Provinciales* se retrouve dans les *Pensées* : il sait à quels signes on distingue ce qui prouve véritablement, et ce qui ne prouve pas. Et de même que sa fière probité n'hésite pas à reconnaître loyalement ce qu'il

peut y avoir de spécieux, et, « jusqu'à un certain degré », de fort et de juste dans les raisonnements adverses, de même elle pulvérise impitoyablement les arguments douteux et faibles, qu'ils viennent de ses alliés aussi bien que de ses ennemis. Même quand l'appareil dialectique ne s'étale point, on le sent là qui veille et qui agit dans l'ombre : des formules lumineuses et toutes chargées de sens viennent nous avertir qu'une méditation intense a présidé aux développements où elles sont enchâssées. En un mot, il n'est pour ainsi dire aucune ligne des *Pensées* qui ne nous révèle jusqu'à l'évidence l'omniprésence d'un esprit aussi étendu que profond, aussi agile à comprendre que prompt à se résoudre et apte à inventer, et qui, toujours en garde contre les « puissances trompeuses », jamais ne transigera sur les droits et les devoirs de la vérité. C'est ce qui donne tant d'autorité aux moindres fragments de cette *Apologie* inachevée ; c'est ce qui fait qu'elle en impose non seulement aux croyants paisibles ou troublés, mais aux incroyants eux-mêmes. « Peu de gens, a dit bien finement Renan, ont le droit de ne pas croire au christianisme. » Ce droit-là, qui aurait pu le revendiquer plus justement que Pascal ? Pour qu'une pensée si haute et si ferme, si avertie et si *complète*, ait accepté le dogme chrétien, il faut, nous le sentons tous, qu'il y ait, dans le dogme chrétien, quelque chose d'autre et de plus que ce qu'y a vu un Voltaire. Entre les deux témoignages, nous voyons trop quel est le plus léger.

III

Un dernier trait, ce me semble, achève de caractériser l'*Apologie* de Pascal, telle qu'il l'avait conçue, et telle aussi qu'il nous l'a laissée. Chose extraordinaire à première vue, mais toute naturelle quand on y songe, ce savant, ce penseur qui sait tout le pouvoir de la raison, en connaît aussi les limites ; il se garde bien d'exagérer la portée de l'arme qu'il manie si bien ; et s'il a le respect de l'intelligence, il n'en a pas la superstition. Cela même est une nouvelle marque de son génie. Il n'y a que les demi-savants pour croire que la science peut tout ; il n'y a que les demi-philosophes pour croire que c'est la pensée pure qui mène le monde. Pascal, lui, a jeté sur l'univers et sur l'homme un regard trop aigu et trop profond pour se bercer de ces chimères, pour s'enivrer de ces nuées. Il sait, pour reprendre une parole célèbre du grand poète anglais auquel il fait si souvent songer, qu'« il y a plus de choses dans le monde que notre philosophie n'en peut expliquer » ; il sait, pour parler son propre langage, qu'au delà et au-dessus de l'« ordre » de l'esprit, s'ouvre un autre « ordre » aux profondeurs insondables, et que, pour entrer dans cet ordre nouveau, pour participer aux réalités ineffables qu'il recouvre, la pensée abstraite n'est d'aucun secours. « Que nul n'entre ici s'il n'est que géomètre ! » dirait-il volontiers. Ici, les pouvoirs de « l'esprit géométrique » expirent ; ici n'ont point accès les seuls privilégiés de l'intelligence ; ici la raison raisonnante, faculté trop aristocratique, doit

abdiquer devant une autre puissance, à la fois plus commune, plus rare et plus haute, le cœur, la charité, l'intuition du divin.

On sait en quels termes saisissants, et surtout décisifs, Pascal a développé cette idée qui devait, à n'en pas douter, former l'une des pièces maîtresses de l'*Apologie*, et qui rejoint d'ailleurs et semble présenter l'une des thèses les plus fécondes de la pensée contemporaine. Mais cette idée, il ne s'est pas contenté de la formuler, de la constituer à l'état de théorie ; il l'a mise en pratique. « Qu'il y a loin, gémit-il quelque part, de la connaissance de Dieu à l'aimer ! » Et ailleurs : « Ceux qui ne l'ont pas (la religion), nous ne pouvons la leur donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine et inutile pour le salut. » Il sait que, si persuasive, et même irréfutable, que puisse être sa démonstration de la vérité chrétienne, elle ne convaincra que ceux qui *voudront* se laisser convaincre ; il sait que, pour la rendre efficace, des puissances « d'un autre ordre » doivent intervenir ; il sait, en un mot, que tout ce qu'il peut faire, c'est de préparer les voies à la grâce. Et c'est pourquoi, après s'être adressé à la raison, Pascal si souvent s'adresse à la volonté, au cœur de l'incrédule : il voudrait, par tous les moyens en son pouvoir, atteindre et toucher ce coin mystérieux de l'âme incroyante où s'élaborent les convictions secrètes, les résolutions suprêmes, les grands partis pris qui engagent toute la vie intérieure, et où Dieu viendra peut-être frapper à son tour. Et c'est pourquoi enfin l'on ne pourrait peut-être mieux définir les *Pensées* qu'une longue prière

en action. Pascal « s'est mis à genoux auparavant et après » : le mot ne s'applique pas qu'au seul morceau du pari ; chacune de ces pages doit être le prolongement naturel d'une effusion religieuse, a dû être méditée au pied du crucifix, en tête à tête avec le Dieu qui pardonne et qui console, et qui accepte les souffrances qu'on lui offre généreusement pour la conversion des pécheurs. Si aujourd'hui encore, les *Pensées* ont tant d'action sur les âmes, — une action qu'on ne peut guère comparer qu'à celle de l'*Imitation* ou des *Confessions* de saint Augustin, — c'est qu'elles sont l'œuvre non seulement d'un prodigieux artiste et d'un très grand penseur, mais presque d'un saint.

Représentons-nous en effet Pascal durant les quatre dernières années de sa vie, c'est-à-dire pendant l'époque où, à de rares intervalles, pour suppléer aux lacunes de sa mémoire défaillante, il jette hâtivement, « sur de petits morceaux de papier », les pensées qui lui viennent à l'esprit. Il est atteint « d'une maladie de faiblesse et de langueur » qui ne lui donne pas « un seul moment de relâche », qui le « réduit à ne pouvoir plus travailler, et à ne voir quasi personne ». Non content de souffrir « des douleurs continuelles », il porte une « ceinture de fer pleine de pointes, à nu sur sa chair ; et lorsqu'il lui vient quelque pensée de vanité, ou qu'il prend quelque plaisir au lieu qu'il est, ou quelque chose semblable, il se donne des coups de coude, pour redoubler la violence des piqûres, et se fait ainsi souvenir lui-même de son devoir ». La mortification sous toutes ses formes, la prière, la fréquentation des églises, la charité envers les pauvres remplissent sa vie :

« par l'humiliation il s'offre aux inspirations ». « Le plus grand soin et la principale occupation de ceux qui sont auprès de lui est de le détourner d'écrire, et même de parler de tout ce qui demande quelque contention d'esprit, et de ne l'entretenir que de choses indifférentes et incapables de le fatiguer. » Vains efforts ! L'œuvre rêvée occupe malgré lui et hante sa pensée ; toute sa vie religieuse l'y ramène, et ses souffrances mêmes, qui sont le symbole de la passion de Jésus. « Il faut ajouter mes plaies aux siennes. » Cette réflexion l'a frappé ce matin, à l'église, au milieu de sa méditation pieuse ; cet argument lui a été inspiré par une conversation qu'il vient d'avoir avec un « libertin » inquiet ; cette expression forte et saisissante a traversé son esprit au plus fort d'une crise aiguë et a, un moment, « diverti » sa douleur : il échappe à l'active surveillance de ses proches, et, sur la première feuille de papier venue, il note fiévreusement tout cela, pour le retrouver plus tard, et en enrichir le livre qui doit être, s'il plaît à Dieu, la « somme » de son expérience religieuse et morale. C'est ainsi qu'au jour le jour, dans les accalmies d'une vie de souffrances stoïquement supportées et saintement offertes, se sont formées les *Pensées* de Pascal. Elles sont l'héroïque résultat des patientes victoires remportées d'heure en heure par le noble roseau pensant sur l'aveugle nature qui lentement le tue. Le livre serait moins beau, moins riche de sens et de résonance intérieure, moins chargé d'humanité pour tout dire, s'il ne portait pas le double sceau de la résignation chrétienne et de la douleur.

Et c'est tout cela qui doit nous le rendre particu-

lièrement cher, ce petit livre des *Pensées*. Livre unique, quand on y songe, et non pas seulement dans notre littérature nationale, mais dans la littérature universelle. Un grand chrétien, presque un saint, je le répète, s'est rencontré qui, doublé d'un savant et d'un penseur de génie, et d'un grand écrivain, a voulu écrire une *Apologie du Christianisme*. Et le livre est inachevé ; et les fragments en sont si beaux, empreints d'une éloquence si incisive et si brûlante qu'ils ont, au cours des âges, déterminé plus d'une conversion, et qu'à l'heure actuelle ils sont peut-être encore la plus forte et la plus agissante des *Apologies* chrétiennes. Qu'il aille donc, ce petit livre, témoigner en faveur de la France auprès de tous ceux qui nous reprochent de manquer de sérieux, comme si le pays de Voltaire n'était pas aussi celui des Croisades et des cathédrales gothiques, de saint Louis et de Jeanne d'Arc ! Pour moi, si de toute la littérature française je ne devais sauver qu'un seul livre, j'aurais, certes, la mort dans l'âme à la pensée de sacrifier tant de chefs-d'œuvre ; je ne me consolerais pas de ne pouvoir relire ni Ronsard, ni Rabelais, ni Montaigne, ni Corneille, ni Racine, ni Molière, ni Bossuet, ni Chateaubriand, ni Lamartine, ni combien d'autres prosateurs ou poètes. Et pourtant, je n'hésiterais pas ; et j'estime qu'il y aurait encore par le monde une pure et haute image du génie français, si l'on exceptait de cette néfaste hécatombe le seul volume des *Pensées* de Pascal.

2 juin 1913.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

PROPHÈTE RELIGIEUX

« Le public ne sait pas, écrivait Taine, ce qu'il en coûte de peine pour faire un bon livre, c'est-à-dire un livre dans lequel l'auteur pense par lui-même et écrit d'après les documents originaux. En voici un, — il s'agissait d'une étude sur Jefferson, — qui donne l'envie d'établir ce compte : on s'habitue un peu trop volontiers à nous traiter d'amateurs et de paresseux. »

J'ai bien envie de suivre l'exemple de Taine à propos du livre, du très beau livre que mon pauvre ami Maurice Masson avait consacré à *la Religion de J.-J. Rousseau*¹, et dont, avant d'être tué d'un éclat d'obus, il avait si vaillamment corrigé les épreuves, « au nez des Boches », dans les tranchées de Lorraine.

1. *La Religion de J.-J. Rousseau*, par Pierre-Maurice Masson, 3 vol. in-16, couronnés par l'Académie française (grand prix de littérature), 2^e édit., Paris, Hachette, 1916. — Cf. du même, *La Profession de foi du Vicaire savoyard*, de J.-J. Rousseau, édition critique, d'après les manuscrits de Genève, Neuchâtel et Paris, avec une introduction et un commentaire historiques, 1 vol. in-8; Fribourg, Gschwend, et Paris. Hachette, 1914.

La vulgate des *Œuvres* de Rousseau comprend treize volumes ; mais cette édition soi-disant « complète » est fort incomplète, — elle contient à peine la moitié de la *Correspondance*, — et les autres œuvres imprimées, souvent fort importantes, du grand écrivain sont actuellement dispersées dans une trentaine de volumes. Élimination faite des innombrables non-valeurs, qu'il a fallu lire, précisément pour les éliminer, la liste des ouvrages imprimés intéressant la pensée religieuse de Rousseau ou celle de son temps s'élève au chiffre respectable de quatre cent quatre-vingt-sept¹. Si l'on songe que nombre de ces ouvrages ont plusieurs volumes, que beaucoup d'entre eux ont eu des éditions différentes, et qu'il a fallu compiler, on sera certainement amené à tripler ce chiffre. Si l'on joint à tout cela les documents ou recueils d'archives, les trente ou quarante volumes où, à Neuchâtel, à Genève, à Paris, on a conservé les manuscrits de Rousseau et les lettres de ses correspondants, on peut évaluer à dix-huit cents ou deux mille le nombre de volumes que Maurice Masson a non pas seulement feuilletés, mais lus, ce qui s'appelle lu, et souvent relus, pour composer son livre sur *la Religion de J.-J. Rousseau*. Son enquête, qui a duré une dizaine d'années, a été si consciencieuse et si complète que les « rousseauisants » les plus minutieusement informés n'ont pas, que je

1. D'après la *Bibliographie* méthodique que Maurice Masson a placée à la fin de son livre, et qui complète l'excellent inventaire que M. Gustave Lanson a dressé dans son précieux *Manuel bibliographique de la littérature française : XVIII^e siècle* (Paris, Hachette, 1911 ; nouv. édit., 1921), lequel, à l'article *Rousseau*, comprend 430 numéros.

sache, signalé un seul texte de quelque importance qui lui ait vraiment échappé.

Il ne s'en est pas tenu là. Considérant avec raison que la *Profession de foi du Vicaire savoyard* « n'occupe pas seulement une place capitale dans la vie et l'œuvre de Rousseau », mais qu' « elle est aussi une manière de centre spirituel, où presque tous les systèmes philosophiques et religieux du XVIII^e siècle ont, en quelque sorte, leur écho », il a entrepris d'en publier une édition critique. Il ne s'est pas contenté de retrouver, de déchiffrer et de replacer sous nos yeux, par une disposition ingénieuse, les quatre manuscrits successifs que nous en possédons, avec leurs corrections, leurs remaniements, leurs ratures, avec les variantes, des éditions avouées ou préparées par Jean-Jacques ; il s'est efforcé, dans un commentaire « strictement historique », de nous fournir tous les renseignements qui peuvent nous expliquer l'origine et la fructification des doctrines de l'écrivain, de nous indiquer les multiples sources auxquelles il a puisé, les textes précis qu'il confirme, contredit ou réfute. Travail considérable qui exigeait à la fois une extrême patience, une information très étendue et, si je puis dire, une remarquable agilité critique. Ainsi éclairée par le dedans et par le dehors, la *Profession de foi* prend un sens tout nouveau : d'impersonnelle qu'elle était, elle nous apparaît désormais comme un manifeste très personnel dirigé contre des théories parfaitement définies.

Si laborieuses et si méritoires qu'elles soient, les recherches d'érudition n'ont pas en elles-mêmes leur raison d'être. Il ne suffit pas de réunir des matériaux, il faut en construire des édifices. Il faut laisser aux

Allemands la douce manie de prendre des maçons pour des architectes. Maurice Masson était trop élégamment Français pour tomber dans ce ridicule. S'il cherchait à beaucoup savoir, c'était pour mieux comprendre, pour entrer plus profondément dans l'intimité des œuvres et des âmes. « Ce livre, écrivait-il, veut être surtout l'étude d'une âme religieuse. Ce qui m'a d'abord attiré, c'est la pensée de Jean-Jacques. Mais cette vie ne contient pas tout le secret de cette pensée. Plus qu'aucune autre, la pensée de Rousseau a besoin de chercher en dehors d'elle un supplément d'explication. Aussi, pour répondre entièrement à son objet, cette étude sur la religion de Rousseau a dû se prolonger par une étude sur la pensée religieuse des deux ou trois générations qui font escorte à Rousseau, ou qui, plutôt, vont à sa rencontre. » Un tableau, large et précis tout ensemble, de l'évolution religieuse du XVIII^e siècle français, encadrant l'évolution religieuse de Rousseau, voilà l'œuvre qu'avait entreprise Maurice Masson, et qu'il a su mener à bonne fin. Avec une méthode rigoureuse, appuyé sur une chronologie scrupuleusement établie, il nous fait assister année par année, et presque jour par jour, aux progrès, aux fluctuations, et, si l'on ose ainsi dire, aux palpitations de la vie spirituelle de son héros. Chemin faisant, il relève et reconstitue toutes les influences qui se sont exercées sur sa pensée, toutes celles du moins que l'on peut atteindre actuellement : influences des milieux que Jean-Jacques a successivement traversés, influences des hommes, ou des femmes, avec lesquels il s'est trouvé en relations, influences des lectures. Il nous le montre, tantôt acceptant doci-

lement ces influences du dehors, tantôt réagissant avec plus ou moins de vigueur contre elles, jusqu'à ce qu'enfin, au sortir d'un long et loyal examen de conscience, l'auteur de l'*Émile* se décide à faire le bilan de ses convictions personnelles et à rédiger son credo. Accueilli avec transport par les uns, avec colère par les autres, ce credo a exercé à son tour une profonde influence sur la pensée philosophique et religieuse du temps. L'historien se croit tenu de démêler avec toute la précision possible ce qui s'est incorporé de la pensée et de l'âme de Jean-Jacques aux idées de ses contemporains et de ceux qui l'ont suivi. Par d'abondantes citations empruntées aux auteurs les plus divers, ou à de simples correspondants, il nous fait suivre à la trace et comme toucher du doigt l'action, subtile et profonde, des prédications du vicaire savoyard ; il nous fait assister, dans des pages extrêmement curieuses et substantielles, à la transformation progressive de la pensée de Rousseau en celle de Chateaubriand, et à ce qu'il appelle « la préparation du *Génie du Christianisme* ». Arrivé à ce livre mémorable, il s'arrête, estimant qu'« après 1802, le plus vivace du rousseauisme religieux est confisqué par l'auteur du *Génie du Christianisme* ». Peut-être pourrait-on objecter que l'influence de Rousseau n'est pas épuisée en 1802, puisqu'on la retrouve encore jusque dans Victor Cousin, Ernest Renan et Auguste Sabatier. Mais, outre que Maurice Masson n'est pas sans avoir un peu pressenti l'objection, il était libre, après tout, d'avoir « voulu se borner à Jean-Jacques » ; et sa forte, savante et fine construction restera l'une des plus importantes contributions à l'histoire des idées qu'il y ait eu

depuis le *Bossuet historien du protestantisme*, de M. Rébelliau.

Ce n'est pas sans dessein que je rapproche les deux œuvres. Comme M. Rébelliau, Maurice Masson était un érudit à la française¹ : je veux dire que l'historien philosophe était en lui doublé d'un écrivain. Il avait un style : un style net, souple, élégant, un peu coquet, où abondent les jolies trouvailles, les heureuses et vives formules. Ce style, que n'arrivent pas à alourdir le copieux appareil d'érudition, l'abondance des citations, la minuit des méthodiques analyses, prend toute sa valeur dans les pages, presque trop brèves, où, ses preuves fournies, il dégage et résume les résultats successifs de ses recherches. On se prend à regretter, quand on a lu ces trois volumes, que l'auteur, ses thèses de doctorat une fois soutenues, n'ait pas eu le loisir d'en présenter au grand public un abrégé alerte et vivant dans un court volume que, mieux que personne, il aurait su écrire. Le sujet qu'il a traité est si important, il touche à tant de questions, encore actuelles, il forme un chapitre si essentiel de notre histoire morale, qu'on est un peu excusable d'y revenir après Maurice Masson, et, en utilisant ses travaux, d'en suivre les suggestions les plus intéressantes².

1. C'est Maurice Masson qui devait écrire, dans l'*Histoire de la Nation française*, de M. Hanotaux, le volume consacré à la littérature française depuis Ronsard.

2. Voyez le livre utile, mais insuffisamment creusé, à mon gré, de M. Albert Monod, *De Pascal à Chateaubriand, les défenseurs français du christianisme, de 1670 à 1802* (Paris, Alcan, 1916, in-8).

I

Et d'abord, quelles lumières ces savantes recherches projettent-elles sur la psychologie de Jean-Jacques?

Certains critiques ont fait à Rousseau une réputation de « logicien », qui m'a toujours paru la chose la plus extraordinaire du monde. Comme on ne saurait les accuser de ne pas l'avoir lu, il faut croire qu'ils n'ont jamais essayé d'analyser l'un quelconque de ses ouvrages : car la plume leur serait tombée des mains, et ils auraient bien vite renoncé à retrouver le lien logique qui devrait soutenir les différentes parties de l'œuvre. Ou plutôt encore, ils ont été la dupe des « or », des « car », des « conséquemment », que l'auteur du *Contrat social* multiplie dans son discours, et à l'aide desquels il se donne peut-être le change à lui-même sur l'inconsistance de sa pensée. Car, en fait, c'est un assez pauvre dialecticien que Jean-Jacques. D'autres, assurément, l'ont dit avant Maurice Masson; mais je ne sais si personne a mis aussi fortement en relief ce qu'il appelle très bien l'« allure naturellement sporadique de son esprit ». Combien je lui sais gré, pour ma part, d'avoir cité un fragment d'une lettre peu connue de Rousseau à dom Deschamps, — il faut aller la chercher dans un livre d'Émile Beaussire, — et qui est singulièrement révélatrice de son tour d'intelligence et de ses procédés d'écrivain! Dom Deschamps lui reprochait de manquer de logique. Et Jean-Jacques de lui répondre :

Vous êtes bien bon de me tancer sur mes inexactitudes en fait de raisonnement. En êtes-vous à vous

apercevoir que je vois très bien certains objets, mais que je n'en sais point comparer ; que je suis assez fertile en propositions, sans jamais voir de conséquences ; qu'ordre et méthode, qui sont vos dieux, sont mes furies ; que *jamais rien ne s'offre à moi qu'isolé, et qu'au lieu de lier mes idées dans les lettres, j'use d'une charlatanerie de transitions, qui vous en impose tous les premiers*, à tous vous autres grands philosophes ? C'est à cause de cela que je me suis mis à vous mépriser, voyant bien que je ne pouvais pas vous atteindre.

Et Maurice Masson rapproche avec raison ce texte précieux des aveux que, vers la même époque (1761), Rousseau consignait dans ses carnets de notes :

Il y confessait qu' « il avait du plaisir à méditer, chercher, inventer », mais que « mettre en ordre » lui était odieux, parce que « les idées ne se liaient pas bien dans sa tête » : « *Je jette, disait-il, mes pensées éparses et sans suite sur des chiffons de papier, je couds ensuite tout cela tant bien que mal, et c'est ainsi que je fais un livre*¹. Jugez quel livre ! » Quand il constate avec finesse « que rien ne s'offre à lui qu'isolé », il veut dire qu'il a des intuitions vives, mais qu'il ne parvient pas à les dominer pour les organiser.

Que tout cela est bien vu et bien dit, et va loin, si l'on y songe, dans l'étude de la structure mentale

1. On notera une disposition analogue chez Renan : « Avant tout, disait Taine, c'est un homme passionné, obsédé de ses idées, obsédé nerveusement. Il marchait dans ma chambre comme dans une cage, avec le geste, le ton bref, saccadé de l'invention sursautant.... Il ne va pas d'une vérité précisée à une autre. Il tâte, palpe, il a des impressions, ce mot dit tout.... Il n'a pas de système, mais des aperçus, des sensations.... Son procédé pour écrire est de jeter des bouts de phrases, des bouts de paragraphes par-ci, par-là. Quand il est arrivé à la sensation d'ensemble, il soude et fait le tout. » (H. Taine, *sa vie, et sa correspondance* t. III, p. 242-244).

du grand écrivain ! Grand écrivain, oui, certes ; mais logicien, non pas. Voir les choses isolément, fragmentairement, sporadiquement, au lieu de les saisir dans leur dépendance mutuelle et de les concevoir comme les parties successives d'un tout continu ; être incapable de « lier ses idées » et en former des assemblages artificiels ; avoir des « intuitions vives », mais des intuitions qu'on est impuissant à « dominer », à « organiser », à systématiser, c'est procéder à la manière non pas d'un logicien, mais d'un poète. Poète, Rousseau l'est par ses qualités, comme par ses défauts, par toutes les fibres de son être. Il ne raisonne pas, il sent, il imagine : il est à la merci des impressions multiples qui l'assaillent, dont l'incohérence ne lui est pas douloureuse, et qu'il exprime fortement, mais pêle-mêle, et qu'il assemble « tant bien que mal ». Et peut-être même n'est-ce pas assez dire. Car enfin, chez les poètes de la tradition classique, un Virgile, un Dante, un Corneille, un Hugo ¹, l'armature logique, le don de voir et de rendre des ensembles n'ont pas disparu. Rousseau, lui, n'est pas un Latin ; sa forme et son mode de pensée l'apparentent bien plutôt aux poètes ou penseurs de race germanique, un Shakespeare, un Carlyle, un Schiller, un Hegel, et « l'identité des contradictoires » est une formule dont sa philosophie et son tempérament se seraient également bien accommodés. C'est peut-être pour cela que son action sur les destinées du romantisme allemand ou anglo-saxon a été presque aussi considérable que sur la formation du romantisme français.

1. Voyez là-dessus la dernière page de la très curieuse préface des *Rayons et des Ombres*.

Est-ce à dire que tout soit contradiction en lui, et que sa puissance, soit faite de son incohérence même? Il y aurait quelque paradoxe, et même quelque impertinence à le prétendre. Assurément, les contradictions abondent dans son œuvre, et ce serait un jeu facile, et un peu puéril, — auquel la critique ne s'est pas toujours suffisamment dérobée, — que de les dénombrer. Mais, à prendre les choses d'un peu haut, et si l'on fait abstraction de maintes vues de détail, de cet amas de contradictions il se dégage quelques points fixes et d'incontestables directions générales. Ici encore, les conclusions de Maurice Masson me paraissent la justesse et la profondeur mêmes. « Les formules de Jean-Jacques, écrit-il, en dépit de leurs contradictions verbales, se retrouvent le plus souvent d'accord, lorsqu'on les replace dans leur courant sentimental. » Et encore : « A travers toutes ces incohérences partielles, dont plusieurs, mais pas toutes, sont inconscientes, il y a une unité profonde, qu'il n'est point difficile d'apercevoir, *il y a un élan commun qui emporte le tout.* » C'est cela même. Pour bien entendre Jean-Jacques, pour se rendre exactement compte de l'action qu'il a eue sur les âmes, il faut, en quelque sorte, transposer tout ce qu'il dit de l'ordre de l'intelligence dans l'ordre du sentiment. A le lire pharisaïquement, si je puis dire, en analystes, en rhéteurs, phrase par phrase et syllogisme par syllogisme, les pauvretés de raisonnement, les contradictions éclatent à chaque ligne, impatientent ou font sourire. Mais laissez-vous prendre à l'accent de cette évidente éloquence ; faites taire les objections de la logique vulgaire ; oubliez la lettre pour saisir l'esprit, pour

écouter le chant intérieur, pour suivre le mouvement du discours ; et vous reconnaîtrez que ce flot de lave brûlante, s'il charrie quelques scories abstraites, n'en est ni retardé, ni arrêté dans son cours.

Cette flamme qu'il porte en lui, et qui a réduit en cendres tant de préjugés qui passaient pour respectables, Jean-Jacques lui-même a essayé, vainement d'ailleurs, sinon de l'éteindre, tout au moins d'en circonscrire les ravages. Après Brunetière, après M. Lanson, Maurice Masson a très bien montré que ce révolutionnaire né aboutissait, sur toutes les questions, à des conclusions très prudemment conservatrices. Brunetière qui, dans son *Manuel*, a, en quelques lumineuses formules, si fortement analysé la psychologie de Rousseau, y signalait déjà ce « caractère de sa dialectique ou de sa rhétorique, qui est d'exprimer éloquemment des paradoxes agressifs, pour en atténuer aussitôt les conséquences¹ ». M. Lanson, dans sa *Littérature française*, puis dans une excellente conférence sur *l'Unité de la pensée de Rousseau*, a développé une idée analogue. Maurice Masson expliquait cette disposition permanente d'esprit par un grand fond de paresse, de timidité et de résignation. L'explication est très plausible ; je ne sais pourtant si elle est suffisante. Il est certain que la volonté n'était point la faculté maîtresse de Jean-Jacques : il était né pour rêver plutôt que pour agir, et la vie dé cousue qu'il a menée, au gré

1. Brunetière, *Manuel de l'Histoire de la Littérature française*, p. 336. Cf. G. Lanson, *Histoire de la Littérature française*, p. 763-769, et *l'Unité de la pensée de Rousseau* dans les *Annales J.-J. Rousseau*, t. VIII ; et Pierre-Maurice Masson, *Comment connaître Jean-Jacques* (*Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1912.)

des circonstances extérieures, n'était pas faite pour lui donner le goût de l'effort. D'autre part, il était timide, et, ajouterais-je volontiers, de cette timidité particulière aux hommes du peuple, et qui si souvent les paralyse, non seulement dans les salons où ils s'introduisent, mais encore dans les conjonctures les plus humbles de leur existence quoditienne. Rousseau, fils d'un petit horloger de Genève, s'est toujours senti gauche et dépaysé dans les brillantes compagnies mondaines, et, de bonne heure, il y a pris l'habitude de ne pas aller jusqu'au bout de sa pensée, et d'en réprimer les audaces. Provincial avec cela, et même étranger, il manquait d'aisance, d'assurance et de confiance en soi, et ses propos imprimés comme ses propos parlés se ressentaient de cette contrainte.... Toutes ces observations sont parfaitement justes, et elles rendent en partie compte de ce qu'il y a d'inconséquent et de finalement timoré dans toutes les thèses soutenues par Jean-Jacques. Mais je crois que cette sorte de rythme de sa pensée a aussi des origines impersonnelles, et qu'à cet égard, comme à beaucoup d'autres, il était l'héritier d'une longue tradition qui remonte jusqu'à Calvin en personne. Voici, très brièvement, ce que j'entends par là.

Sur quel fondement Calvin a-t-il fait reposer tout l'édifice de sa réforme? Sur l'autorité de la conscience individuelle. Suivi jusqu'à ses dernières conséquences, ce principe revient à consacrer et à légitimer l'anarchisme religieux. Comme l'a dit Boileau, dans un vers célèbre qu'on attribue généralement à Voltaire, mais qui est bien de Boileau,

Tout protestant fut pape, une Bible à la main.

Or, en fait, c'est ce que Calvin n'a jamais admis. Révolté contre le « papisme » au nom de sa conscience personnelle, il n'a point permis aux autres consciences de se dresser contre la sienne ; il s'est fait pape, lui tout seul, une Bible, — et saint Paul, — à la main. Parti en guerre pour détruire le catholicisme, il a reconstitué, sur ses propres plans et à son profit, il est vrai, un catholicisme plus rigide et moins hospitalier que l'ancien. Il avait commencé comme un anarchiste : il finit comme un autocrate.

Cette contradiction intime qui existe au sein du protestantisme calviniste s'est transmise, de génération en génération, à tous les fils de Calvin ; elle a marqué de son empreinte leur pensée à tous. A son insu sans doute, Rousseau a hérité de cette disposition intellectuelle, et, son tempérament personnel ne l'invitant pas à réagir, mais, bien au contraire, l'inclinant aux solutions paresseuses, il n'est pas très surprenant qu'il se soit fait de ses inconséquences dialectiques une habitude invétérée.

Cette survivance de son hérédité calviniste est d'autant plus curieuse à noter qu'il est très loin, comme l'on sait, d'avoir vécu confiné à Genève et dans le milieu genevois. Les plus importantes années de sa vie, celles de sa formation intellectuelle, se sont passées dans un milieu catholique, et, converti lui-même au catholicisme, il en avait adopté les idées et les pratiques, de telle sorte que sa « mentalité » originelle aurait dû, semble-t-il, s'en trouver modifiée pour toujours. C'est l'une des parties les plus neuves du livre de Maurice Masson que celle où il étudie avec un luxe de détails circonstanciés qu'on ne nous avait pas encore fournis ce qu'il

appelle « les années catholiques » de Jean-Jacques¹. Elles se sont prolongées longtemps, ces années catholiques, plus longtemps qu'on ne semble le croire d'ordinaire, *dix-sept à dix-huit ans*, de 1728 à 1745 ou 1746, ainsi que le conjecture avec la plus grande vraisemblance son pénétrant et exact historien, et, comme nous le verrons bientôt, elles ont laissé leur trace profonde sur la pensée de l'auteur de l'*Émile*. Mais comme on se tromperait si, sur la foi des *Confessions*, on s'imaginait que Jean-Jacques a quitté la religion de son enfance à la suite d'un long et douloureux drame de conscience ! Le drame semble avoir été très pacifique, et, en tout cas, il a été très court : Maurice Masson a publié le fac-similé du registre de l'hospice du Spirito Santo, qui établit que le jeune « citoyen de Genève » se convertit au « papisme » en... neuf jours. Conversion évidemment très superficielle, mais qui s'approfondit dans la suite, et qui, jusqu'à son installation définitive à Paris, paraît bien lui avoir assuré une parfaite tranquillité spirituelle. Non seulement il vit en excellents termes avec les catholiques, prêtres ou laïques, qu'il fréquente, mais il entre au séminaire, et s'il en sort au bout de quelques mois, ce n'est pas à la suite d'une crise morale : ni sa foi, ni ses pratiques religieuses n'ont subi la moindre atteinte ; il croit fermement aux miracles ; s'il rédige son testament, il y « proteste de vouloir vivre et mourir dans la sainte foi de la sainte Église catholique, apostolique et romaine ». Enfin, nous avons de lui, datant de cette

1. Voyez pourtant le livre de M. Eugène Ritter, sur *la Famille et la Jeunesse de J.-J. Rousseau*, Hachette, 1896.

époque, deux belles et éloquentes prières, qui ont été publiées intégralement pour la première fois par le plus éminent peut-être des « rousseauistes » genevois, M. Théophile Dufour, et qui paraissent d'une orthodoxie impeccable :

Dieu tout-puissant, Père éternel, mon cœur s'élève en votre présence, pour vous y offrir les hommages et les adorations qu'il vous doit ; mon âme, pénétrée de votre immense majesté, de votre puissance redoutable et de votre grandeur infinie, s'humilie devant vous, avec les sentiments de la plus profonde vénération et du plus respectueux abaissement... Agréez mon repentir, ô mon Dieu!... Je me souviendrai que vous êtes témoin de toutes mes actions et je tâcherai de ne rien faire d'indigne de votre auguste présence. Je serai indulgent aux autres et sévère à moi-même, je résisterai aux tentations, je vivrai dans la pureté, *je serai tolérant*, modéré en tout, et je ne me permettrai jamais que les plaisirs autorisés par la vertu... Souvenez-vous généralement de tous mes bienfaiteurs ; faites retomber sur leurs têtes tous les biens qu'ils m'ont faits ; accordez de même l'assistance de vos bénédictions divines à tous mes amis, à *ma patrie* et à tout le genre humain en général...

Un Fénelon, semble-t-il, aurait pu signer ces prières. Et pourtant, qu'on y regarde d'un peu près. Outre qu'on relèverait aisément dans ces élévations religieuses quelques réminiscences des prières genevoises, Maurice Masson a eu finement raison d'y noter l'absence complète du nom de Jésus et de l'idée proprement chrétienne. C'est à Dieu le père que Jean-Jacques adresse sa prière, non au Christ ; il n'a pas besoin d'un « intercesseur » ou d'un « médiateur » ; et comme dans nombre de prières genevoises de l'époque, l'inspiration et l'expression, à

force d'être générales, sont déjà véritablement, et d'ailleurs inconsciemment, déistes. Ainsi donc, même dans la période où on pourrait le croire le plus détaché de « sa patrie », à son insu peut-être, il lui appartient encore. Il en a gardé le tour d'esprit, les traditions, les contradictions secrètes. Ce poète genevois a eu beau, durant de longues années, se costumer en catholique : le ferment calviniste continue à agir en lui, presque malgré lui. Il restera jusqu'au bout un disciple, à la fois fidèle et involontaire, de Calvin.

II

Et c'est pourquoi sans doute de tous les éléments divers, et souvent assez mal fondus, qui se sont incorporés à sa philosophie religieuse, l'apport calviniste est peut-être le plus considérable. A Calvin d'abord il emprunte, avec maints arguments contre le « papisme », son grand principe de l'autonomie de la conscience, son besoin essentiel d'individualisme religieux. Et si ce n'est pas de Calvin que lui vient sa doctrine finale, ce déisme sentimental, que l'ardent réformateur eût repoussé avec horreur et indignation, c'est du calvinisme genevois tel qu'il est généralement professé deux siècles après l'*Institution chrétienne*. Car les pasteurs contemporains de Rousseau ont beau s'en défendre, avec une indéniable sincérité qui ne prouve que leur inconscience : les faits et les textes sont là, plus éloquents que les arguments les plus ingénieux : le calvinisme a évolué depuis Calvin, et il a évolué dans le sens du déisme. Le travail de simplification et d'« épuration » qu'avait

commencé Calvin sur le vieux dogme catholique, — et qu'il aurait bien voulu arrêter, — s'est poursuivi après lui ; les principes qu'il avait posés, les exemples qu'il avait donnés ont fructifié après sa mort. Peu à peu, sous l'action dissolvante d'une critique sans frein, l'idée chrétienne est allée se vidant de son contenu positif. En prêchant la religion naturelle, — deux mots qui hurlent d'être accouplés l'un à l'autre, — Jean-Jacques n'a fait qu'exprimer le dernier état de la pensée protestante.

Mais l'auteur de l'*Émile*, avec cette facilité d'adaptation, et, si j'ose ainsi dire, d'imprégnation qui le caractérise, s'est aussi souvenu d'avoir été, plusieurs années durant, le commensal et le compagnon d'armes des encyclopédistes. Ceux-ci avaient voué à « l'infâme » une haine mortelle, et, dans leurs conversations comme dans leurs écrits secrets, ils ne tarissaient pas d'objections contre les religions révélées. Nombre de ces objections, les plus sérieuses ou les plus spécieuses, avaient frappé Rousseau, — on a retrouvé dans ses papiers plusieurs copies de libelles antichrétiens qui ne devaient paraître imprimés que plus tard, — et il les a reprises à son compte quand il crut devoir faire en public son examen de conscience. De là, dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, toute une critique très âpre de la révélation chrétienne, critique purement « philosophique » d'ailleurs, et qui écarte le côté proprement historique du problème, mais que tout le « parti » accueillit tout d'abord avec une joie sans mélange. Diderot écrivait à Mlle Volland que « ce petit événement, de rien en lui-même, aurait fait abjurer en un jour la religion chrétienne à vingt

mille âmes ». Et Voltaire, tout heureux d'avoir trouvé pareil allié, découpait sans façon dans l'*Émile* « cette fameuse philippique contre le christianisme », ainsi que l'appelait Formey, et la réimprimait dans son *Recueil nécessaire* : le vicaire savoyard se trouvait là en compagnie du curé Jean Meslier, de Dumarsais, et de Voltaire lui-même. On peut croire que si Jean-Jacques avait été consulté, il eût avec empressement décliné pareil honneur.

Car les ironies ou les grossièretés voltairiennes ne sont point son fait, et il a, de son long passage à travers le catholicisme, conservé des habitudes d'esprit et des façons de sentir et de parler plus profondes qu'il ne le croit peut-être lui-même. D'abord, il est assez singulier que le « citoyen de Genève » ait choisi comme porte-parole non pas un pasteur, même libéral, mais un « vicaire », un prêtre catholique, peu orthodoxe, à vrai dire, et qui fait un peu songer à cet abbé Dumont, dont Lamartine fera plus tard le héros de *Jocelyn*, mais qui n'en reste pas moins prêtre, et se félicite de l'être resté. D'autre part, et sans parler de certaines impressions religieuses ou chrétiennes qui, si elles ne lui sont pas venues du catholicisme, ont été au moins entretenues en lui par les pratiques catholiques, la manière respectueuse et émue dont il s'exprime sur la confession, sur le sacrifice de la messe¹, contraste trop fortement avec les propos de certains calvinistes ou de la plupart des « philosophes », pour qu'on ne

1. Émile Faguet, dans son livre sur *Rousseau penseur* (p. 148), observe justement que Jean-Jacques contrairement à la tradition protestante, admet parfaitement l'idée catholique du Purgatoire.

rapporte pas, chez Jean-Jacques, à ses vraies origines, cet heureux élargissement de l'intelligence. Et enfin, parmi tous les traits dirigés contre leurs doctrines qui devaient, dans la *Profession*, choquer profondément et irriter les encyclopédistes, il n'en est peut-être pas qui les ait plus violemment scandalisés que ces quelques lignes qui leur firent évidemment l'effet d'une « capucinade » :

Bayle, avait écrit Jean-Jacques, a très bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme, et cela est incontestable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, *et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus* ; au lieu que l'irrégion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, effémine, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, *dans l'abjection du moi humain*, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondements de toute société, car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

En marge de cette page, Voltaire écrivait avec indignation sur son exemplaire : « Jacques, pourquoi insultes-tu tes frères et toi-même ? » Et encore : « Quoi ! tu fais l'hypocrite ! Tu oublies les guerres contre les Ariens, contre les Albigeois, Luthériens, Calvinistes, Anabaptistes, etc., le meurtre de Charles I^{er}, de Henri III, de Henri IV, la conspiration des poudres, la Saint-Barthélemy, les massacres d'Irlande, les Cévennes, les Calas ! » Et Diderot, de son côté, écrivait à Mlle Volland : « Je vois Rousseau tourner

tout autour d'une capucinière, où il se fourrera quelqu'un de ces matins. Rien ne tient dans ses idées ; c'est un homme excessif, qui est ballotté de l'athéisme au baptême des cloches. Qui sait où il s'arrêtera? »

Cette incohérence logique qui étonnait Diderot, elle est en effet partout dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. La cause en est que, dans ce manifeste qui forme en quelque sorte la somme des idées religieuses de Rousseau, sont venues se déposer, comme par alluvions successives, les préoccupations, les croyances et les incroyances des divers milieux qu'a traversés tour à tour Jean-Jacques, et parmi lesquelles son âme mobile et un peu passive n'avait pas su délibérément choisir. Son ardent désir de sincérité y trouvait d'ailleurs son compte : à ne sacrifier aucune des idées qui avaient pu, un moment, retenir son attention et solliciter son adhésion, il se donnait à lui-même l'illusion d'explorer tous les replis de sa conscience, d'embrasser la vérité sous tous ses aspects. Rien n'est donc plus facile que d'opposer l'une à l'autre les diverses tendances de la *Profession de foi* ; mais aussi, rien n'est plus vain. Car, à lire d'ensemble tout le morceau, sans s'arrêter aux objections particulières qui, chemin faisant, peuvent se dresser dans notre esprit, on s'aperçoit que ces tendances divergentes finissent par s'équilibrer et se fondre dans une inspiration générale qui donne à la *Profession* tout son sens et toute sa portée. Quand Voltaire, en isolant quelques pages du morceau, faisait collaborer Rousseau au *Recueil nécessaire* et l'enrôlait parmi les coryphées de l'anti-christianisme, il le trahissait odieusement, et il s'en

doutait bien, lui qui, en lisant l'*Émile* pour la première fois, avait émaillé son exemplaire d'injures à l'adresse de l'auteur de tant d'« impertinences¹ ». Il n'est pas douteux en effet que la *Profession de foi* soit avant tout dirigée contre les « philosophes », et qu'elle soit, à sa manière, une apologie, non pas assurément du catholicisme, mais du christianisme.

Ceux que l'on appelait alors les « philosophes » ne professaient pas, à proprement parler, une « philosophie » uniforme. Du déisme de Voltaire au simple matérialisme d'Helvétius et de d'Holbach, en passant par le vague panthéisme de Diderot, il y a d'indéniables nuances. Mais leur philosophie à tous avait ce double caractère d'être sèchement rationaliste et violemment antichrétienne. A ce double point de vue, la philosophie de Jean-Jacques s'oppose profondément à la leur. Il est venu protester contre les abus de la raison raisonnante, et s'il y a recours, à ses heures, c'est pour l'incliner devant les révélations du cœur. Il dirait volontiers avec Pascal que « tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment ». Il dit tout au moins que « la règle de nous livrer au sentiment plus qu'à la raison est confirmée par la raison même ». La vérité ne se démontre pas : « elle se voit, ou plutôt elle se sent ». La raison est impuissante à rien créer de solide ; elle est par excellence un principe de dissolution et d'anarchie ; les vains systèmes qu'elle enfante sont détruits par d'autres systèmes. Les seules vérités inattaquables, celles qui sont à la base de la vie et de la société

1. Ces notes de Voltaire en marge de la *Profession de foi* ont été publiées pour la première fois par M. Bernard Bouvier dans les *Annales Jean-Jacques Rousseau* de 1905.

humaines, sont des vérités de sentiment. Adressons-nous donc au cœur ; écoutons sa voix, et enregistrons ses arrêts. C'est le cœur qui nous révélera notre conscience, Dieu, la Providence, l'âme immortelle. Et qu'on ne dise pas que ces notions, Voltaire les avait déjà conçues et admises : simples formules algébriques chez Voltaire, produit abstrait et théorique d'une simple opération de l'esprit, ce sont, chez Rousseau, des passions vivantes qui, jaillies des profondeurs de l'âme, agissent sur la volonté. Émile Faguet a dit de Voltaire que « son idée de Dieu est telle que, sans interprétation abusive et sans chicane, elle ne suggère que l'athéisme » ; et le mot est d'une cruelle justesse. On ne saurait l'appliquer à Rousseau. Il n'a pas renouvelé, convenons-en, les raisons de croire à Dieu : mais ces raisons, il les a faites siennes ; il leur a prêté son verbe et son accent ; il y a mêlé un peu de son âme. Selon la formule si juste, et d'ailleurs célèbre, de Mme de Staël, « il n'a rien découvert, mais il a tout enflammé ».

Etil ne s'est pas contenté d'affirmer, — je ne dis pas de justifier, — sa foi dans les idées et les sentiments qui sont à la base du spiritualisme et du théisme. Il a l'âme trop haute pour accepter et reprendre les puérils et grossiers sarcasmes que la figure de Jésus inspire à la plupart des « philosophes » de son temps. « Quelques hommes pourtant en ce siècle, a écrit Renan, dans un opuscule de jeunesse qu'on nous a révélé récemment¹, s'élevèrent à un point

1. Ernest Renan, *Essai psychologique sur Jésus-Christ*, *Revue de Paris*, 15 septembre 1920.

de vue plus élevé. J.-J. Rousseau comprit merveilleusement son type moral (le type moral de Jésus), et ne put le résoudre qu'en le proclamant Dieu. » On se rappelle le célèbre passage : « Je vous avoue aussi que la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur.... Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.... » Ce n'est pas là, comme l'a cru Renan, proclamer la divinité du Christ : Rousseau dit « d'un Dieu », et non « de Dieu ». Il joue sur les mots, involontairement peut-être : il se complaît dans une « fâcheuse équivoque » ; et tout ce qu'il concède, c'est que Jésus est le plus divin des enfants des hommes, un « surhomme », comme a dit Faguet : rien de moins sans doute, mais rien de plus.

On peut certes critiquer ce langage. On peut trouver qu'il manque de netteté, et même, en un certain sens, de franchise. On ne peut pas le trouver irrespectueux. « Qu'est ce qu'une religion sans dogmes et sans miracles? écrit quelque part M. Ferdinand

1. On notera que ce paragraphe figure bien dans le plus ancien manuscrit de la *Profession*, le manuscrit Favre. (« D'ailleurs, avait écrit tout d'abord Jean-Jacques, je vous avoue que la sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur et auquel je n'ai rien à répondre »), mais qu'il n'en faisait pas primitivement partie ; il a été visiblement ajouté après coup : il est écrit en marge, et il est le développement d'une note curieuse, qui est déjà une formule à la Chateaubriand : « N. B. Parler de la beauté de l'Évangile. » Quant à la phrase sur Jésus, elle ne figure pas dans le manuscrit Favre ; elle ne fait son apparition que dans un manuscrit postérieur, celui de la Chambre des députés, sous cette forme : « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un philosophe, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » (Cf. P.-M. Masson, édition de la *Profession de foi*, p. 398-402).

Buisson. C'est tout simplement la religion. » Oui, à peu près comme la morale resterait la morale, si on en expulsait toute notion de moralité. On ne peut qualifier les déclarations de Rousseau de religieuses qu'à la condition de faire de « religieux » l'adjectif de religiosité, et non pas de religion. Mais, cette grave réserve faite, on conviendra que nous voilà bien loin du *Testament de Jean Meslier*, ou de *la Bible expliquée par les aumôniers du roi de Pologne*. Jean-Jacques n'adore pas, mais il vénère : il ne croit pas, mais il regrette de ne pas croire ; bien plus, il engage tous ceux qui croient à rester dans leur religion, et lui-même, un peu naïvement, mais très sincèrement, s'imagine appartenir encore à la sienne, et il fera tous ses efforts pour n'en être pas rejeté. Attitude un peu fausse, qui ne pouvait manquer de lui attirer les objections et les anathèmes de toutes les orthodoxies, mais qui contraste avec l'attitude violemment agressive et intolérante de la « tourbe philosophesque ». Ceux-là sont des croyants à rebours ; ils veulent détruire les doctrines adverses ; ils veulent ruiner la foi dans les âmes ; ils veulent convertir à leurs négations, à leurs blasphèmes les croyants paisibles des religions positives. Rien de tel chez Rousseau. S'il nie, c'est à regret, et sans être au fond très sûr de ses négations, qu'il ne veut imposer à personne. A la négation pure et simple, il préfère « le doute respectueux ». « Ce que tu ne comprends pas, rejette », lui crie Voltaire dans une de ces notes marginales, qui illuminent tout le fond d'une pensée ; et Jean-Jacques n'a garde de lui obéir. Il « n'a pas la prétention de se croire infail-
libile ; » il connaît les limites de son esprit, et il

n'éprouve aucun embarras à s'incliner devant le mystère. Il sait d'autre part la valeur morale et sociale du christianisme et il s'en voudrait d'en amoindrir l'action. Et tout cela lui compose un état d'esprit assez singulier, intermédiaire entre la foi religieuse et la pure incroyance, beaucoup plus proche d'ailleurs de la foi que de l'incroyance, hostile avant tout au voltairianisme, et qui, dans ses effusions nostalgiques, se surprend parfois à parler le langage du croyant. Rousseau est un « chrétien de désir », et il a, non point créé, mais popularisé une disposition morale, en grande partie nouvelle, « la piété sans la foi ».

III

Car c'est bien ainsi que ses contemporains et ceux qui l'ont immédiatement suivi ont compris sa pensée religieuse ; ils l'ont dégagée des contradictions, des apports étrangers, des scories de toute sorte qui en altéraient l'originalité et la profondeur, et ils l'ont conçue et aimée comme étant une pensée essentiellement positive, et, peu s'en faut, comme une nouvelle révélation religieuse. On était las de cette ironie perpétuelle qui, depuis un demi-siècle, avait, dans tous les domaines, fait sentir son influence corrosive, dégradant la religion, desséchant l'art, tarissant la poésie et l'éloquence, appauvrissant la philosophie, ruinant les fondements de l'autorité morale et sociale. On avait usé et abusé de l'esprit ; on aspirait à quelque chose d'autre et de plus, aux intimes satisfactions du cœur. A celui qui viendrait affirmer avec émotion et avec éloquence qu' « il y

a plus de choses dans le monde que notre philosophie ne nous en révèle », que l'on peut être religieux, et même chrétien, sans adhérer aux « dogmes cruels », et qui, renouvelant par son accent les raisons de croire à certaines vérités « consolantes », saurait rendre un généreux hommage aux nobles et grandes idées qui ont été le viatique spirituel de tant de générations successives, à celui-là le siècle appartiendrait sans réserve. Rousseau fut cet homme-là ; et, — toute son œuvre et toute sa vie finissante en témoignent, — en interprétant ainsi sa pensée, son siècle ne l'a point dénaturée.

De l'étonnante action qu'ont exercée sur les âmes contemporaines les chaleureuses prédications de Jean-Jacques, les preuves surabondent. Ce sont d'abord les innombrables lettres qu'il a reçues et qui, pour la plupart, existent encore dans les papiers de Neuchâtel. Le premier peut-être des romanciers modernes, Rousseau a été traité par ses lecteurs comme un véritable directeur de conscience, et je crois bien que M. Bourget lui-même n'a pas recueilli plus de confidences, d'appels émus ou d'aveux angoissés que l'auteur de *l'Héloïse* et de *l'Émile*. Maurice Masson se proposait d'en composer tout un volume qu'il eût intitulé *les Confessés de Jean-Jacques*. Il a du moins rassemblé quelques-uns de leurs témoignages. « O toi, par qui je commence à vivre, écrit un certain Jullien, reçois les prémisses de ma nouvelle existence. » « Je regarderai désormais, écrit un officier, votre *Traité d'éducation* comme ma Bible ; je peux vous dire ce que disait le jeune homme au Vicaire : *Vous serez mon dernier apôtre.* » Et voici en quels termes le pasteur Roustan exprime son enthousiasme :

Je viens de recevoir une lettre d'Usteri, baigné de joie d'avoir passé un jour avec vous ; et moi, malheureux ! il me faudra attendre l'autre vie ! Mon cher maître, tout mon cœur s'émeut à votre seul nom, il voudrait s'élaner hors de moi, il se transporte sur les crêts de Montmorency ; il tressaille en découvrant votre toit : c'est là-dessous, dit-il, qu'il demeure ; il entre en tremblant ; il entend votre voix ; un doux frémissement le saisit ; il se précipite à votre chevet, et trempe vos mains de ses larmes. O Rousseau ! de combien de cœurs peins-je ici l'état ? Si tu pouvais entendre les bénédictions qui te cherchent de tous les lieux où tu es connu, les vœux qui s'adressent au ciel en ta faveur ! Adieu, la tendresse devient parfois despectueuse (*sic*) : adieu, mon cher maître, mon père, aime-moi comme je te respecte et je t'aime.

A ce dithyrambe d'un pasteur fait écho la confession d'un prêtre catholique, l'abbé de Carondelet :

Vous m'avez fait connaître qu'il est un Dieu ; maintenant je l'adore ; il me pardonne sans doute, ce Dieu de bonté, de l'avoir méconnu ; je n'ai pas joint la malice aux doutes qui m'ont agité si longtemps.... Vous avez changé mon cœur ; je m'en aperçois à la tranquillité intérieure et au désir de bien faire que j'éprouve. Toujours sous les yeux de Dieu, je le regarde comme un père plein de tendresse ; je n'ose rien faire sans le prendre à témoin, et souvent je lui accuse mes défauts, mes erreurs, mes faiblesses avec une émotion qui doit lui plaire.... Je respecte la foi du catholique, mais ce n'est pas la mienne ; devant les mêmes autels, lui et moi n'éprouvons pas les mêmes sentiments, quoique la même intention nous unisse dans un culte consacré par les lois....

A un demi-siècle de distance, un autre disciple de Jean-Jacques, Eymar, évoque ainsi l'extraordinaire impression que lui fit la lecture de l'*Émile* :

Mes yeux couverts d'un nuage s'ouvrent à la lumière, se dessillent ; une clarté bienfaisante pénètre au dedans de moi, et *me découvre un nouveau monde moral*, dans lequel je me crois subitement transporté. Je peindrais difficilement tout ce que j'éprouvais de ravissant dans ces méditations solitaires... ; la paix et le silence de la nuit, tout, jusqu'à la lueur vacillante de la lampe, concourait à rendre salutaires et profondes, dans mon cœur, *les impressions qui devaient le transformer et lui donner une autre existence. Je baisais le livre, je l'arrosais de mes larmes*, je ne pouvais plus m'en arracher. Un soir que je me rappelle très distinctement, *la révolution fut si complète que, dès ce moment, je me sentis un nouvel être*. Mes devoirs qu'au-paravant je dédaignais, me devinrent doux et sacrés.

Évidemment, pour toutes ces « âmes secondes », comme se définit heureusement l'une d'elles, — et elles sont alors légion, — la *Profession de foi* a été littéralement une révélation, et Rousseau est le dernier prophète d'Israël. Il est venu restaurer le sentiment religieux dans ses droits éternels, et sa prédication paraît d'autant moins suspecte de parti pris théologique et d'insincérité, qu'elle a un accent plus laïque et qu'elle est dégagée de toute forme confessionnelle. Désormais, la négation pure, la sécheresse rationaliste et ce que M. Bourget a finement appelé l'« idéologie matérialiste » ne semblent plus, et au contraire, le signe de la supériorité d'esprit. Une âme bien née et « sensible » devra être ouverte aux préoccupations religieuses : Jean-Jacques a remis en honneur « la catégorie de l'idéal ».

Idéal un peu vague assurément, et dont l'imprécision même favorisait et légitimait les attaques de tous les dogmatiques. On trouvera dans le livre de Maurice Masson le détail des persécutions conver-

gentes que la publication de l'*Émile* valut à son auteur. Voltaire et les encyclopédistes, sentant bien la vigueur du coup qui leur était porté et voyant l'opinion leur échapper, — en moins d'un an, il y eut huit éditions ou contrefaçons de l'*Émile*, — firent payer cher au « renégat » l'audace qu'il avait eue de désertier la bonne cause. Le Parlement, de son côté, condamnait l'ouvrage à être brûlé de la main du bourreau et décrétait Rousseau de prise de corps : on le laissait échapper, il est vrai, mais les anathèmes, les réfutations ecclésiastiques pleuvaient sur lui dru comme grêle. Genève ne se montrait pour lui pas plus tendre que Paris, et il dut fuir Motiers, où il s'était réfugié, sous les injures et les pierres d'une population calviniste. Orthodoxes et incroyants, tous ceux dont il avait discuté les idées se retournaient contre lui.

Mais si vive que soit cette opposition à la doctrine rousseauiste, elle n'est pourtant qu'une apparence, ou, si l'on préfère, l'envers d'une réalité bien différente. Il n'est pas jusqu'à ses ennemis personnels, les « philosophes », qui n'aient été, plus qu'ils ne le pensent peut-être, entamés par Jean-Jacques. Voltaire lui-même est l'auteur d'un *Catéchisme du curé* qui n'est pas sans présenter avec la *Profession de foi* de curieuses analogies¹. Et il y a, dans les *Salons* de Diderot, une page célèbre sur la procession de la Fête-Dieu que l'auteur des *Confessions* aurait pu écrire. Or, nul ne saurait affirmer que Voltaire et

1. M. Lanson observe avec raison qu'« après 1760, la pensée de Voltaire incline de plus en plus à passer du déisme au panthéisme » et qu'« il en résulte des accents plus profonds et plus religieux ».

Diderot soient, à cet égard, tributaires de Rousseau ; mais on ne peut s'empêcher d'observer que ces textes sont postérieurs à l'*Émile*. Plus sûrement encore, Jean-Jacques a inspiré nombre de pages d'un écrivain aujourd'hui bien oublié, Delisle de Sales, dont Chateaubriand a tracé un amusant portrait dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et dont la *Philosophie de la nature* a eu, de 1770 à 1804, jusqu'à sept éditions successives. Et c'est lui encore qui a suggéré à Marmontel les déclarations religieuses de son *Bélisaire* : « Le triomphe de la religion, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie.... La révélation n'est que le supplément de la conscience.... O, qui que vous soyez, laissez-moi ma conscience ; elle est mon guide et mon soutien ; sans elle je ne connais plus le vrai, le juste, ni l'honnête. » Ces emprunts sont d'autant plus intéressants à noter que les Delisle de Sales et les Marmontel sont des adversaires de Rousseau et qu'ils l'ont très âprement critiqué. Mais ils n'ont su ni l'un ni l'autre se dérober à son ascendant.

Ils ne sont pas les seuls, et de vrais philosophes, surtout hors de France, ont contracté envers l'auteur de l'*Émile* une dette que d'ailleurs ils n'ont jamais cherché à nier. Je regrette un peu que Maurice Masson n'ait pas cru devoir élargir un peu son enquête et suivre à l'étranger l'influence de son héros : il y a là un curieux chapitre de littératures comparées qui devrait bien tenter l'un de nos jeunes critiques. Pour ne toucher ici que ce seul point¹,

1. Tolstoï, ce Rousseau russe, doit aussi beaucoup à son modèle français. Il y aurait intérêt à préciser sa dette.

on sait que Rousseau a exercé une importante action sur la philosophie allemande de la fin du XVIII^e et des débuts du XIX^e siècle, action qui serait d'autant plus intéressante à définir qu'elle s'est, par réfraction, propagée jusqu'à nos propres penseurs : Victor Cousin et Ernest Renan sont, si l'on peut dire, des disciples à la fois directs et indirects de Rousseau ; ils l'ont connu en lui-même, et ils l'ont connu par Kant. Celui-ci est peut-être, avec Jacobi, le penseur allemand qui s'est le plus souvent inspiré de Jean-Jacques. « La moralité comme fait, a écrit M. Boutroux, voilà ce que Rousseau lui fit voir. » Or il lui doit quelque chose non seulement dans sa philosophie morale, mais aussi dans sa philosophie religieuse. Rappelons en quels termes Kant a parlé du grand écrivain français : « La première impression qu'un lecteur qui ne lit point par vanité et pour perdre le temps emporte des écrits de J.-J. Rousseau, c'est que cet écrivain réunit à une admirable pénétration de génie une inspiration noble et une âme pleine de sensibilité, *comme cela ne s'est jamais rencontré chez un autre écrivain, en aucun temps, en aucun pays...* Je dois lire et relire Rousseau, jusqu'à ce que la beauté de l'expression ne me trouble plus : c'est alors seulement que je puis disposer de ma raison pour le juger. » Rousseau est, à n'en pas douter, l'une des sources essentielles de la pensée de Kant.

Et il ne s'est pas contenté d'agir sur les esprits dégagés, ou croyant l'être, de toute préoccupation confessionnelle ; il a agi sur les croyants eux-mêmes. Et d'abord sur les protestants. Les « petits vipé-
raux » de Genève, comme il les appelle, ont eu

beau « protester », pour mériter leur nom, l'accabler de leurs criaileries, le mettre à l'index, brûler ses livres : quelques-uns de ceux qui le critiquent, — un Vernes par exemple, — lui font, sans le dire, plus d'un emprunt. D'autres le louent sans réticences de ce qui reste de chrétien dans sa pensée et dans son langage. Son ami Moultou estime qu'il appartient à ceux qui ont de l'affection pour Rousseau « de montrer aux âmes faibles et timides qu'il leur donne en effet ce qu'il semble leur ôter ». Le respectable pasteur Vernet déclare : « Je ne doute plus qu'il ne soit chrétien, quoiqu'il ne le soit pas comme moi ; mais enfin, il l'est, et on n'a plus rien à lui dire. » « J'ai vécu plusieurs années, écrit à Rousseau un jeune négociant bordelais, dans un scepticisme affreux. La *Profession de foi du Vicaire savoyard*, ce divin écrit si propre, selon moi, à faire des vrais chrétiens, a dissipé mes doutes. J'aime la religion protestante où je suis né, j'en pratique les devoirs autant que la faiblesse humaine le comporte, sans m'inquiéter sur les choses qui sont nécessaires au salut ; et j'ai le témoignage de ma conscience. Voilà, Monsieur, à quoi vous m'avez conduit ; et par vous je me trouve aussi heureux qu'un mortel peut l'être. Que ne vous dois-je pas ! » — Par de telles lettres, Jean-Jacques était bien vengé des anathèmes de quelques-uns de ses coreligionnaires.

C'est qu'à vrai dire, dans la *Profession*, dans la *Lettre à M. de Beaumont*, dans les *Lettres de la Montagne*, Jean-Jacques a exprimé la pensée profonde de la Réforme. « Rousseau déiste, en guerre avec les pasteurs, incrédule à la révélation, est tout simplement un protestant libéral », a très bien dit

M. Lanson. Avec une vivacité, une netteté et une éloquence qui redoublaient l'autorité de sa parole, il a brusquement déchiré les derniers voiles où s'enveloppaient les timidités et les inconséquences des disciples « orthodoxes » de Calvin. Celui-ci, en revendiquant pour lui-même le droit de libre examen, avait donné un exemple et posé un principe qui devaient tôt ou tard se retourner contre les dogmes dans lesquels il avait voulu cristalliser la pensée chrétienne. Déjà Bossuet avait admirablement montré, au grand scandale des protestants de son temps, que la « variation » était l'essence de la Réforme, et que, de proche en proche, le protestantisme *devait* évoluer vers une sorte de libre pensée religieuse. Longtemps les protestants s'étaient refusés à l'évidence, et, tout en évoluant, en « variant », en s'écartant de plus en plus des doctrines calvinistes ou luthériennes, ils s'efforçaient, tant bien que mal, de maintenir une certaine unité doctrinale toute théorique, sans laquelle, ils le sentaient bien, il n'y aurait plus d'Églises protestantes. Enfant terrible de la Réforme, Rousseau est venu renverser ce fragile échafaudage. Notamment dans la seconde *Lettre de la montagne*, il a revendiqué âprement, conformément au véritable esprit du protestantisme, le droit pour toute conscience de « n'admettre d'autre interprète du sens de la Bible que soi », et le devoir « de tolérer toutes les interprétations de la Bible, hors une, savoir celle qui ôte la liberté des interprétations ». C'était mettre en un puissant relief le principe intérieur, la loi d'évolution, la raison d'être historique de la Réforme ; c'était la pousser sur la pente où elle glissait depuis

deux siècles ; c'était l'aider à prendre conscience d'elle-même et l'encourager à se faire un titre de gloire de cette mobilité et de cette plasticité qu'on lui reprochait et qu'elle se reprochait à elle-même comme une faiblesse. « Rousseau achève ainsi, a dit excellemment Maurice Masson, ce qu'avait commencé Bossuet : ces deux intelligences ennemies ont collaboré, sans le vouloir, à une même œuvre d'émancipation. »

Et c'est pourquoi l'œuvre religieuse de Rousseau est une date essentielle dans l'histoire générale du protestantisme. Quand il serait prouvé, — la question vaudrait la peine d'être étudiée à fond, — qu'il n'a exercé aucune influence directe sur Lessius, sur Schleiermacher, sur Strauss, sur Baur, sur Ritschl et sur Harnack, il n'en est pas moins pour quelque chose dans le mouvement de pensée qui, de l'un à l'autre de ces théologiens, les a successivement poussés à se proclamer d'autant plus fortement « chrétiens » qu'ils niaient plus énergiquement ce que l'on considérait naguère comme la substance même de la « vérité » chrétienne¹. C'est Rousseau qui a, sinon créé, tout au moins popularisé et rendu pratiquement possible l'état d'esprit qui, en Allemagne, en Suisse et en France, a fait la fortune du protestantisme libéral. A partir de Rousseau, il sera admis, parmi un nombre croissant de protestants, qu'il suffira, pour se dire chrétien, quel que soit le « contenu », — et fût-il entièrement négatif, — de sa croyance, de conserver un minimum d'esprit,

1. Voyez là-dessus les belles études de M. Georges Goyau sur *l'Allemagne religieuse : le Protestantisme* (Paris, Perrin, 1898).

ou plutôt de sentiment religieux, et de s'exprimer avec un certain respect sur le compte de Jésus. « Nous vivons, disait Renan, de l'ombre d'une ombre, du parfum d'un vase vide. » Jean-Jacques aura contribué à épuiser le vase, mais il aura entretenu le parfum.

Il l'a même si bien entretenu que les catholiques, — chose assez paradoxale, quand on songe à toutes ses critiques du « romanisme », — lui sont, à cet égard, plus redevables peut-être encore que les protestants. Non pas, bien entendu, que les objections, les réfutations et les anathèmes lui aient manqué de ce côté-là. Comme il était trop naturel, la publication de l'*Émile* avait provoqué une véritable explosion de passion théologique. « Si l'on excepte le scandale causé par la *Vie de Jésus*, dit très bien Maurice Masson, il n'y a peut-être pas eu, dans le monde catholique français, d'émotion comparable à celle-là. » Et cependant, de très bonne heure, dans ce monde même, les réserves officielles une fois faites, on éprouva quelque indulgence, et même quelque tendresse, pour Rousseau. Un de ses correspondants, Segurier de Saint-Brisson, lui écrivait en 1765 : « *Les dévots mêmes vous chérissent*. Quand je vous dirai... que l'archevêque de Paris a été très fâché, même avant votre *Lettre*, des horribles épithètes que l'on vous avait données dans son mandement ! qu'un dévot célèbre m'écrivait l'autre jour, en vous comparant, je ne sais pourquoi, à Voltaire, qu'il vous regardait comme un malade, dont le tempérament sain et la forte constitution *donnaient les plus grandes espérances*. » Diderot, plus tard, dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, fait une

constatation analogue. « Par quel prodige, écrivait-il, celui qui a écrit la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, qui a tourné le Dieu du pays en dérision, en le peignant comme un agréable qui aimait le bon vin, qui ne haïssait pas les courtisanes, et qui fréquentait volontiers chez les fermiers généraux, celui qui traitait les mystères de la religion de logoglyphes absurdes et puérils, et les miracles de contes de *Peau d'Ane*, a-t-il, après sa mort, tant de zélés partisans dans les classes de citoyens le plus opposés d'intérêts, de sentiments, et de caractère? La réponse est facile : c'est qu'il s'était fait antiphilosophe. » Et Mme de Genlis déclarait de son côté : « Les ecclésiastiques et les dévots lui ont tous pardonné au fond de l'âme ce qu'il a écrit contre la religion, en faveur des hommages si répétés qu'il a rendus à l'Évangile. »

On pourrait multiplier les témoignages. « *De l'utilité de la Religion*, a écrit Jean-Jacques dans l'un de ses *Dialogues*, titre d'un beau livre à faire, et bien nécessaire ! Mais ce titre ne peut être dignement rempli ni par un homme d'Eglise, ni par un auteur de profession. Il faudrait un homme tel qu'il n'en existe plus de nos jours et qu'il n'en renaîtra de longtemps. » Ce livre, qu'il n'est pas le seul à souhaiter, et qu'un autre écrira après lui, on sait gré à Rousseau de l'avoir rêvé, et d'en avoir esquissé certains chapitres. Depuis la mort de Massillon, et même de Fénelon, la cause de la religion n'est pas très sérieusement défendue en France. Non qu'il n'y ait d'excellents prêtres, et qu'ils ne fassent leur métier d'apologistes avec conviction et avec conscience. Je suis de ceux qui pensent que, sur la

foi des encyclopédistes, on n'a pas encore rendu pleine justice aux défenseurs de la tradition religieuse. Je sais, par exemple, tel opuscule de Bergier, sa *Réponse aux conseils raisonnables*, qui est moins injurieuse, plus solide et aussi bien tournée que la brochure de Voltaire à laquelle il répond. Il y a d'autres exceptions, fort honorables, et que je signalerai quelque jour. Mais enfin, il faut bien reconnaître, d'une manière générale, que ces apologistes manquent trop souvent de talent, et qu'ils en sont trop restés, pour la plupart, à leurs cahiers de Sorbonne. Leurs lourds syllogismes n'ont pas l'audience du public laïque qui, à défaut d'esprit ou d'ironie, voudrait au moins de l'émotion ou de l'éloquence, et qui n'en trouve guère chez les modernes successeurs de Bossuet et de Pascal. Or, l'éloquence et l'émotion, voilà ce que Rousseau est venu apporter à ses lecteurs. Rien d'étonnant à ce que, ne pouvant plus « courir en Bourdaloue », on coure en Jean-Jacques. Ce prédicateur laïque, et très laïque, d'une religion très libre et très vague aux dogmes simplifiés a en lui de quoi « remplir tous les besoins » de son temps : on va lui demander l'aliment spirituel que l'on réclame, et dont on est sevré depuis plus d'un demi-siècle.

C'est qu'avec tous ses défauts d'esprit et de cœur, avec son imprécision, son illogisme, ses souillures et ses mensonges, — je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas calomnié Mme de Warens, — Jean-Jacques a cette supériorité sur Voltaire et sur les encyclopédistes d'être *une âme religieuse*. Cela se sent dans tout ce qu'il écrit, et non pas seulement quand il aborde ou discute les questions proprement religieuses : il

y a, dans la moindre page de Rousseau, plus de résonance intérieure que dans les soixante volumes de Voltaire. De cette qualité éminente, et dont on est déshabitué, les catholiques ont su un gré infini à l'auteur de l'*Émile*. Plus ou moins obscurément, ils sentaient déjà que la religion est tout autre chose qu'une simple construction intellectuelle ; ils aspiraient à un je ne sais quoi de plus vibrant, de plus ému, de plus personnel et de plus vivant que Jean-Jacques est venu leur donner. Et les ecclésiastiques eux-mêmes, se rendant compte de ce qui leur manquait pour conquérir et entraîner les âmes, et de l'appui inattendu que Rousseau leur apportait, ne tardèrent pas à lui pardonner ses hérésies, à le ranger parmi les « apologistes involontaires¹ » et à se mettre à son école. L'un d'eux, l'abbé de Laporte, composait, dès 1763, un ingénieux recueil de *Pensées de J.-J. Rousseau* qui eut un vif succès, — trois éditions en cette seule année 1763, — et qui joua longtemps le rôle d'un véritable manuel de piété. Un demi-siècle durant, le nombre des prêtres ou des évêques même qui, dans leurs sermons, leurs mandements, leurs brochures ou leurs livres, ont cité, imité, démarqué Jean-Jacques, repris ses arguments et tâché de lui ravir son accent est considérable². En fait, ils ont séparé sa cause de celle

1. C'est le titre d'un livre, d'ailleurs médiocre, que l'abbé Mérault a publié en 1806, et où Jean-Jacques est copieusement cité.

2. Il s'est même trouvé, pour louer et citer Jean-Jacques, un futur pape, le cardinal Chiaramonti, qui n'était pas encore le pape Pie VII, mais qui, simple évêque d'Imola, prononçait, le jour de Noël 1797, une homélie où il rendait largement hommage à l'« éloquent écrivain » qui avait célébré la sain

des autres « philosophes », et, bien loin de voir en lui un adversaire, ils le considèrent comme un allié.

Cela, à très juste titre. « Toute réaction religieuse, a dit profondément Renan, profite d'abord au catholicisme. » Rousseau, en réagissant contre l'irrégion voltairienne, en conseillant à ses « paroissiens » de conserver la religion de leurs pères, — à cet égard, Napoléon est un de ses disciples, — en restaurant le sentiment religieux dans ses droits, a travaillé pour le catholicisme. Si, psychologiquement et historiquement, on peut considérer le protestantisme, surtout sous sa forme « libérale », comme un état de pensée intermédiaire entre le catholicisme et la libre pensée, on conçoit aisément qu'il puisse fournir un abri provisoire et également hospitalier aux âmes qui se détachent du catholicisme et à celles qui se détachent de la libre pensée. Cette station d'attente et de recueillement « sur les chemins de la croyance », Rousseau l'a ménagée aux nombreuses âmes contemporaines qui, lasses de l'incrédulité agressive et railleuse, cherchaient en vain où se prendre. Il a profondément senti et fait sentir l'incomparable poésie et, comme il l'a dit lui-même, la « beauté » de la croyance religieuse. Et, ce faisant, il a dégagé l'un des éléments essentiels du romantisme européen.

Après lui, il restait un pas décisif à franchir. Dans ce pays de logique, de précision latine et d'hérédité catholique qu'est la France, les âmes ne pouvaient s'attarder longuement aux régions vapo-

teté de l'Évangile. — Cet important témoignage, qui avait échappé à Maurice Masson, m'est fort aimablement signalé par M. Eugène Ritter.

reuses et incertaines des demi-altitudes morales. Être religieux, pour un Français, c'est être chrétien ; et être chrétien, c'est être catholique. Vienne un grand poète qui, recueillant l'héritage de Jean-Jacques, approfondissant sa pensée en tous sens, la poussant à ses dernières conséquences, rêve d'écrire « le beau livre » que Jean-Jacques avait plutôt entrevu que conçu et d'y exprimer tout l'idéal du jeune siècle qui se lève. Ce poète s'appellera Chateaubriand et, catholique converti par Jean-Jacques, il osera intituler son livre le *Génie du Christianisme*.

15 mai 1921.

LE « CAS » DE LAMENNAIS

On ne cesse d'écrire sur lui, et l'on ne parvient pas à le comprendre. Y parviendra-t-on jamais? Verra-t-on jamais parfaitement clair au fond de cette âme obscure? Je voudrais, à la lumière de récentes publications, analyser, avec toute la précision dont je puis être capable, ce que je crois pouvoir appeler le « cas » de Lamennais.

I

Si j'avais à dénombrer et à apprécier ici tous les travaux dont l'auteur des *Paroles d'un croyant* a été l'objet, depuis qu'en 1893 Brunetière prenait prétexte des ouvrages de Spuller et du P. Roussel pour lui consacrer un vigoureux article¹, il me faudrait de très longues pages. Un érudit breton dont

1. *Lamennais* (*Revue des Deux Mondes* du 1^{er} février 1893; recueilli dans les *Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine*, Calmann-Lévy, 1895).

tous les « mennaisiens » sont tributaires, M. l'abbé Duine, a publié naguère, de 1907 à 1914, dans les *Annales de Bretagne*, une fort précieuse bibliographie de Lamennais : il y relève *cent trente* titres de livres, d'opuscules ou d'articles sur son héros, et il n'est certainement pas complet ; les livres proprement dits sont au nombre d'une *vingtaine*, et il en est bien peu qui soient entièrement négligeables. Il faut avouer qu'ils sont assez rares les grands écrivains qui, plus d'un demi-siècle après leur mort, font encore lever, en un aussi court espace de temps, — *sept* années seulement, — une aussi abondante « littérature ¹ ».

Remontons jusqu'à 1893, et indiquons brièvement, en essayant de les classer, l'intérêt des principaux travaux parus depuis lors sur Lamennais.

Quand un écrivain comme l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* a, durant sa vie, noirci beaucoup de papier, il est inévitable qu'après sa mort son œuvre publique s'enrichisse encore de nombreuses pages inédites. On recueille d'abord sa *Correspondance*, et si l'écrivain se trouve avoir été, comme Lamennais, un correspondant régulier et infatigable, — il écrivait souvent plus de dix lettres par jour, — c'est là une tâche qui n'est pour ainsi dire jamais terminée. Aux cinq ou six recueils que nous possédions en 1892 sont venues s'ajouter successivement, — je ne parle que des ouvrages, — les lettres à Eugène Boré ²,

1. Cette bibliographie a été complétée par deux articles des *Annales de Bretagne*, t. XXXIV, 1920, qui comprennent 164 numéros.

2. *Lamennais intime, d'après une correspondance inédite*, par Alfred Roussel, 1 vol. in-16 ; Paris, Lethellieux, 1897.

à Benoît d'Azy¹, à Montalembert², à David Richard³, à la baronne Cottu⁴, et aux divers correspondants que, tout récemment, le P. Roussel a groupés en un volume⁵. Le P. Roussel, à qui nous devons d'ailleurs plusieurs de ces publications, mérite une place à part parmi les « mennaisiens » d'aujourd'hui. La gloire de Lamennais est pour lui comme un patrimoine de famille, et, dans l'intervalle de ses travaux sur le Bouddhisme, il ne se lasse pas de revenir sur un sujet qui lui tient au cœur, et de publier les lettres ou documents mennaisiens qui sont venus entre ses mains : c'est ainsi que, non content de nous avoir encore donné, il y a quelques années, un intéressant volume sur *Lamennais à la Chênaie*⁶, il se propose de nous faire prochainement connaître un choix des principales lettres reçues par Lamennais de correspondants ignorés au cours de sa carrière ; et nul doute que ce livre ne nous aide à mieux comprendre, et à saisir en quelque sorte

1. *Un Lamennais inconnu, Lettres inédites à Benoît d'Azy*, publiées avec une introduction et des notes, par Auguste Laveille, 1 vol. in-16 ; Paris, Perrin, 1898.

2. *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*, avec un avant-propos et des notes, par Eugène Forgues, 1 vol. in-8 ; Perrin, 1898.

3. *Lamennais et David Richard*, documents inédits publiés par A. Roussel et A.-M.-P. Ingold, 1 vol. in-16 ; Paris, Téqui, 1909.

4. *Le Prêtre et l'Ami : Lettres inédites de Lamennais à la baronne Cottu (1848-1854)*, publiées avec une introduction et des notes, par le comte d'Haussonville, 1 vol. in-8 ; Perrin, 1910.

5. A. Roussel, *Lamennais et ses correspondants inconnus (Des Saudrais, Querrel, Carron, Guéranger, Vuarin, Macé de la Villéon)*, 1 vol. in-16 ; Paris, Téqui, 1912.

6. A. Roussel, *Lamennais à la Chênaie*, 1 vol. in-16 ; Téqui, 1909.

sur le vif la nature et le degré de l'action que la parole de l'ardent écrivain exerçait sur les âmes.

C'est une leçon du même genre que l'on peut tirer du volume où M. Camille Latreille a recueilli les lettres du marquis de Coriolis à Lamennais¹. Les lettres de Lamennais avaient été publiées par Forgues ; nous sommes bien aises aujourd'hui d'avoir les réponses de Coriolis. Si intéressantes, et même essentielles, que soient les lettres d'un grand écrivain, elles ne s'expliquent bien, et complètement, que si l'on connaît les lettres auxquelles elles répondent. Toute correspondance véritable est un dialogue : elle perd un peu de son vrai sens à être réduite à l'état de monologue perpétuel. Et Lamennais l'avait si bien compris qu'il avait fait faire une copie des lettres échangées entre Coriolis et lui-même, et qu'il se proposait de les publier. M. Latreille a réalisé son vœu. Il avait auparavant édité les *Souvenirs de jeunesse* de Charles Sainte-Foi (Éloi Jourdain)², qui fut quelque temps, à la Chesnaie et à Malestroit, le disciple de Lamennais, et qui a écrit sur son ancien maître et sur l'école qu'il avait fondée des pages très vivantes, très clairvoyantes et d'une extrême importance. Il eût été fâcheux que ce témoignage, qu'on avait déjà plus d'une fois invoqué, ne nous parvînt pas dans son intégrité.

Les mémoires et correspondances ne sont pas les

1. *Un témoin de la Restauration et de la monarchie de Juillet : le marquis de Corriolis, Lettres à Lamennais, (1825-1837)*, avec introduction et notes, par Camille Latreille, 1 vol. gr. in-8, Paris, Champion, 1912.

2. Charles Sainte-Foi, *Souvenirs de Jeunesse (1828-1835)*, publiés avec une introduction et des notes, par Camille Latreille, 1 vol. in-8 écu ; Paris, Perrin, 1911.

seuls documents qu'on puisse exhumer sur un écrivain disparu. L'examen de ses papiers, de ses notes, des livres de sa bibliothèque, le dépouillement des archives publiques ou privées peuvent fournir de précieux renseignements sur sa vie, son œuvre ou sa pensée. Sans négliger les autres sources d'information, deux érudits, M. l'abbé Duine et le P. Dudon, ont de leur mieux puisé à celles-ci, et leur enquête, plus d'une fois, a été des plus fructueuses. Nous retrouverons tout à l'heure le P. Dudon. Dans ses nombreux articles sur tel ou tel point particulier de la biographie ou de l'œuvre de Lamennais, M. Duine a fixé avec la dernière précision des détails souvent importants, toujours instructifs. Il a fait presque mieux encore : dans un volume de *Pages choisies* de Lamennais¹, qui semblait, par son objet même, ne devoir être qu'un simple ouvrage de vulgarisation, il a trouvé le moyen d'utiliser des imprimés rares, des documents inédits, et de ramasser nombre d'indications positives qu'on ne saurait trouver ailleurs : de telle sorte que les spécialistes les plus avertis ne consulteront pas sans profit ce modeste livre. Si M. Duine voulait reprendre et développer un peu l'étude biographique et bibliographique qu'il a placée en tête de ces *Pages choisies*, il nous donnerait peut-être la « monographie » la plus précise et la plus complète que nous ayons encore sur l'auteur des *Affaires de Rome*.

A ces travaux d'ordre un peu fragmentaire il en faut joindre d'autres d'un caractère plus général

1. F. Duine, *Lamennais : l'homme et l'écrivain, Pages choisies*, 1 vol. in-8 ; Lyon et Paris, Emmanuel Vitte, 1912.

où l'on s'est efforcé d'embrasser d'un regard d'ensemble tel aspect particulier de son œuvre ou de sa personne morale. Tel est, par exemple, le volume où M. Anatole Feugère a étudié avec infiniment de conscience, de scrupule et de méthode *Lamennais avant l'Essai sur l'indifférence*¹ : sur ces longues années de formation et d'apprentissage, toujours si importantes pour le développement ultérieur, M. Feugère nous a apporté quelques documents inédits : surtout il a essayé, en utilisant et en interprétant tous les documents, tous les textes alors connus, de projeter sur l'évolution morale et religieuse de son héros toute la lumière possible ; on a, depuis, repris et complété son enquête ; on ne l'a pas fait oublier. Enfin, — et tous ceux qui ont étudié d'un peu près Lamennais savent quelle est l'importance d'un pareil service, — M. Feugère a dressé un inventaire extrêmement complet de la *Correspondance générale* recueillie ou dispersée de son auteur ; il ne s'est d'ailleurs pas contenté de grouper et de disposer dans l'ordre chronologique une série d'indications bibliographiques ; quand les lettres par lui signalées sont difficilement accessibles au commun des lecteurs, il en donne de rapides analyses, et en cite les passages essentiels : de telle sorte qu'il nous fournit tout à la fois un excellent instrument de travail et comme un inappréciable supplément à la *Correspondance générale* du grand écrivain. On ne

1. Anatole Feugère, *Lamennais avant l'Essai sur l'Indifférence*, » d'après des documents inédits (1782-1817), *Etude sur sa vie et sur ses ouvrages, suivie de la liste chronologique de sa correspondance et des extraits de ses lettres dispersées ou inédites*, 1 vol. gr. in-8 ; Paris, Bloud, 1906.



remerciera jamais trop l'ingénieux érudit de la peine qu'il a prise pour épargner la nôtre.

C'est un autre côté de Lamennais qu'après diverses études fragmentaires le P. Dudon s'est efforcé de préciser et d'éclaircir. Le titre même de son livre, *Lamennais et le Saint-Siège*¹, dit assez nettement la question, du reste capitale, qui l'a préoccupé. Il a contrôlé et complété les documents connus à l'aide des documents inédits empruntés notamment aux archives du ministère des Affaires étrangères, et surtout à celles du Vatican, qu'il a été le premier à consulter. Son enquête a fait surgir bien des faits nouveaux, versé aux débats bien des pièces essentielles : si le sujet n'est peut-être pas définitivement traité, il est du moins en grande partie renouvelé. On voudrait seulement pouvoir rassurer pleinement le P. Dudon sur les inquiétudes qu'il éprouve, et que trahit sa préface, touchant l'impartialité dont il essaie de ne se point départir. Or, il n'est pas tendre pour Lamennais, et il prodigue un peu bien aisément à ce grand vaincu les traits d'une ironie aussi facile qu'inutile. De plus, il ne saurait admettre que jamais aucun membre de la Compagnie de Jésus ait pu avoir le moindre tort envers l'auteur de *l'Indifférence*, ni qu'aucun agent du Saint-Siège ait jamais pu commettre à son égard la moindre maladresse. Sur tous ces points, le P. Dudon a des certitudes, — des certitudes *a priori*, — qu'il ne fera pas, j'en ai peur, partager à tout le monde. Mais il suffit qu'on soit

1. Paul Dudon, *Lamennais et le Saint-Siège* (1820-1834), *d'après des documents inédits et les archives du Vatican*, 1 vol. in-8 écu ; Paris, Perrin, 1911.

prévenu pour retirer de ses consciencieux travaux tout le sérieux profit qu'ils promettent.

Bien qu'il reste assurément du nouveau à trouver et à dire sur Lamennais, le détail de sa vie et de son œuvre est assez connu, pour que l'on puisse déjà tenter une étude d'ensemble. Déjà, en 1895, le P. Mercier avait élégamment résumé dans un bon livre de vulgarisation¹ les principaux résultats alors acquis. Depuis lors, deux ouvrages plus considérables de synthèse ont été entrepris, et l'un d'eux même, celui de M. l'abbé Boutard, est aujourd'hui achevé². Les trois volumes de l'abbé Boutard sont intéressants, généralement bien informés, écrits avec une certaine chaleur oratoire qui n'est pas sans agrément. L'auteur a le désir, louable et presque toujours heureux, d'être impartial. « Ici, point de thèse, écrit-il, ni de conclusions arrêtées d'avance ; mais un récit exact des faits, et un exposé aussi consciencieux que possible des doctrines. » Peut-être lui manque-t-il une certaine curiosité d'érudition et de psychologie que nous exigeons d'avance, pour ainsi dire, en un admirable sujet auquel a touché Sainte-Beuve. Et l'on pourrait aussi relever, surtout dans son premier volume, des inexactitudes, des inadvertances ou des méprises. Mais ils sont assez rares, avouons-le, les ouvrages de très longue haleine dont on ne puisse en dire autant.

Il faut rendre cette justice au dernier et au plus

1. P. Mercier, *Lamennais, d'après sa correspondance et les travaux les plus récents*, Paris, Lecoffre, 1895, in-16.

2. Abbé Charles Boutard, *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, 3 vol. in-8, Paris, Perrin, 1905-1913.

considérable des historiens de Lamennais, à M. Christian Maréchal, qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour échapper aux reproches que l'on était parfois en droit d'adresser à ses prédécesseurs. Il a eu un sentiment très vif de l'intérêt et de la complexité de son sujet, des difficultés qu'il comporte, de la diversité des qualités ou des dons qu'il exige. Il a compris que, pour le traiter idéalement, si l'on peut ainsi dire, il fallait être tout ensemble érudit et critique, psychologue, philosophe, et écrivain ; et il a été, il s'est efforcé d'être du moins tout cela à la fois. Tout d'abord, avant d'aborder son sujet en face, il a, par une série de travaux d'approche essayé de l'investir ; et, sans parler de diverses publications de textes ou de correspondances, il nous a donné une suite de curieuses et savantes études sur les rapports de Lamennais avec Sainte-Beuve, Victor Hugo et Lamartine¹. Il s'est laissé, chemin faisant, séduire par la grande figure du poète des *Méditations*, et il a réédité le *Voyage en Orient* et *Jocelyn*², d'après les manuscrits originaux. Entre temps, il avait retrouvé et reconstitué, d'après les cahiers de notes des disciples de Lamennais à Juilly, la première version de l'*Esquisse d'une philosophie*, version qui, datant de 1830, s'intitulait alors

1. Christian Maréchal, *la Clef de Volupté (Lamennais et Sainte-Beuve)*, 1 vol. in-8, Paris, Savaète, 1905 ; *Lamennais et Victor Hugo*, 1 vol. in-8, Savaète, 1906 ; *Lamennais et Lamartine*, 1 vol. in-16, Bloud, 1907.

2. Christian Maréchal, *le Véritable voyage en Orient de Lamartine*, d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque nationale (documents inédits), 1 vol. in-8 ; Bloud, 1908 ; *Josselin inédit*, de Lamartine, d'après les manuscrits originaux, 1 vol. in-8, Bloud, 1909.

*Exposé d'un système de philosophie catholique*¹. Et voici enfin qu'à la veille de la guerre, en même temps qu'un copieux et très érudit ouvrage sur *la Famille de Lamennais sous l'ancien régime et la Révolution*², il a commencé à livrer au public la grande œuvre de synthèse historique à laquelle il travaillait depuis quinze ans. Par l'abondance des documents nouveaux qu'il met en œuvre, et des idées générales qu'il soulève, par le talent d'écrivain qu'il dénote, ce premier volume sur *la Jeunesse de Lamennais*³ s'imposera longtemps à l'attention des « mennaisiens », de ceux-là mêmes qui seraient le plus tentés de le discuter, ou de le refaire.

Car le livre, avec certaines parties probablement définitives, en a d'autres plus discutables. Œuvre d'un philosophe de profession, plus peut-être que d'un critique ou d'un historien, on lui souhaiterait une allure moins systématique, plus souple, plus conforme au libre mouvement de la vie. La forme même en a quelque chose d'un peu tendu qui ne laisse pas assez transparaître les remarquables qualités littéraires du biographe. Si, dans ces développements trop compacts, l'air et la lumière circulaient plus librement, comme les ingénieuses et vives

1. F. de Lamennais, *Essai d'un système de philosophie catholique*, ouvrage inédit, recueilli et publié avec une introduction, des notes et un appendice, par Christian Maréchal, 1 vol. in-16 ; Bloud, 1906.

2. Christian Maréchal, *la Famille de Lamennais sous l'ancien régime et la Révolution*, d'après des documents nouveaux et inédits, 1 vol. in-8 ; Perrin, 1913.

3. Christian Maréchal, *la Jeunesse de Lamennais, contribution à l'étude des origines du Romantisme religieux en France au XIX^e siècle*, d'après des documents nouveaux et inédits, 1 vol. in-8 ; Perrin, 1913.

formules, comme les jolis coins de description, comme les pages de chaude émotion ou de fine analyse auraient plus de relief, ou d'agrément ! D'autre part, M. Maréchal a trop souvent cédé au désir, bien naturel, mais fort dangereux, d'utiliser dans le dernier détail les inédits qu'il avait en mains : de là bien des longueurs, et des inutilités qu'on aurait gagné à nous épargner. Ajoutez à cela que tous ces documents nouveaux, dont nous sommes très loin de faire fi, ne sont pas toujours peut-être interprétés avec toute la rigueur souhaitable. A chaque instant, nous rencontrons des textes intéressants, mais non datés, et l'auteur néglige de nous dire les raisons qu'il a de les dater d'une époque plutôt que d'une autre. Nous l'en croirions bien volontiers sur parole, si quelquefois, quand nous pouvons vérifier, nous ne constatons quelque arbitraire dans l'interprétation des faits ou des textes allégués¹. Et

1. Par exemple, p. 97, M. Maréchal voudrait attribuer à Félicité un opuscule inédit, intitulé *Réponse aux objections des athées*, bien qu'il soit « de la main de Jean-Marie », sous prétexte qu'il croit y « reconnaître la touche de Félicité ». Mais dans les *Lettres inédites de J.-M. et F. L. Lamennais adressées à Mgr Brulé* (Paris, Bray, 1862, p. 48), l'abbé Jean revendique la paternité de cet opuscule : « *Ma réponse... mes fautes... je l'ai composé* », écrit-il. Ailleurs, à propos d'un manuscrit inédit de Lamennais, intitulé : *Témoignages des philosophes modernes en faveur de la religion chrétienne*, M. Maréchal écrit : « Ces 70 pages si soigneusement rédigées sont *probablement* destinées à l'impression : elles commenceront *sans doute* une collection d'apologétique chrétienne » (p. 98.) J'ai eu ce registre entre les mains ; j'y ai vu tout simplement un cahier de notes de lectures, un recueil de matériaux tout personnel ; et Lamennais devait d'autant moins songer à l'imprimer qu'il existait déjà des ouvrages de cette nature, un entre autres, de l'abbé Méréault, qui s'intitule *les Apologistes involontaires*.

enfin, il arrive parfois à M. Maréchal d'exagérer, de pousser jusqu'à l'extrême et au paradoxe ses idées les plus justes. Son sous-titre : *Contribution à l'étude des origines du Romantisme religieux en France au XIX^e siècle*, nous révèle la conception particulière qu'il se forme de la personne de Lamennais et de son rôle historique. Pour lui, Lamennais est un romantique, — terme un peu vague, et dont je voudrais bien une définition nette, — un disciple invétéré de Rousseau. Or, il y a du vrai, beaucoup de vrai, dans cette conception ; mais encore faut-il ne pas la convertir en idée fixe. A bien des égards, Lamennais dépasse et déborde le romantisme, et l'influence de Rousseau sur lui n'est pas aussi prépondérante et tyrannique que M. Maréchal voudrait nous le faire croire. « C'est la faute à Rousseau » est un mot que M. Maréchal, s'il ne le prononce pas, a toujours dans l'esprit et sous la plume pour la moindre des démarches de son héros. Est-il donc bien certain que, si Lamennais n'avait jamais connu Rousseau, il eût été très différent de ce qu'il a été ? J'en suis, pour ma part, moins sûr que M. Maréchal... Mais je n'ai garde d'insister, et ces quelques observations critiques ne doivent pas donner le change sur l'estime singulière où il faut tenir cette vaste, savante et originale enquête, dont nous attendons la suite avec confiance et impatience, et sur laquelle nous aurons sans doute plus d'une fois à revenir.

De tous ces divers travaux, j'en voudrais retenir trois principalement : la grande étude de M. Maréchal sur *la Jeunesse de Lamennais*, le livre du P. Dondon sur *Lamennais et le Saint-Siège*, et la *Corres-*

pondance avec *Mme Cottu*, publiée par M. d'Haussonville. Ces trois ouvrages vont nous permettre, si je ne me trompe, de saisir et de fixer en quelque sorte l'auteur des *Paroles d'un Croquant* dans trois attitudes différentes, mais essentielles, de sa biographie morale.

II

Le livre de M. Maréchal pose une double question qui intéresse au plus haut degré la psychologie du grand écrivain : celle de sa conversion et celle de sa vocation. Essayons de serrer l'une et l'autre d'aussi près que nous le pourrons.

Un fait d'abord est sûr : le futur auteur de l'*Essai sur l'indifférence* a débuté par l'incrédulité, et il s'est converti, il a fait sa première communion à vingt-deux ans.

On a essayé d'atténuer, et même de nier le fait, sans succès selon moi. On oublie le témoignage formel, — et de plus en plus formel ¹, — de Sainte-Beuve, qui écrivait du vivant, presque sous les yeux de Lamennais, et qui n'a pas été démenti par lui, le témoignage non moins formel de son neveu Ange Blaize. Je ne vois aucune raison valable pour ne pas accepter purement et simplement une tradition aussi solidement établie. Déjà nourri des philosophes du XVIII^e siècle, surtout de Jean-Jacques, l'enfant fit

1. Le portrait de Lamennais que Sainte-Beuve a publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} février 1832, d'après des notes fournies par l'abbé Jean (*Nouveaux Lundis*, t. XI, p. 372), a subi, dans les diverses éditions des *Critiques et Portraits littéraires*, une série de retouches et d'additions successives qu'il serait fort curieux d'étudier de près,

tant d'objections au prêtre chargé de le préparer à sa première communion, qu'on ajourna la réception du sacrement, et ce n'est qu'au bout de dix ans qu'il en vint, qu'il revint plutôt, à la croyance et à la pratique religieuses.

Car sa première enfance avait été pieuse, très pieuse même ; ses camarades le surnommaient « le petit bigot », et il n'est pas douteux, pour lui comme pour Chateaubriand, que ce sont ces souvenirs de piété enfantine qui lui sont remontés au cœur quand, en 1804, il revint à la foi. Mais entre dix et onze ans, son père, qui ne paraît pas avoir attaché à ces questions-là beaucoup d'importance, l'ayant confié à son beau-frère, le naïf et imprudent oncle des Saudrais, celui-ci, — candeur ou manie pédagogique à la Rousseau, — laissa vagabonder l'enfant dans une bibliothèque où abondaient les écrits philosophiques du XVIII^e siècle. Félicité dévora tout ce qui lui tombait sous la main, et quoique Sainte-Beuve nous déclare qu'il n'en a alors « rien conclu contre la religion » et que « sa dévotion continua d'être pure », on est bien obligé de constater, de l'aveu même de Sainte-Beuve, que ce sont ces lectures et les raisonnements qu'il y avait puisés qui firent écarter le précoce disputeur de la première communion.

Jusqu'où l'entraîna cette première crise d'incroyance? C'est ce qu'il est assez difficile de dire en l'absence de tout témoignage direct et personnel. « En 1796 ou 1797, écrit Sainte-Beuve, — il avait donc quatorze ou quinze ans, — il envoyait au concours de je ne sais quelle Académie de province un discours dans lequel il combattait avec beaucoup

de chaleur la moderne philosophie, et qu'il terminait par un tableau animé de la Terreur. » On n'a pas retrouvé ce discours. Mais M. Maréchal a retrouvé un petit écrit de Robert des Saudrais, intitulé : *les Philosophes*, que Blaize date de 1802, et auquel les deux frères Jean-Marie et surtout Félicité, — dans quelle mesure exacte, on l'ignore, — semblent bien avoir collaboré : c'est un manifeste contre les « philosophes », un essai, inspiré de Rousseau et de Pascal, pour démontrer l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. « L'âge des emportements et des passions survint, écrit encore Sainte-Beuve ; il (Félicité) le passa, à ce qu'il paraît, dans un état non pas d'irréligion (ceci est essentiel à remarquer), mais de conviction rationnelle sans pratique. Le christianisme était devenu pour le bouillant jeune homme une opinion très probable qu'il défendait dans le monde, qu'il produisait en conversation, mais qui ne gouvernait plus son cœur ni sa vie. Ce retour imparfait n'eut lieu toutefois qu'après un premier chaos et au sortir des doutes tumultueux qui avaient pour un temps prévalu. » Ces indications ne laissent pas d'être un peu vagues et obscures, et l'on voudrait bien pouvoir préciser davantage. Si l'on rapproche et si l'on essaie d'interpréter ces diverses données, voici, sur ce point délicat, ce qui paraît le plus probable. Entre 1792 et 1802, sous l'influence des « philosophes », notamment de Rousseau, et de l'oncle des Saudrais, Lamennais s'est détaché du christianisme, d'abord progressivement, doucement, et comme à son insu, puis plus violemment, mais sans jamais, si je ne me trompe, dépasser, dans ses négations, celles qui

constituent le fond doctrinal du déisme. Beaucoup d'inconséquences, j'imagine, dans tout cela, et, sous la pression des événements publics, à la vue de certaines scènes de la Terreur, quelques prises d'armes contre les « philosophes », et même certains retours chrétiens passagers, bref, quelque chose comme l'état d'esprit troublé et contradictoire que Chateaubriand, vers la même époque, traduisait dans son curieux *Essai sur les Révolutions*. Et peu à peu, sous l'action sans doute croissante du futur abbé Jean, cette âme orageuse s'apaise : elle entrevoit, et au besoin même, elle défend la probabilité théorique du christianisme : cet état de « conviction rationnelle sans pratique », c'est, probablement, l'indifférence religieuse qu'elle condamnera si éloquemment plus tard.

Les choses en étaient là quand parut le *Génie du Christianisme*. Nous sommes bien aises d'apprendre par MM. Maréchal et Duine que Félicité dut le lire avec passion dès le moment de son apparition ; mais le contraire nous eût bien surpris : comment un livre de cette valeur, sur un pareil sujet, écrit par un compatriote, aurait-il pu passer inaperçu d'un esprit curieux, et qu'on devine très préoccupé alors de la question religieuse ? Est-ce Chateaubriand qui, par ses belles pages sur Pascal, inspira à son jeune lecteur le désir de lire, ou plutôt de relire le grand écrivain ? M. Maréchal n'en doute guère, et il est possible qu'il ait raison. En tout cas, c'est en 1802, — M. Duine nous l'affirme, pièces en mains, — que Lamennais se nourrit des *Pensées* et en fait des extraits. Et, — conséquence naturelle de ces lectures, ou simple développement logique d'une tendance particulière

d'esprit, — M. Maréchal a retrouvé des articles inédits signés de lui, et datant de 1803 et de 1804, sur *les Indulgences*, sur *la Réception de Parny*, et où déjà l'impatient journaliste se transforme en apologiste.

Et cependant, il n'est pas converti, il n'a pas la foi. Évidemment, il est ébranlé, mais il hésite sur le seuil du temple. D'où lui viendra l'impulsion définitive, la volonté ferme de mettre sa vie d'accord avec ses idées, et presque ses croyances, de suivre, en un mot, sur l'« abêtissement » nécessaire, les mystiques conseils du pari de Pascal? Selon toutes les vraisemblances, de son propre frère, l'abbé Jean, qui, ordonné prêtre au mois de mars 1804, ne pouvait avoir de cesse qu'il ne l'eût « regagné à Dieu » : au reste, le témoignage de l'abbé Bruté est formel sur ce point. Quelques mois après, « Féli » faisait sa première communion.

Nous connaissons encore une fois trop mal tout le détail de ces démarches intimes pour avoir le droit de les juger avec quelque rigueur. Et c'est dommage, car on pressent que ce premier Lamennais nous éclairerait singulièrement le second. Est-il pourtant bien téméraire de présenter, à propos de cette évolution religieuse, les observations suivantes? Et d'abord, parmi les troubles, les incertitudes et les incohérences de cette longue période d'incroyance, il ne semble pas, comme pour Pascal ou Chateaubriand, par exemple, qu'il y ait eu de « crise » à proprement parler, — une de ces crises douloureuses et fécondes d'où l'âme sort totalement transformée. D'autre part, ce mouvement qui, après avoir détaché Lamennais du catholicisme, l'y ramène progressivement, c'est le mouvement même de la

pensée contemporaine, et l'on sait qu'à cet égard son cas est alors légion. Bien mieux, c'est dans sa propre famille qu'il trouve des exemples, des exemples contagieux, de ces retours : son père, surtout son oncle des Saudrais, qui avaient jadis trempé dans le schisme constitutionnel, reviennent aux « préjugés » d'autrefois. Lamennais a subi toutes ces influences, générales et familiales, comme il a subi celle des livres qu'il a lus ; son histoire morale n'est que l'écho de celle d'alentour. On dirait même, — faut-il aller jusque-là ? — que ses convictions religieuses ne sont pas le prolongement nécessaire de sa vie intérieure, qu'elles ne répondent pas à un besoin profond, impérieux de son âme, qu'elles lui sont comme imposées ou dictées, ou suggérées du dehors, et qu'il les accepte, sur la foi d'autrui, comme un système d'idées plus satisfaisant pour l'esprit que pour le cœur. Ce violent, comme beaucoup de violents, était un faible ; il était peut-être incapable de trouver en lui-même le principe de discipline spirituelle dont sa haute nature lui faisait éprouver la nécessité. En dépit des apparences, peu d'hommes ont été plus soumis aux influences, aux circonstances extérieures, et ce dur logicien a peut-être été, plus que le commun des poètes et des artistes, livré aux surprises de sa sensibilité.

C'est pour cette raison sans doute qu'il hésita si longtemps à se ranger au parti qui devait décider de sa vie. Converti à vingt-deux ans, en 1804, ce n'est qu'à trente-quatre ans, en 1816, qu'il fut définitivement ordonné prêtre. Faut-il voir dans cette décision tardive une preuve qu'il obéissait à une vocation factice ? On l'a souvent prétendu. Encore

qu'une pareille question, qui touche aux mystères les plus impénétrables de la conscience individuelle, soit, dans son fond, peut-être insoluble, — elle l'eût été d'abord, et peut-être surtout, pour Lamennais lui-même, — il n'est pas impossible aujourd'hui d'en préciser les données et de fournir à nos intuitions, à nos conjectures, à nos impressions personnelles, une base d'opérations plus solide et plus large que celle sur laquelle, jusqu'à ces dernières années, les critiques fondaient leurs opinions respectives

Et d'abord, à quelle époque l'idée de la prêtrise a-t-elle surgi dans l'esprit de Lamennais? Une lettre de l'oncle des Saudrais retrouvée par le P. Roussel et citée par lui dans son livre sur *Lamennais et ses correspondants inconnus* fait une allusion très claire à ce projet dès le mois de juillet 1806. Je ne serais point étonné qu'il datât du jour ou du lendemain de la conversion. Ce devait être là, — on peut, je crois, le conjecturer sans témérité, — le vœu secret de l'abbé Jean, et, formulé ou non, une âme ardente et généreuse comme celle de Félicité, une âme d'apologiste avant la foi, ne pouvait guère manquer de l'accueillir avec transport. A peine converti, notons-le, Félicité s'associe aux travaux, aux préoccupations, aux études de son frère ; visiblement il se prépare à son œuvre apologétique, en ramassant des matériaux contre les « philosophes » : la première lettre que nous ayons de lui (11 janvier 1806), au baron de Sainte-Croix, est pour reprocher à cet historien son scepticisme en matière de miracles ; son premier écrit public est cet opuscule anonyme des *Réflexions sur l'état de l'Église de France au XVIII^e siècle et sur sa situation actuelle* (1808), qui fut promp-

tement saisi par la police impériale ; l'année suivante, il publiait une traduction du *Guide spirituel* du bienheureux Louis de Blois ; et la même année (1809) il recevait les ordres mineurs.

Nous étonnerons-nous qu'il ait mis trois et, peut-être, cinq ans, à se résoudre à une démarche de cette nature ? M. Maréchal, qui a une double thèse à démontrer, triomphe un peu bien vite là-dessus. Pour lui, Lamennais est un « romantique », un disciple effréné de Rousseau, et qui, comme tel, ne peut consentir à aliéner, à sacrifier son « moi », à ensevelir son impérieuse personnalité dans l'ombre et l'humilité du sanctuaire ; il est, de plus, — et je crois bien qu'ici on reprend, en l'exagérant, une fine et spécieuse observation de M. Henri Bremond, — une âme à la fois assoiffée et privée par nature des joies sensibles du mysticisme, et puisant, dans ses multiples déceptions intérieures, des raisons sans cesse renaissantes de se décourager, d'ajourner les décisions suprêmes. Et il faut voir avec quelle terrible ingéniosité M. Maréchal interprète dans ce double sens les moindres déclarations de son héros, et jusqu'à ses plus innocentes traductions. Je vois les choses, pour l'instant, je l'avoue, plus simplement, sous un aspect moins littéraire et moins dramatique. A la veille de sa tonsure, Féli écrit à Bruté (17 février 1809) :

Quand je réfléchis sur ma vie passée, sur cette vie toute de crimes que les austérités les plus rigoureuses, la pénitence la plus sévère et la plus longue ne seraient pas suffisantes pour expier, et qu'après cela je viens à considérer mon état présent, cette tiédeur, cette mollesse, ce poids des sens qui me lasse et qui m'abat,

cet amour-propre qui ne se sacrifie jamais qu'à demi et qui renait sous le couteau même, j'entre dans une frayeur qui n'a que trop de fondement, et je me demande si c'est donc à un malheureux tel que moi de pénétrer dans le sanctuaire, et si je ne devrais pas bien plutôt me tenir prosterné au bas du temple, comme ce pécheur de l'ancienne loi, moins pécheur que moi....

Je m'apitoierais bien volontiers sur cette sainte détresse, si je ne me rappelais des aveux analogues sous la plume de tous les mystiques, de tous les excellents prêtres, — voyez, par exemple, les lettres de Bossuet au maréchal de Bellefond, — bien mieux, si je n'en retrouvais de semblables sous la plume de l'abbé Jean, lequel pourtant n'a été atteint à aucun degré du « mal de Rousseau ». Lui aussi, écrivant au même abbé Bruté, parlera de sa « pauvreté », de sa « faiblesse », de ses « crimes », de « toutes les passions encore vivantes au fond de son cœur ». « Lorsqu'il en faut venir, dira-t-il encore, à porter le dernier coup à l'amour-propre, le fond de l'âme se déchire, et le courage manque. » Qu'en conclure, sinon qu'il n'en faut rien conclure pour ou contre le « romantisme » de Lamennais? Jusqu'ici, son cas est « classique », parfaitement classique, et les scrupules mêmes qu'il éprouve, le sentiment qu'il a de son indignité personnelle, et qu'il exprime d'ailleurs si éloquemment, nous seraient, au besoin, une preuve assez forte de la réalité de sa vocation sacerdotale.

Car jusqu'à quel point ces scrupules ne l'ont-ils point, quelque temps, écarté de l'autel? Ajoutez à cela que, né avec une imagination mobile, une humeur changeante et un caractère très indécis, étant d'ailleurs venu tard à la foi, et n'ayant pas

subi l'entraînement de l'éducation en commun dans un séminaire, on s'explique assez bien qu'il ait, plus qu'un autre, soumis à l'épreuve de la réflexion, de la prière, et du temps, l'idée de se vouer au sacerdoce. A cette épreuve même il se croyait d'autant plus tenu qu'il prévoyait une opposition sérieuse de la part de son père, lequel fut mis très tard au courant des projets de Félicité et y donna son consentement avec plus de « résignation » que de plaisir. Bref, on s'explique assez bien que, même si l'idée de se faire prêtre lui est venue de bonne heure, Lamennais ait mis cinq ans d'intervalle entre le moment de sa conversion et celui où il se fit conférer les ordres mineurs.

On s'explique moins bien, il faut l'avouer, que sept années se soient encore écoulées avant les engagements suprêmes. Mais qu'on ouvre la *Correspondance*. A chaque instant, on y trouve des déclarations comme celle-ci : « Sécheresse, amertume, et paix crucifiante, voilà ce que j'éprouve, et je ne veux rien de plus ; la souffrance est mon lit de repos. » Et encore : « Toute liaison et même toute communication avec les hommes m'est à charge ; je voudrais pouvoir rompre avec moi-même.... Rien ne me remue, rien ne m'intéresse, tout me dégoûte.... Je ne sais sur quoi porter un reste de sensibilité qui s'éteint ; des désirs, je n'en ai plus. J'ai usé la vie ; c'est de tous les états le plus pénible, et de toutes les maladies la plus douloureuse comme la plus irrémédiable. » Et enfin :

La cause première de tous mes maux n'est pas, à beaucoup près, récente ; je portais depuis plusieurs

mois le germe de cette mélancolie aride et sombre, dans ce noir dégoût de la vie qui, s'emparant de mon âme peu à peu, finit par la remplir tout entière. Abandonné alors à une accablante apathie, totalement dépourvu d'idées, de sentiments et de ressorts, tout me devient à charge, la prière, l'oraison, tous les exercices de piété, et la lecture, et l'étude, et la retraite, et la société ; je ne tenais plus à la vie que par le désir de la quitter, *et mon cœur éteint ne trouvait une sorte de repos léthargique que dans la pensée du tombeau.*

Ces crises de sombre tristesse physique et morale sont fréquentes chez lui, et l'on conçoit sans peine qu'elles l'aient, pour un temps, écarté de l'autel. Ce « noir dégoût de la vie » n'est évidemment pas très chrétien. Il a beau chercher à se faire « une âme vraiment résignée », « s'efforcer d'acquérir cette résignation paisible et amoureuse dans son amertume même », il n'y parvient guère.

Le plus grave est que « ces défaillances intérieures, ces angoisses, cette agonie de l'âme » obscurcissent pour lui le problème de sa destinée. « Cette pauvre âme, écrit-il, languit et s'épuise *entre deux vocations incertaines qui l'attirent tour à tour.* Il n'y a point de martyr comme celui-là. » N'allons point pourtant conclure à la légère, comme on l'a si souvent fait, que ces douloureuses hésitations, ces langueurs, ces alternatives d'abattement et d'espoir sont un signe de non vocation sacerdotale. « Épreuves » ou « tentations », il semble bien tout d'abord que Lamennais ne soit pas le seul prêtre qui, dans ses années de noviciat, ait connu des troubles de ce genre¹. D'autre part, si le propre d'une âme vrai-

1. Voyez à ce sujet les deux fort intéressants articles du P. Dudon sur *la Vocation ecclésiastique de Lamennais* dans le

ment sacerdotale est d'être comme obsédée par le problème religieux, par le désir de travailler pour l'Église et de lui conquérir de nouvelles âmes, peu d'hommes ont, dès cette époque, mieux répondu à ce signalement que le futur auteur des *Paroles d'un croyant*. Il s'intéresse passionnément à toutes les œuvres de son frère, il poursuit activement ses études historiques ou théologiques, et souvent, dans les lettres mêmes où il se plaint le plus de ses misères morales, il réclame des livres destinés à compléter son éducation cléricale ; il commence enfin, en collaboration avec l'abbé Jean, un gros ouvrage sur *la Tradition de l'Église sur l'institution des évêques*. Et l'on est bien obligé de lui donner raison quand il écrit en 1811 à l'abbé Jean : « *Un désir constant, qui semble résister à tous les obstacles et triompher des répugnances naturelles les plus vives, n'offre-t-il pas un caractère de vocation digne au moins d'être examiné ?* »

Aux Cent-Jours, se croyant, à tort ou à raison, menacé par la police impériale pour le livre sur *la Tradition*, il s'enfuit en Angleterre, où il reste sept mois. C'est là qu'il rencontra l'abbé Carron, cet admirable prêtre qui prit tout de suite sur lui un très grand ascendant et qui triompha de ses dernières hésitations. Car il en éprouva jusqu'au bout, et il parle dans ses lettres de ses « irrésolutions », de ses « incertitudes », de « l'extrême répugnance où il se sent à prendre le parti auquel *on* veut qu'il se résolve ». « Ce n'est assurément pas mon goût que j'ai écouté, dit-il encore, en me décidant à

Recrutement sacerdotal de janvier et mars 1912. J'aboutis, on le verra, à peu près aux mêmes conclusions que le P. Dudon.

reprendre l'état ecclésiastique. » Et une autre fois : « Mon âme est usée, je le sens tous les jours. Je me cherche et ne me trouve plus. Mais encore une fois, qu'importe? Je ne m'oppose à rien, je consens à tout : qu'on fasse du cadavre ce qu'on voudra. » Rentré en France, il reçoit le sous-diaconat le 21 décembre 1815 : « Cette démarche m'a prodigieusement coûté, déclare-t-il. Dieu veuille en retirer sa gloire ! » Quelques mois après, vers la fin de février 1816, il recevait le diaconat, et, le 9 mars, la prêtrise : « Il lui a singulièrement coûté, — écrivait à ce propos l'abbé Jean, — pour prendre sa dernière résolution. M. Carron d'un côté, moi de l'autre, l'avons entraîné ; mais sa pauvre âme est encore ébranlée du coup. » Et le 25 juin, Félicité écrivait à son frère la lettre célèbre qu'il faut bien citer ici presque tout entière :

Quoique M. Carron m'ait plusieurs fois recommandé de me taire sur mes sentiments, je crois pouvoir et devoir m'expliquer avec toi une fois pour toutes. *Je suis et ne puis qu'être désormais extraordinairement malheureux.* Qu'on raisonne là-dessus tant qu'on voudra, qu'on s'alambique l'esprit pour me prouver qu'il n'en est rien, ou qu'il ne tient qu'à moi qu'il en soit autrement, il n'est pas fort difficile de croire qu'on ne réussira pas sans peine à me persuader un fait personnel contre l'évidence de ce que je sens. Toutes les considérations que je puis recevoir se bornent donc au conseil banal de faire de nécessité vertu. Or, sans fatiguer inutilement l'esprit d'autrui, il me semble que chacun peut aisément trouver dans le sien des choses si neuves ; quant aux avis qu'on y pourrait ajouter, l'expérience que j'en ai a tellement rétréci ma confiance, qu'à moins d'être contraint d'en demander, je suis bien résolu à ne jamais procurer à personne l'embarras de m'en donner ; et j'en dis

autant des exhortations. Ainsi, par exemple, rien au monde qu'un ordre formel ne me décidera jamais à aller demeurer chez M. de Janson. Où que je sois à l'avenir, je serai chez moi, ce chez-moi fût-il un grenier. Je n'aspire qu'à l'oubli, dans tous les sens, et plutôt à Dieu que je pusse m'oublier moi-même ! La seule manière de me servir véritablement est de ne s'occuper de moi en aucune façon. Je ne tracasse personne ; qu'on me laisse en repos de mon côté ; ce n'est pas trop exiger, je pense. Il suit de tout cela qu'il n'y a point de correspondance qui ne me soit à charge. Écrire m'ennuie mortellement, et de tout ce qu'on peut me marquer, rien ne m'intéresse. Le mieux est donc, de part et d'autre, de s'en tenir au strict nécessaire en fait de lettres. J'ai trente-quatre ans écoulés ; j'ai vu la vie sous tous ses aspects, et ne saurais dorénavant être la dupe des illusions dont on essaierait de me bercer encore. *Je n'entends faire de reproches à qui que ce soit ; il y a des destins inévitables ;* mais si j'avais été moins confiant ou moins faible, ma position serait bien différente. Enfin elle est ce qu'elle est, et, tout ce qui me reste à faire est de m'arranger de mon mieux, *et, s'il se peut, de m'endormir au pied du poteau où l'on a rivé ma chaîne ;* heureux si je puis obtenir qu'on ne vienne point, sous mille prétextes fatigants, troubler mon sommeil.

Quand on rapproche, comme nous venons de le faire, — à dessein, mais à tort, — tous ces textes les uns des autres, il est bien difficile de se dérober à l'impression que presque tous les critiques ont exprimée, à savoir que Lamennais n'était pas né pour être prêtre, qu'il a eu la main forcée, que ses directeurs se sont lourdement trompés sur son compte, et qu'ils ont assumé une terrible responsabilité devant l'Église et devant l'histoire.... J'ose ne point partager cet avis, et bien loin d'incriminer la prudence ou la clairvoyance de l'abbé Carron et de l'abbé Jean,

de l'abbé Bruté et de l'abbé Teyssère, je suis bien plutôt tenté, — avec quelques bons juges, — de leur donner raison. Pourquoi, profanes et incompétents que nous sommes, en des matières si délicates et si complexes, avec les pauvres éléments d'information dont nous disposons, verrions-nous plus clair que de saints et intelligents prêtres? La « défection » de Lamennais, à laquelle on songe toujours en pareil cas, n'est ici qu'un trompe-l'œil. La défection de Lamennais s'explique par des circonstances et par des raisons toutes particulières, et elle ne l'a pas empêché d'être, quinze ou seize ans durant, un très bon, un excellent prêtre. Trompe-l'œil aussi, j'ai failli dire surtout, ces extraits ingénieusement choisis et artificieusement groupés de lettres du grand écrivain, et qui, — c'est le mieux qu'on en puisse dire, — ne représentent que des moments de sa pensée, et non pas l'état permanent de son âme. Car nous ne connaissons pas toute la correspondance de Lamennais durant cette longue période de douze années : si nous la connaissions tout entière, sommes-nous bien assurés que les quelques lignes qui nous ont frappés par leur caractère d'àpre amertume, et presque de désespérance, ne nous apparaîtraient pas singulièrement plus clairsemées, et comme fondues ou presque noyées dans le cours de beaucoup d'autres préoccupations? Relisons même à la suite et sans parti pris les quelque cent quatre-vingts lettres qui nous ont été conservées de cette époque de tâtonnements et d'incertitudes ; et avouons que le « noir dégoût de la vie » n'en est pas la note dominante. Il serait facile d'en extraire, parmi bien des détails familiers, des observations piquantes ou moqueuses,

de beaux élans d'ardeur mystique et de spiritualité confiante. Plus on étudie Lamennais, et plus on se convainc qu'il était la mobilité même, et qu'on lui ferait le plus grand tort en le fixant ou en le figeant dans une seule attitude morale. Extraordinairement impressionnable, vibrant à tous les souffles du dedans ou du dehors, souvent malade d'ailleurs, doué d'une imagination et d'une sensibilité excessives, c'était avant tout peut-être une âme de poète et d'artiste, une pauvre âme chantante et flottante de poète et d'artiste dont les sentiments et les paroles ne doivent pas être évalués à la mesure commune.

Je reprends ici une très pénétrante observation d'un fin connaisseur en matière de psychologie religieuse, M. Henri Bremond, dans une fort suggestive étude sur Lamennais¹. Je suis peut-être moins convaincu que M. Bremond, que l'auteur des *Réflexions sur l'Imitation* n'était pas né pour le mysticisme, mais je crois comme lui qu'il était trop écrivain né pour ne pas, à son insu, donner le change à ses lecteurs sur la vraie nature des sentiments qu'il éprouvait. Qu'il ait eu, à de certains moments, pour le sacerdoce, des répugnances, des dégoûts réels, — chose, paraît-il, plus fréquente qu'on ne le pense, dans les vocations même les plus assurées, — c'est ce que je n'ai garde de nier. Mais ces impressions, comme il les déforme peut-être, comme il les exagère en tout cas, et comme il les dramatise en les exprimant ! Comme il se laisse entraîner par sa plume, et attirer et séduire par la forte, brillante et émouvante image qu'il *sent venir*, et qu'il entrevoit au

1. Henri Bremond, *l'Inquiétude religieuse*, 2^e série, 1 vol. in-16; Paris, Perrin, 1909 (*la Déesse de Lamennais*).

bout de son développement ! Relisez à cet égard les lettres les plus sombrement désolées de cette période. La lettre même du 25 juin 1816, quand elle ne s'expliquerait pas par les circonstances particulières qu'a si bien analysées M. Maréchal, s'expliquerait encore par le mot qui la termine ; elle a été écrite, n'en doutez pas, au moins en partie, pour ce mot même, pour cette saisissante image du « poteau où l'on a rivé sa chaîne ». Réduite à ses justes proportions, elle se ramène, ou peu s'en faut, à un violent accès de mauvaise humeur. Mais Lamennais avait, si je puis dire, la mauvaise humeur volontiers tragique, très romantique en tout cas, et très littéraire.

Dans ces conditions, faut-il blâmer, comme on l'a trop souvent fait, les très bons prêtres qui l'entouraient, qui le voyaient tel qu'il était dans la réalité de la vie quodotienne, qui savaient de lui et sur lui mille choses que nous ne saurons jamais, d'avoir agi sur sa volonté débile, et, convaincus qu'ils étaient de la réalité de sa vocation ecclésiastique, de l'avoir aidé à triompher de ses irrésolutions éternelles ? Je ne le pense pas. Oui, je le sais, l'abbé Jean a écrit : « Je prie le bon Dieu de tout cœur de les éclairer l'un et l'autre ; mais je suis enchanté de n'être pour rien dans cette décision-là. » C'est qu'il était loin de Félicité alors, et qu'il a, comme nous sommes tous tentés de le faire, pris au pied de la lettre telle déclaration farouchement éplorée du pauvre exilé. Mais plus tard, au moment décisif, il a su prendre sa large part des responsabilités communes. Et peut-être tous ensemble, Bruté, Teyssyre, Carron et l'abbé Jean, ont-ils vu plus

clair qu'on ne veut bien le dire dans le cas de Lamennais, si, après tout, la seule période de sa vie où il ait été, je n'ose dire vraiment heureux, — il ne pouvait pas l'être, — mais en tout cas le moins malheureux est sans contredit celle où il a été prêtre.

Seulement, — et peut-être parce qu'ils n'avaient pas l'expérience d'un vrai tempérament de poète, — les amis et les conseillers de Lamennais semblent ne pas s'être assez rendu compte qu'il n'était pas un prêtre « comme tous les autres ». Ils en ont fait un « prêtre libre ». Sous prétexte de le « divertir » de ses humeurs noires, et de faire servir son talent à une sainte cause, ils l'ont plongé dans la controverse, dans la polémique, toutes choses auxquelles il n'avait déjà que trop de pente, et où il risquait de s'exalter et de s'aigrir. Il aurait fallu l'*encadrer*, l'assujettir à une discipline extérieure, puisqu'il n'en trouvait pas une en lui-même, assagrir cette sensibilité exaspérée et régler cette volonté défaillante par la contrainte salutaire d'une vie active et non pas uniquement livresque. A plusieurs reprises, dans sa *Correspondance*, il manifeste le désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et l'on s'est, naturellement, beaucoup égayé de cette velléité restée d'ailleurs platonique. Je crains qu'ici encore la raillerie ne soit une forme de l'inintelligence. Je ne suis pas sûr du tout que la règle d'un ordre religieux n'eût pas convenu à cette nature inquiète et malade. En tout cas, ce que l'on peut bien affirmer, c'est que, fait plutôt peut-être pour obéir que pour commander, la destinée de ce malheureux Lamennais eût été tout autre, s'il avait toujours eu à ses côtés l'abbé Jean ou l'abbé Carron.

III

Franchissons une quinzaine d'années. C'est le moment, décisif et douloureux, de sa rupture avec Rome. Je crois qu'il est trop tôt pour écrire avec toute la précision souhaitable ce douloureux chapitre de l'histoire morale du fougueux écrivain. D'importantes correspondances nous font sans doute encore défaut, et certains côtés de la question ne sont pas suffisamment éclairés pour qu'on puisse, en pleine connaissance de cause, décrire et juger la longue crise d'âme d'où sont sorties les *Paroles d'un croyant* et les *Affaires de Rome*. Par exemple, nous aurions besoin de savoir presque par le menu les principales polémiques qui se sont engagées notamment autour de *l'Avenir* et des décisions pontificales, pour bien comprendre l'exaspération croissante où elles plongèrent Lamennais. J'espère que tous ces éléments d'information seront à notre portée quand M. Maréchal en viendra à cet épisode essentiel de la vaste biographie qu'il a entreprise. En attendant, et quitte à ne pas toujours interpréter comme lui les documents nouveaux qu'il met en œuvre, on ne saurait trop remercier le P. Dudon d'avoir refait à sa manière les *Affaires de Rome*, et d'avoir projeté une très vive lumière sur un côté capital de la question, en étudiant comme il l'a fait les rapports authentiques de Lamennais avec le Saint-Siège.

Lamennais a été en relations personnelles avec deux papes, Léon XII et Grégoire XVI. C'est en 1824 qu'il fit son premier voyage de Rome. Très attaqué, très discuté, il eût été heureux de recevoir

quelque marque d'encouragement et de sympathie de la part de cette autorité suprême qu'il avait défendue avec tant d'ardeur. Léon XII, qu'il vit trois fois, le reçut avec infiniment de bonne grâce et, de l'aveu même de Féli, le « combla de bontés ». Nous ne savons pas quels propos furent échangés dans ces trois audiences ; mais le P. Dudon qui, trop visiblement, voudrait réduire à l'insignifiance les rapports du pontife et du prêtre, conjecture bien gratuitement qu'ils furent « peu importants ». Le pape aurait-il dit de l'auteur de *l'Indifférence* : « C'est un exalté » ; et encore : « Ce Français est un homme distingué ; il a du talent, de l'instruction, je lui crois de la bonne foi ; mais c'est un de ces amants de la perfection qui, si on les laissait faire, bouleverseraient le monde ? » Ces témoignages de deux cardinaux italiens nous inspireraient plus de confiance, si nous ne les trouvions pas dans les dépêches du chargé d'affaires de France à Rome, le chevalier Artaud, qui n'aimait guère Lamennais. Ce qui est sûr, c'est que Léon XII garda un excellent souvenir de Lamennais ; c'est qu'à plusieurs reprises il se fit donner des nouvelles de l'écrivain français par Ventura, Coriolis, et qu'il chargeait ce dernier avec insistance de « l'assurer de toute son affection » ; c'est qu'il accepta son portrait avec le plus grand plaisir, et le fit mettre à une place d'honneur dans son propre cabinet. Ce qui est sûr encore, c'est que Lamennais, et jusque dans les *Affaires de Rome*, a toujours parlé de Léon XII avec gratitude, avec respect et avec tendresse ; c'est qu'en 1827, probablement, il adressa au pape un Mémoire confidentiel où il lui exposait ses vues sur l'état présent de

l'Église et de la société¹. Est-il exact que Léon XII ait eu l'intention de créer Lamennais cardinal, et qu'il l'ait réservé *in petto*? Le P. Dudon n'en croit rien ; mais sa conviction paraît surtout fondée sur le désir qu'il a que la conviction contraire soit erronée ; il discute bien rapidement, et sans apporter de preuves péremptoires, les témoignages formels de Lamennais, de Wiseman, et des Senfft. La comtesse de Senfft avait écrit à Lamennais, en 1830, qu'on avait retrouvé, parmi les papiers du défunt pape, la désignation de leur ami au cardinalat : parlait-elle à la légère, ou en connaissance de cause? Le fait doit pouvoir être vérifié. Et, en attendant, on peut suspendre son jugement ; mais on peut croire aussi que l'opinion courante n'est pas aussi dénuée de vraisemblance que veut bien le dire le P. Dudon.

Deux choses ressortent avec une pleine évidence du livre de ce dernier. La première est qu'entre l'encyclique *Mirari vos* et l'encyclique *Singulari nos* l'attitude de Rome à l'égard de Lamennais a été parfaite ; et la seconde, — le P. Dudon aurait pu insister bien davantage sur ce point, — que le clergé français, par ses dénonciations, ses exigences, ses suspicions, ses plaintes, ses appels constants à l'autorité pontificale et la pression qu'il a exercée sur le Saint-Siège, a tout, ou presque tout fait pour exaspérer Lamennais et le rejeter hors de l'Église. Mais, pour bien comprendre la suite des événements, il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

1. Ce mémoire, publié partiellement par Blaize, a été retrouvé dans les archives du Vatican par le P. Dudon qui en a publié les parties inédites dans les *Recherches de science religieuse* de septembre-octobre 1910.

Poursuivant son rêve de théocratie populaire, Lamennais, avec générosité, avec hardiesse, mais avec violence et avec une témérité singulière, avait déclaré la guerre aux rois et dressé, dans *l'Avenir*, la charte du droit nouveau. Il fallait toute sa naïveté, toute son inexpérience théologique et diplomatique, tout son dédain et son ignorance des contingences historiques, tout son orgueil aussi de prophète plébéien, pour s'imaginer que Rome, en 1830, pouvait et devait le suivre dans cette voie. Entre l'idéal révolutionnaire dont, à son insu, relevait Lamennais, et la tradition constante d'une Église fortement hiérarchisée, fondée sur l'autorité, et dont l'action, toute religieuse et morale, s'exerce dans les cadres respectés d'une société régulièrement constituée, il y avait une opposition secrète qui ne pouvait manquer d'éclater bientôt au grand jour. On le fit bien voir au fougueux tribun ! Traqué, honni, dénoncé sans relâche par toute une partie du clergé français, persécuté, comme il était naturel, par le gouvernement de Juillet, il se décida à suspendre *l'Avenir*, et à en appeler directement à Rome. On a souvent dit que c'était là une imprudence, et une imprudence bien française ; que Rome, dans les questions délicates et controversées, n'aime pas à intervenir ; qu'elle hésite à décourager les initiatives individuelles ; et qu'elle ne se prononce enfin qu'à son corps défendant, quand elle y est pour ainsi dire contrainte par les circonstances ou par les hommes. Je crois, au contraire, pour ma part, que Lamennais n'a fait tout au plus que hâter la décision pontificale ; que les questions qu'il avait soulevées étaient trop graves pour que le Saint-

Siège pût longtemps s'abstenir de prendre parti ; et qu'enfin les multiples dénonciations ecclésiastiques dont le directeur de *l'Avenir* était l'objet auraient largement suffi à faire instruire son procès.

Arrivés à Rome le 30 décembre 1831, « les pèlerins de Dieu et de la liberté », suivant l'expression dont s'égaie peut-être avec trop d'insistance le P. Dudon, firent remettre au pape, par l'intermédiaire du cardinal Pacca, le doyen du Sacré-Collège, un mémoire justificatif qui avait été rédigé par Lacordaire. Grégoire XVI fit écrire par Pacca à Lamennais « une lettre de remontrances et de conseils paternels » : on louait leurs bonnes intentions et leur docilité ; mais on se plaignait de leur témérité, des divisions entre catholiques qu'ils avaient provoquées ; au demeurant, on leur laissait espérer qu'on examinerait à fond leurs doctrines, et on les engageait, en attendant, à rentrer en France. Lacordaire seul comprit, et tandis qu'il se résolvait à repasser les Alpes, que Montalembert poursuivait son voyage d'Italie, Lamennais s'obstina à rester à Rome ou à la porte de Rome, « afin de fournir les explications indispensables et de répondre aux questions que l'on jugerait à propos de lui faire ». Le pape consentit à les recevoir avant leur séparation ; l'audience fut aimable, mais assez banale : « il ne fut en aucune façon question d'affaires ». De plus en plus convaincu qu'il ne pourrait être condamné et qu'il n'avait qu'à poursuivre son œuvre, Lamennais se retira à Frascati et y écrivit son livre *Des Maux de l'Église*. Mais le séjour en Italie lui pesait. Impatient de reprendre sa vie d'action, ignorant, à ce qu'il semble, qu'en ce moment même

la congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires examinait ses doctrines, et croyant que, parmi toutes les préoccupations présentes du Saint-Siège, on avait oublié la réponse qu'on lui avait presque promise, le fondateur de *l'Avenir*, accompagné de Montalembert, se remit en route dans les premiers jours de juillet 1832. Le soir du 30 août, à Munich, à la fin d'un banquet, auquel assistait aussi Lacordaire, on lui remit, par les soins de la nonciature, le texte de l'encyclique *Mirari vos*, qu'accompagnait une lettre de Pacca. « Il y a une encyclique du pape contre nous, dit-il à Lacordaire ; nous n'avons qu'à nous soumettre. »

Cette sage résolution, on le sait, ne devait pas durer. Aurait-on pu, en procédant différemment, même avant l'encyclique, éviter l'éclat final?

Je me suis souvent étonné, a écrit Lamennais dans les *Affaires de Rome*, que le pape, au lieu de déployer envers nous cette sévérité silencieuse dont il ne résultait qu'une vague et pénible incertitude, ne nous ait pas dit simplement : « Vous avez cru bien faire, mais vous vous êtes trompés. Placé à la tête de l'Église, j'en connais mieux que vous les besoins, les intérêts, et seul j'en suis juge. En désapprouvant la direction que vous avez donnée à vos efforts, je rends justice à vos intentions. Allez, et désormais, avant d'intervenir dans des affaires aussi délicates, prenez conseil de ceux dont l'autorité doit être votre guide. » Ce peu de paroles aurait tout fini. Jamais aucun de nous n'aurait songé à continuer l'action déjà suspendue.

C'est là ce que le P. Dudon, à aucun prix, ne saurait admettre. L'obstination orgueilleuse de Lamennais est pour lui un dogme, une de ces évi-

dences psychologiques qui doivent s'imposer aux esprits les plus prévenus. Cette idée « d'une scène évangélique se déroulant dans un salon du Vatican, à la première rencontre de Grégoire XVI et de Lamennais » lui inspire une douce et peut-être peu « évangélique » gaîté. Car enfin, si cette scène avâit eu lieu, — et peut-être sous Léon XII ou sous Léon XIII aurait-elle eu lieu, — ni le P. Dudon, ni moi, nous ne savons ce qui aurait pu en résulter. En tout cas, Lamennais n'aurait pas eu le droit d'écrire la page un peu inquiétante que nous venons de rappeler ; et peut-être eût-il été habile et charitable tout ensemble de ne pas lui laisser ce droit. Lamennais, — c'est un mot de Léon XII que le P. Dudon n'a pas cru devoir citer, — était « un homme qu'il fallait conduire avec la main dans le cœur ». De plus, ce n'était pas, si j'ose le dire, une âme « protocolaire ».

Ayant la nuque dure aux saluts inutiles,
Et se dérangeant peu pour des rois inconnus,

resté très plébéien d'allures et d'idées, comme il l'était de tempérament et d'hérédité, peu diplomate, assez peu théologien, aussi peu « Romain » ou Italien que possible, les conventions, les formules, les habitudes de la cour de Rome étaient faites pour le surprendre et le choquer. Il n'était pas l'homme des sous-entendus, et il ne comprenait pas les choses à demi-mot : il ne vit pas dans la lettre de Pacca le blâme discret qu'elle contenait. A-t-on tenu suffisamment compte au Vatican de ces dispositions particulières, et n'aurait-on pu, en raison même des services que Lamennais avait rendus au Saint-Siège, faire fléchir en sa faveur les règles, ou plutôt

les usages d'une administration demeurée, comme toutes les administrations, un peu formaliste? L'archevêque de Paris, Quélen, qui n'était point un révolutionnaire, et qui n'est point suspect d'une partialité excessive à l'égard de l'auteur de *l'Indifférence*, eût souhaité, — et il le fit savoir au pape, — une démarche personnelle, à la fois très ferme et très paternelle, de Grégoire XVI auprès de Lamennais. Si cette démarche avait été faite, est-il bien sûr qu'elle n'eût abouti à rien?

Elle eût abouti, en tout cas, à adoucir un peu, et plus peut-être qu'on ne pense, l'amertume que Lamennais n'a pu manquer de concevoir de l'encyclique *Mirari vos*. Car, pour être entièrement juste envers cette pauvre âme ulcérée et malade, il faut se la représenter telle qu'elle était, au retour de Rome. Il convient de se rappeler que Lamennais avait conçu un vaste système sur lequel il comptait pour régénérer la société par l'Église elle-même renouvelée et devenue une grande force démocratique. En butte à de multiples contradictions et à d'innombrables adversaires, il était venu prendre l'Église à témoin de la justice de sa cause. Et voici que Rome, au lieu de l'accueillir comme un libérateur, ou même comme un généreux et loyal serviteur, se dérobe et, finalement, le désapprouve et le condamne. Bien mieux, lui, l'homme du rêve et de l'absolu, il retrouve à Rome, tout au moins dans l'entourage du Saint-Père, toutes les menues intrigues toutes les compromissions, toutes les misères qu'il avait constatées dans les autres gouvernements temporels, et qui l'en avaient détaché. Son inexpérience des hommes et de la vie, sa touchante naïveté,

sa sensibilité ardente et généreuse en furent profondément troublées et scandalisées. On a comparé l'impression que lui fit Rome à celle que, trois siècles plus tôt, Luther avait emportée de la Ville Éternelle : la comparaison est excessive ; mais elle comporte une petite part de vérité. Pour l'amener aux concessions nécessaires, à l'intelligence des exactes conditions historiques où devait évoluer la papauté, il aurait fallu qu'on le traitât avec infiniment de tact et de bonté ; on vit en lui non pas un homme, une âme inquiète et candide, mais une doctrine abstraite ; et l'on agit en conséquence.

On a beau jeu là-dessus à crier à la susceptibilité et à l'orgueil. Orgueilleux, assurément Lamennais l'était ; il l'était d'ailleurs beaucoup plus pour ses idées que pour sa personne : et plus encore qu'orgueilleux, il était ombrageux et d'un maniement difficile. *Genus irritabile vatum*. Surtout, il était poète, et comme tous les poètes, depuis Rousseau, ce perpétuel « écorché moral », il avait ce manque d'équilibre, cette imagination ardente et sombre, cette sensibilité exacerbée qui ont été le douloureux apavage de tant d'écrivains modernes. Et non seulement il était poète, il était prophète. Plus clairvoyant que beaucoup d'autres, qu'un Guizot par exemple, il prévoyait, il pressentait l'avènement de la démocratie, et le rôle grandiose et bienfaisant que les conditions nouvelles de la vie politique et sociale allaient réserver à la papauté, l'unique pouvoir spirituel resté debout sur les ruines du passé. La condamnation dont il était l'objet lui fit l'effet, de la part du Saint-Siège, d'une sorte d'abdication, volontaire et définitive ; et cette désillusion, d'ordre

intellectuel et religieux, venant s'ajouter aux déceptions d'ordre sentimental que son séjour à Rome lui avait values, il fut dès lors très fortement tenté de s'affranchir d'une autorité qui lui paraissait aveugle et arbitraire, et de suivre tout seul les voies où l'entraînait son instinct.

Ce qui contribua sans contredit à précipiter le dénouement, ce fut l'attitude du clergé français à son égard. J'ai déjà dit que Rome, — comme si elle avait senti que peut-être aurait-elle pu le ménager davantage, — fut, après la promulgation de l'encyclique, et jusqu'à la rupture, pour le grand écrivain condamné, d'une douceur et d'une longanimité qu'on ne saurait trop louer. Mais en France, notamment, on se garda bien de suivre un exemple qui venait pourtant de si haut. On laissa de tous côtés, à la nouvelle de la condamnation, éclater une joie totalement dénuée d'élégance. Lettres, articles, brochures, mandements, plurent sur le malheureux prêtre. Ses moindres paroles étaient suspectées ; ses rétractations les plus solennelles étaient jugées insuffisantes, dénoncées comme renfermant les pires réticences. On aurait voulu pousser Lamennais hors de l'Église qu'on n'eût pas agi autrement. Qu'il ait été aigri, exaspéré par toutes ces fâcheuses manifestations d'un zèle intempestif, c'est ce qui n'est que trop aisé à comprendre. Hélas ! ce n'était pas un saint, et l'intégrité de sa foi avait d'ailleurs subi plus d'une atteinte. Mais parmi ceux qui ont le plus sévèrement flétri son « apostasie », est-il bien sûr que personne n'ait eu dans sa défection une petite part de responsabilité morale ?

IV

« Mes derniers jours sont fort amers, amers de toutes les façons. J'ai eu confiance dans la probité des hommes, et ils m'ont trompé. Je n'ai pas voulu croire à leur fausseté, à leur malice, et je suis victime de leur malice et de leur fausseté. J'élevais ma frêle tige vers le ciel, sur la foi de quelques rayons qui l'attiraient par leur éclat et leur douce chaleur : et l'orage est venu ; et les vents ont soufflé, et la pauvre tige est là, gisante, sur la terre froide et nue. » C'est à une admirable femme, à une amie, la baronne Cottu, que Lamennais, vers la fin de 1832, tenait ces propos découragés et pessimistes. La correspondance qu'il a échangée avec elle pendant trente-cinq ans, et que M. d'Haussonville nous a fait connaître, est peut-être celle qui éclaire le mieux la question, obscure et complexe, de sa sensibilité. S'il est vrai, comme l'a dit Pascal, que « tout notre raisonnement se réduit au sentiment », cela est encore plus vrai de Lamennais que de la généralité des hommes. Qui connaîtrait à fond la nature et l'espèce et les réactions habituelles de sa sensibilité serait bien près de l'avoir expliqué tout entier.

La vie sentimentale de Lamennais, jusqu'à sa prêtrise tout au moins, nous est fort mal connue. Je laisse, bien entendu, de côté, de fâcheuses insinuations que je n'aime guère à rencontrer sous certaines plumes, et qui, ne reposant d'ailleurs sur rien de sérieux, se sont pourtant imposées à quelques biographes. Faut-il admettre d'autre part, avec tous les historiens, que le grand écrivain eut, vers dix-

huit ans, un amour malheureux, que cette déception le plongea dans une mélancolie profonde et ne fut pas étrangère à sa vocation sacerdotale? Et Lamennais faisait-il allusion à cette aventure de jeunesse quand, bien longtemps après, en 1840, il répondait en balbutiant à Mme Cottu qui lui reprochait de calomnier une profession où il était jadis librement entré : « J'avais eu de grands chagrins auxquels je cherchais une consolation ¹? » Il est possible, encore que, sur ce point, nous en soyons réduits à un témoignage unique, assez indirect, très postérieur aux événements, et peut-être sujet à caution². Je sais qu'on peut alléguer, et qu'on allègue généralement, le témoignage, infiniment plus autorisé, de Sainte-Beuve : « Quant à ce qui touche, écrivait ce dernier en 1832, le genre d'émotion auquel dut échapper difficilement une âme si ardente, et ceux qui la connaissent peuvent ajouter, si tendre, je dirai seulement que, sous le voile épais de pudeur et de silence qui recouvre aux yeux mêmes de ses plus proches ces années ensevelies, on entreverrait de loin, en le voulant bien, de grandes douleurs, comme quelque chose d'unique et de profond, puis un malheur décisif, qui du même coup brisa cette âme et la rejeta dans la vive pratique chrétienne d'où elle n'est plus sortie ³. » Mais on oublie que Sainte-Beuve, en réimprimant plus tard son article,

1. *Lettres à la baronne Cottu*, p. 44.

2. J.-Marie Peigné, *Lamennais, sa vie intime à la Chénaie*, Paris, 1864, p. 28.

3. Sainte-Beuve, *l'Abbé de Lamennais (Revue des Deux Mondes de février 1832, p. 368, et Critiques et Portraits littéraires, 1^{re} édit., Paris, Renduel, in-8, 1836, p. 549-550.)*

se rétractait dans la note que voici : « Il serait même possible que notre soupçon sur une passion unique et profonde qu'il aurait ressentie fût excessif et au delà du vrai. On s'expliquerait peut-être encore mieux par cette absence d'emploi en son temps la jeunesse perpétuellement recrudescence de son âme, ses naïves et fougueuses échappées dans les choses, n'ayant pas été attendri ni réduit dans l'âge par l'humaine passion¹. » On voit combien tout cela est obscur, difficile à préciser, et combien il serait imprudent d'être, en pareille matière, trop affirmatif.

Quelle qu'ait été d'ailleurs la première jeunesse de Lamennais, — et j'inclinerais, sur cette question, à partager le dernier avis de Sainte-Beuve, — quand, en 1818, il fit la connaissance de la baronne Cottu, alors Mme de Lacan, il était l'auteur, déjà célèbre, de *l'Essai sur l'Indifférence*, et sa vie, retirée, laborieuse, austère, était bien celle qui convenait à l'auteur d'un pareil livre. Il s'intéressa à cette âme généreuse et ardente que sa parole avait touchée et ramenée à l'exacte pratique religieuse ; et une vive amitié se noua entre eux. Que Lamennais n'ait pas été insensible au charme qui se dégageait de cette jeune femme aimable, intelligente et belle, c'est ce qui est tout naturel et trop évident. A en juger même par le ton et le texte de certaines des lettres de Lamennais, on pourrait croire, avec un pénétrant critique, savant et ingénieux amateur d'âmes religieuses, M. Alfred Rébelliau², qu'un senti-

1. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* (édit. actuelles, t. I, p. 211-212).

2. Alfred Rébelliau, *Une Amitié féminine de Lamennais*, (*Mercure de France*, du 1^{er} février 1911).

ment plus tendre que la simple amitié est entré dans son âme. Il est difficile, avouons-le, en lisant cette fort belle correspondance de l'auteur de l'*Essai*, de ne pas se dire quelquefois qu'un véritable amoureux ne parlerait pas autrement. Ils ne se connaissent pas depuis deux mois que déjà Lamennais écrit : « J'aurai l'honneur de me rendre chez vous. Ma santé, fût-elle plus mauvaise, ne souffrira pas de ce voyage, puisque je vous verrai. » Et voilà qui est, n'est-il pas vrai? du dernier galant. Quelques jours après : « Recevez l'assurance de mes *tendres* et respectueux sentiments. » Et encore : « Ne craignez pas pour moi la fatigue ; il m'est utile de marcher un peu. Et puis, *je penserai à vous en allant, j'y penserai en revenant ; le chemin me paraîtra bien court.* » Quelques jours après : « Il me serait, madame, bien agréable d'apprendre que notre promenade d'hier ne vous a point incommodée.... Un mot de vous, en me rassurant, exciterait toute ma reconnaissance. *J'aurais trop à souffrir, si les moments heureux que vous m'avez procurés en avaient amené de pénibles pour vous.* » Huit jours après : « Je n'ai, madame, presque ressenti aucune fatigue de ma promenade d'hier ; *je revenais si content d'esprit et de cœur !...* Pourquoi ne m'avez-vous point parlé de votre santé? Vous n'oubliez rien, excepté vous-même, *excepté ce qui m'intéresse le plus.* » Cette lettre est du 16 octobre 1818, et la première lettre de Lamennais à Mme de Lacan est tout au plus du début d'août.

Et à mesure que l'on avance dans la lecture de cette correspondance, les expressions chaudement, tendrement affectueuses se pressent sous la plume de l'écrivain. Du 5 février 1820 : « Adieu, *vous savez*

combien je vous aime ; jamais qui que ce soit n'aura pour vous une plus sûre et plus tendre affection. » Du 16 avril : « Adieu, vous savez si je vous aime. Je n'ai pas besoin de vous le redire, n'est-ce pas ? » Du 3 août : « Deux esprits peuvent se toucher, mais il n'y a que les cœurs qui se pénètrent. *Le mien est à vous pour jamais.* » Du 29 novembre 1822 : « Aimez-le, votre fils, pour Dieu, pour lui, pour vous : voilà l'ordre. Aimez-moi aussi un peu, car je n'ose dire : comme je vous aime. » Du 9 janvier 1824 : « Salies ou non, je réclame les feuilles du manuscrit [le manuscrit d'un petit roman de Mme Cottu]. Elles sont à moi, vous me les avez données. Donnez-moi aussi quelques souvenirs ; les souvenirs, c'est mon bien. *Pourquoi me dites-vous de vous aimer ? Est-ce que je puis faire autre chose ?* » Du 16 octobre 1853, après un silence et une séparation de neuf ans : « Le silence n'est pas l'oubli, mais, je l'avoue, je craignais le vôtre. *Vous retrouver, retrouver votre cœur m'a fait plus de bien que je ne saurais vous l'exprimer.... A vous, comme il y a trente-cinq ans.* » Quelques semaines plus tard : « Je suis d'avis que vous m'aimiez un peu, attendu que je vous aime beaucoup, et ce n'est pas d'hier. » Et le dernier billet qu'il adresse, moins de deux mois avant de mourir, à Mme Cottu, se termine par ces mots : « Mille tendresses. »

Qu'est-ce à dire ? Et ne faut-il pas admettre que c'est là le langage « d'un cœur vraiment épris » ? Ce qui pourrait le faire croire, c'est qu'à un moment donné, le confesseur et directeur de Lamennais, l'abbé Carron, crut devoir intervenir et prêcher la prudence. C'était au mois de mai 1819. Lamennais

revenait « le cœur content » de Cernay où il était allé passer quelques jours auprès de Mme de Lacan. Peu après il lui écrivait : « Ce soir, après ma confession, M. Carron m'a dit que plusieurs personnes l'avaient averti qu'on s'étonnait dans le monde que je demeurasse à la campagne avec une jeune femme, et que cela produisait un mauvais effet ; qu'il croyait, d'après cela, devoir m'engager à ne plus retourner à Cernay. Que vous dirai-je de plus? Si j'étais le seul à souffrir, je souffrirais beaucoup moins.... Je voudrais qu'il me restât un peu de bonheur pour vous le donner. » Peut-être dans son for intérieur, et tout en souffrant un peu, Lamennais trouva-t-il que la décision de l'abbé Carron n'était pas entièrement injustifiée, car, quelques semaines auparavant, voici ce qu'il écrivait lui-même à Mme de Lacan : « Quoi que vous pensiez, oui, je crains que votre affection ne soit trop humaine.... Et ici-bas, voyez combien de différences les devoirs, l'état, les bienséances doivent mettre dans l'expression du même sentiment. *Je ne dois pas même m'abandonner à tous ceux que vous m'inspirez ; j'en dois être le maître ; je dois les contenir dans certaines limites, sous peine de manquer à l'esprit comme aux devoirs de ma vocation. Le trouble même ne doit pas arriver jusqu'au cœur d'un prêtre. Vous m'accusez, et Dieu peut-être me fait des reproches bien différents. Vous le dirai-je? même d'homme à homme, où la réserve est moins nécessaire, il y a une mesure chrétienne d'affection que je crains quelquefois de passer¹.... »*

Ces scrupules, cette docilité font le plus grand

1. *Id.*, p. 39, 32.

honneur à la gravité sacerdotale de Lamennais. Ceux-là mêmes qui, pour caractériser la nature de l'affection qu'il portait à Mme Cottu, seraient tentés de parler d' « amitié amoureuse », doivent convenir que jamais cette amitié ne dépassa certaines limites, et qu'elle a toujours été modifiée par « ce respect délicat qui interdit presque tout ce qui ressemblerait à l'abandon¹ ». Est-il même bien sûr que cette interprétation n'aille pas au delà de l'exacte réalité? Car enfin, si l'abbé Carron avait eu des craintes sérieuses pour l'âme de son pénitent, on ne s'expliquerait guère qu'il n'eût pas interdit les échanges de lettres et les longues visites : or, il n'en a rien fait. D'autre part, si Lamennais a certainement regretté ses allées et venues à Cernay, il ne semble pas qu'il en ait souffert outre mesure. N'écrivait-il pas quelques jours après l'intervention de l'abbé Carron, à son ami Benoit d'Azy : « Je passe mes jours dans ma chambre, je ne sors point et ne vois personne que le dimanche. Cette vie me convient mieux que celle de Cernay. *Je n'y allais réellement que par complaisance*, parce qu'il me semblait que je devais². » Et enfin, en isolant, comme nous l'avons fait, certains passages un peu plus chauds, des lettres de Lamennais à Mme Cottu, nous avons sûrement donné le change sur cette correspondance. Les déclarations affectueuses n'y tiennent, au total, qu'une place fort restreinte, et

1. *Lettres inédites de Lamennais à Benoît d'Azy*, publiées avec une introduction et des notes par Auguste Laveille, Perrin, 1898, p. 19. C'est justement à propos de Mme de Lacan que Lamennais s'exprime ainsi.

2. *Lettres à Benoît d'Azy*, p. 75.

les détails familiers, les impressions de nature, les considérations générales, les exhortations et les conseils de spiritualité s'y rencontrent avec une bien plus large abondance. Même les choses de l'amitié y sont à chaque instant interprétées et comme épurées dans un sens religieux : « Oui, écrivait-il un jour, je sais que vous avez pour moi une véritable affection, et cette affection m'est chère, parce qu'elle vient de Dieu et se rapporte à Dieu. *Ce n'est point une amitié du temps, je n'en voudrais pas* ; tout ce qui finit m'est importun ; un attachement plus élevé et dès lors plus durable, c'est comme un commencement de cette douce et immense charité qui doit unir à jamais les enfants de Dieu dans le ciel¹. » A lire dans son ensemble la correspondance de Lamennais à Mme Cottu, on n'y rencontre rien qui inflige à cette haute conception de l'amitié chrétienne un démenti formel².

1. *Lettres à la baronne Cottu*, p. 77.

2. Pour être tout à fait exact et scrupuleux, il faut noter qu'un certain nombre de passages des lettres de Lamennais ont été biffés. Pour quelle raison? Nous l'ignorons. Mais il va sans dire que nos interprétations et conjectures ne s'appliquent qu'aux textes qui nous ont été livrés.

Un mennaisien, qui connaissait de longue date la correspondance avec Mme Cottu, ayant lu cette note, me dit que « les passages biffés l'ont été par Mme Cottu elle-même, parce qu'il s'agissait de détails trop personnels, et d'ailleurs peu intéressants pour le public ».

D'autre part, M. l'abbé Duine (*Annales de Bretagne*, janvier 1913, p. 12-13) nous révèle un agenda secret de Lamennais qui, sous la date du 24 décembre 1820, porte, au crayon, les deux lignes suivantes : « Ce jour fut heureux. J'ai perdu le 10 février 1820, celle à qui je dus le b[on]heur, probablement. » S'agirait-il de Mme de Lacan, remariée au baron Cottu le 18 février 1820?

D'autres faits conduisent à la même conclusion. On observera tout d'abord que Lamennais ne s'est pas constitué, comme il eût été pourtant trop naturel s'il s'était mêlé à son amitié un sentiment plus tendre, le confesseur et le directeur de Mme de Lacan ; il a délégué à cette fonction un excellent prêtre, l'abbé Desjardins. En second lieu, quand Mme de Lacan se remaria, on ne voit pas qu'il ait éprouvé à l'égard du baron Cottu ces classiques sentiments de jalousie qui sont l'accompagnement obligatoire des passions ombrageuses et exclusives. Pour prétendre le contraire, il faut, si je ne me trompe, lire les textes avec une idée préconçue, et les « solliciter » assez fortement. Par exemple, nous avons quelques lettres de Lamennais se rapportant aux difficultés qui faillirent compromettre ce second mariage. La famille de M. Cottu s'y montra d'abord opposée, et comme Mme de Lacan n'avait qu'une modeste fortune, on lui prêta des vues intéressées. Indignée de pareilles calomnies, la pauvre femme revint sur sa parole. Lamennais l'en approuve et lui prodigue les consolations religieuses : « Votre conduite a été belle et noble ; elle a été tout ce qu'elle devait être ; ne regrettez rien, le jour de la justice viendra, et aussi celui du bonheur.... Ayez confiance, Dieu vous protège, il veille sur vous. » Peu après, elle rêve de conserver pour ami le très galant homme qu'elle n'a pu épouser. Lamennais l'en dissuade, et, avec une sévérité tempérée d'affection, la rappelle à une notion plus haute, plus vraiment chrétienne de son devoir : « Il faut que vous vous vainquiez, il le faut absolument, Dieu le veut. Je vous le demande en son nom, je vous en conjure à genoux. Soyez

vous, c'est-à-dire résolue à tout ce qu'il y a de bon, de noble, d'honorable et de saint, quoi qu'il vous en doive coûter. N'altérez pas votre image au fond de mon cœur. » On n'aurait le droit de suspecter ce langage, d'y voir comme un retour offensif d'égoïsme masculin que s'il n'était pas de tous points conforme à celui... de l'abbé Desjardins.

Dira-t-on que l'abbé Desjardins devait s'exprimer sur un ton moins lyrique et moins chaleureux? Cela est, en effet, assez vraisemblable. Mais le style, on le sait, n'est pas toujours l'homme, et le ton d'une lettre n'est pas toujours exactement révélateur des sentiments qu'elle paraît exprimer. Des cœurs secs ont le style aisément passionné, et des âmes tendres se dissimulent parfois sous une forme verbale incolore et impersonnelle. Nous étions tentés de trouver tout à l'heure qu'il y avait autre chose que de la simple amitié dans tels ou tels passages des lettres de Lamennais à Mme Cottu? « Il est l'heure où je te voyais ordinairement, et ce bonheur n'est plus qu'un souvenir, et bien des jours se passeront encore avant que mon pauvre cœur repose sur le tien. » « *Les lieux où tu n'es pas me paraissent un désert.* Je te dis ceci, parce qu'il me serait impossible de ne pas te dire tout ce qui se passe en moi. » Quel est l'amoureux qui parle ainsi? C'est Lamennais encore ; et, cette fois, ce n'est pas à une femme qu'il s'adresse ; c'est à un ami qu'il ne connaît que depuis deux ou trois mois par l'intermédiaire de Mme de Lacan, Denys Benoît, plus connu sous le nom de Benoît d'Azy. Et à cet ami tout récent, qui a quinze ans de moins que lui, Lamennais écrit presque tous les jours, sur un ton d'exaltation extra-

ordinaire : « Par où avais-je mérité de te connaître, d'être aimé de toi? Ton amitié est un don tout gratuit de la Providence. Quand elle me refuserait la consolation de te revoir en ce monde, ne devrais-je pas encore admirer sa bonté, en pensant que tu m'aimes, que je n'avais aucun titre à ton amitié, que ce bien si doux, je le tiens d'elle?... Adieu, *mon frère, mon bien-aimé*. Je t'embrasse de toute la tendresse de mon cœur. » Et encore : « Tu m'es si présent, que je ne crois pas, hors le temps du sommeil, *avoir passé une demi-heure sans penser à toi*. Qu'il est doux de s'aimer, de s'aimer en Dieu ! Mais il ne faudrait pas se séparer, cela fait trop de mal. Quelquefois il me semble que je ne t'ai point assez dit combien tu m'es cher, mais tu n'en doutes point, n'est-ce pas? *Dis-moi, mon Denis, que tu n'en doutes pas*. » Et encore : « Mon frère, mon tendre frère, si tu savais combien ton petit billet de Tours m'a fait du bien ! Le voilà, je l'ai relu dix fois. *Il ne me quittera jamais*. O mon Dieu, que vous êtes bon de m'avoir donné un frère ; je méritais si peu un pareil bonheur ! Mon Dieu, je vous rends grâce ! Mon Dieu, conservez-le moi, unissez-nous en vous, à jamais¹ ! » Nous voilà maintenant, je pense, suffisamment fixés et édifiés. Nous comprenons ce que voulait dire Lamennais quand il écrivait : « Vous le dirais-je ? Même d'homme à homme, où la réserve est moins nécessaire, il y a une mesure

1. Auguste Laveille, *Un Lamennais inconnu : Lettres inédites de Lamennais à Benoît d'Azy*, p. 1, 4, 5 ; 2, 3, 7. Les onze premières lettres sont mal datées de 1818 ; elles doivent l'être évidemment de 1819, les premières relations de Lamennais et de Denys Benoît datant de la fin de l'année 1818.

chrétienne d'affection que je crains quelquefois de passer. » Ne nous étonnons donc plus de rencontrer dans les lettres à la baronne Cottu certaines expressions un peu vives ou un peu trop tendres qui, sous une autre plume, et à une autre époque, pourraient paraître ne pas relever de la pure et simple amitié. Ce sont là façons de parler romantiques qui ne tirent point à conséquence. La rhétorique du temps veut que le lyrisme règne partout, et elle n'admet pour sentiments sincères que ceux qui s'expriment sans aucune simplicité. Tous ces gens-là ont lu *la Nouvelle Héloïse* et *René*; ils vont lire Lamartine¹; le calme et la mesure, ces vertus bourgeoises, leur sont inconnus; il leur faut, — ou du moins ils se l'imaginent, — les orages de la passion. Et ils agissent, ou plutôt ils écrivent en conséquence. Lamennais, lui, n'avait déjà que trop de pente à suivre la mode régnante. Il avait la sensibilité très vive et très mobile, mais il ne me semble pas qu'il l'ait eue démesurée et exceptionnelle, et, — volonté ou nature, il est difficile de le dire, — elle paraît avoir été tournée vers l'amitié plutôt que vers l'amour. Sans nier le moins du monde qu'il ait beaucoup

1. On a noté tout à l'heure au passage, dans un fragment de lettre à Benoît d'Azy, le thème et presque la formule d'un vers de Lamartine :

Un seul être me manque, et tout est dépeuplé.

Et voici du *René* dans une lettre à Mme Cottu (*Lettres*, p. 31) : « Il faut donc que tous ceux qui m'aiment et que j'aime souffrent de moi et par moi. Cela ne me rattache pas à la terre. Peut-être que, quand je ne serai plus, ils seront moins malheureux. Qui sait cependant si mon souvenir ne les tourmentera pas encore ! Il y aura dans le souvenir quelque chose de moi, et je porte l'affliction partout.... »

vécu par le cœur, je crois pourtant qu'il a vécu plus encore par l'imagination. Son imagination ardente et sombre, excessive et un peu malade lui amplifiait toutes choses, sentiments et idées, et le rendait éminemment propre au travail de la plume. Il se rendait assez bien compte lui-même de tout ceci : « Qu'est-ce que le cœur? disait-il un jour à Benoît d'Azy. Est-ce autre chose que l'imagination?... Il faut que mon âme souffre pour produire ; je ne saurais rien faire quand j'ai le cœur content : *ingemescit et parturit*. C'est ce qui me console dans mes travaux ; naturellement ils m'inspirent une profonde répugnance ; aucun goût ne me porte à écrire, mais *il y a quelque chose d'étranger à moi qui m'y force*. » On ne saurait faire plus clairement entendre qu'on a pour le métier d'écrivain une vocation irrésistible. Et en effet, tel est bien là, ce semble, le fond même de Lamennais. Cet apôtre, ce conducteur d'âmes est né écrivain et même poète ; il ne se « réalise » pleinement, il n'exprime toute sa personnalité que la plume à la main ; il a besoin que les idées, les sentiments qui s'agitent en lui prennent corps sur le papier, et que sa propre parole lui en renvoie l'écho sonore et agrandi. Sainte-Beuve, qui l'a bien connu et bien curieusement étudié, a noté ce trait essentiel avec sa perspicacité coutumière : « Il est beaucoup plus du siècle, beaucoup moins prêtre, et beaucoup plus écrivain et *poète* que nous n'avions cru le voir », écrivait-il, dans une note rectificatrice de 1836. Et dès 1832, il recueillait et consignait de très suggestifs aveux : « L'imagination de l'abbé de Lamennais, observait-il, est restée ardente jusqu'à quarante ans : il eût aimé

s'en laisser conduire dans le choix et la forme de ses écrits. *Le genre du roman s'est offert à lui maintes fois avec un inconcevable attrait. Son vœu à l'origine, son faible secret ne fut autre, assure-t-il, que celui des poètes, une solitude profonde, un loisir semé de fantaisie comme l'ont imaginé Horace et Montaigne, ou encore le vague des passions indéfinies, ou l'entretien mélancolique des souvenirs.* »

Habemus confitentem... Quand on apporte en naissant une disposition de cette nature, elle vous suit partout, elle se mêle à tout, elle transforme et, parfois, dénature, tous les gestes de la vie. A leur insu, et de la meilleure foi du monde, ceux qui sont nés écrivains mettent un peu de « littérature » dans leurs sentiments les plus naturels, dans leurs démarches les plus spontanées. A Dieu ne plaise que je prétende que Lamennais n'ait point aimé, réellement aimé d'amitié, Benoît d'Azy ou Mme Cottu ! Mais quand il leur écrivait à l'un ou à l'autre, le poète, ou le romancier, qu'il avait failli être, reprenait ses droits et lui dictait de fort belles pages, un peu montées de ton, et qu'on aurait peut-être tort de prendre pour l'expression tout à fait adéquate de ses sentiments intérieurs. Le don littéraire a ceci de dangereux qu'il peut aisément conduire, si l'on n'y prend garde, à une demi-insincérité morale. Nos sentiments, quand nous voulons les exprimer, ne nous apparaissent plus à l'état pur en quelque sorte, mais à travers l'écran d'une imagination qui les déforme. Les écrivains classiques, toujours en défiance contre « les puissances trompeuses », veillaient jalousement à ce que leurs paroles ne trahissent pas leur pensée, n'en

fussent que le clair et fidèle miroir, et parfois même, — voyez leurs correspondances, — ils ne disent pas tout ce qu'ils ont dans l'âme, et la pudeur de leur sensibilité se communique à leur style. Les romantiques ont changé tout cela. Loin d'en réprimer les écarts, ils obéissent docilement aux suggestions de leur sensibilité, de leur imagination surtout, et le style, au lieu de leur être un moyen de traduire scrupuleusement leurs impressions naturelles, ou même de les atténuer, leur en est un, au contraire, de les amplifier, de les dramatiser sans mesure. Il faut toujours en rabattre de leurs propos, même les plus intimes. A cet égard, Lamennais était bien de son époque. Pour le juger avec clairvoyance et avec équité, il faut toujours songer que l'homme en lui était doublé d'un poète.

C'est sans doute pour ne l'avoir pas fait qu'on s'est formé de Lamennais, surtout depuis la publication de sa *Correspondance*, une idée quelque peu romantique, et qui est assez loin de correspondre à l'exacte réalité. Une âme très tendre, et passionnée, faite non seulement pour l'amitié, mais pour l'amour, et qui, après une jeunesse orageuse, souffrira toujours de n'avoir pas vécu de la vie commune, et, plus d'une fois, dans ses lettres, laissera échapper son secret ; une vocation sacerdotale tardive et factice qui lui aurait été littéralement imposée par des prêtres candides et imprudents ; au bout d'un certain nombre d'années d'une vie contrainte, active et douloureuse tout ensemble, un brusque éclat ; la révolte longtemps contenue d'une âme impatiente qui rompt sa chaîne et ne veut enfin relever que d'elle-même : voilà le Lamennais de la légende

qui a défrayé tant d'articles, et même de livres....

La vérité de l'histoire ne laisse pas d'être un peu différente. Quelle qu'ait pu être avant la prêtrise la « vie sentimentale » de Lamennais, elle n'a jamais été pour lui l'obstacle ou le secret écueil qu'on a si souvent imaginé. Rien, dans l'ordre du « cœur », n'aurait jamais empêché Lamennais d'être, jusqu'à la fin de ses jours, un excellent prêtre, et même les déceptions dont j'ai parlé n'auraient pas suffi à le détacher de l'Église. C'est entre sa vocation littéraire ou poétique et sa vocation sacerdotale que le conflit, longtemps latent, a fini par éclater. Durant bien des années son rôle d'apologiste lui fit illusion, et, en mettant sa plume au service de la cause catholique, il put s'imaginer concilier toutes les tendances de sa nature. Mais un prêtre n'est pas un libre écrivain ; il doit discipliner sa pensée, la contenir dans les limites d'une tradition doctrinale. Un prêtre ne peut pas suivre sa fantaisie et s'abandonner aux rêveries qui sollicitent son imagination. Il n'a pas le droit d'écrire, ni même de penser, les *Paroles d'un croyant*. Condamné par Rome, suspect à ses coreligionnaires, sentant bien que son indépendance de poète et d'écrivain n'allait plus être entière, allait subir de dures atteintes, Lamennais ne put ou ne voulut pas consentir aux retranchements nécessaires. A de fidèles amitiés, à d'enthousiastes admirations, au bien des âmes et des consciences qui s'étaient attachées à lui, il a préféré la liberté solitaire de son rêve.

1^{er} mars 1919.

UN EXAMEN DE CONSCIENCE D'ERNEST RENAN

La *Revue des Deux Mondes* publie des *Pages inédites d'Ernest Renan*¹, datées de décembre 1843, et qui sont assurément le document psychologique le plus curieux que nous possédions encore sur la jeunesse du futur auteur de la *Vie de Jésus*. Ce morceau fait directement, je ne dis pas écho, mais pendant à celui que le grand écrivain publiait en 1889 sous le titre d'*Examen de conscience philosophique* ; et l'on peut dire que toute la vie intellectuelle et morale de Renan est comme encadrée entre ces deux textes essentiels.

En décembre 1843, Ernest Renan n'a que vingt ans. Il sort du séminaire d'Issy ; il vient d'entrer à Saint-Sulpice. Il n'a peut-être pas encore eu de doutes à proprement parler, mais il avoue « des troubles ». Déjà il a reçu en plein cœur la véhémentement, la prophétique apostrophe de M. Gottofrey : « Vous n'êtes pas chrétien ! » Non sans d'assez

1. Recueillies dans *Fragments intimes et romanesques*, Calmann-Lévy.

longues hésitations, il a accepté la tonsure. Avant d'aller plus loin et de s'engager plus avant, il se recueille, il s'examine longuement lui-même ; il s'interroge anxieusement sur sa vraie nature, sur « son type », comme il aime à dire, sur sa vocation, sur les règles qui doivent présider à sa conduite. Et il jette sur le papier les réflexions que lui suggère ce loyal examen de conscience. Dans ces pages tout intimes, écrites pour lui seul, et en dehors de toute préoccupation littéraire, le fond de son caractère, ses dispositions morales, l'orientation même de sa pensée nous apparaissent plus nettement encore que dans les *Souvenirs d'enfance* et que dans la *Correspondance* elle-même.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette confession, c'est l'ardent individualisme dont elle témoigne. « Ne pas sortir de son naturel », rechercher « son type intérieur », s'y conformer étroitement, le conserver, le développer fidèlement, éviter avec un soin jaloux tout ce qui peut l'adultérer, ces formules reviennent sous la plume du jeune clerc avec une insistance singulière et presque malade. Comme il a peur qu'on ne respecte pas sa personnalité ! Avec quelle ironie méprisante, et déjà « renanienne », il traite ceux qui ne voient pas dans le culte du moi la voie, la vérité et la vie, le « principe essentiel » de toute « vie sérieuse » ! « C'est en effet son oubli (de ce principe essentiel), écrit-il, qui produit *ces espèces de polichinelles*, dont le monde est plein, et qui donnent la nausée à ceux qui sont dans le vrai et qui ont le tact un peu fin. » Il reconnaît qu'il est « assez porté naturellement, quand il voit quelque caractère qui lui plaît, à en prendre la couleur »,

ayant « un désir extrême de plaire à ceux avec qui il se trouve » ; mais il s'en blâme vigoureusement ; il s'interdit de « se revêtir de ces types étrangers », car « *cela est dégoûtant* ». Et il se fixe dans l'attitude que voici : « Je devrai donc, conclut-il, garder en tout un type invariable, *quelque chose d'un peu haut, peu flexible, sans roideur*, faisant entendre que c'est là un genre arrêté, que rien ne me le ferait changer, parce que je le suis par conscience. »

N'est-ce pas là une conception bien dédaigneuse, bien aristocratique, et, pour tout dire, assez peu chrétienne du monde et de la vie? Il semble que Renan ait eu de cela une sorte de sentiment obscur. Il semble qu'il ait eu, çà et là, plus ou moins vaguement, conscience de l'intime contradiction qui existe entre son tempérament personnel et la religion qu'il professe, entre son âme si peu naturellement chrétienne et le christianisme de tous les temps ; et rien n'est plus instructif que d'observer ses efforts sincères et presque touchants pour pallier la contradiction, pour concilier entre elles deux tendances inconciliables. « *Comme je suis un peu porté à l'égoïsme philosophique*, écrira-t-il, je marierai toujours l'idée de l'utilité de quelques-uns de mes frères à celle de la recherche personnelle de mes convictions. » Et ailleurs : « Si je mourais actuellement, je pourrais me rendre témoignage d'avoir tendu *pro modulo meo* à ma fin. *Je marierai à cette pensée un peu orgueilleuse quelque idée chrétienne.* » Et enfin : « Je suis extrêmement porté à *une vertu toute profane*. Je me souviendrai que *tout ce qui ne passe pas par Jésus-Christ n'est rien.* »

Car si, tout au fond de lui-même, il n'est guère

chrétien, — quel est le directeur de conscience qui, lisant cette confession, n'eût été, là-dessus, de l'avis de M. Gottofrey ? — il veut l'être encore ; sa foi est à peu près intacte ; et il est plus d'une de ses déclarations à laquelle le plus ombrageux théologien ne pourrait rien trouver à reprendre.

Je me tiendrai, s'écrie-t-il, *invinciblement collé à Jésus-Christ, la vraie vérité des hommes*. Je ferai converger toutes études vers la religion ; je me souviendrai qu'il est l'intermédiaire nécessaire, l'interprète, si j'ose le dire, sans lequel Dieu n'entend pas notre langue, et nous n'entendons pas celle de Dieu. Je me nourrirai donc de sa parole divine, consignée dans les saints Évangiles, tâchant d'en prendre l'esprit, et évitant la critique trop critique.

Mais pourquoi faut-il qu'à côté de ces lignes, très belles d'ailleurs et parfaitement orthodoxes, on en lise d'autres, d'une inspiration toute différente, et qui eussent fait sourciller le plus large et le plus indulgent des casuistes ?

Je me garderai de gêner en rien la marche de mon esprit, le laissant faire mon chemin comme ses développements successifs l'amèneront, et j'aurai soin, en tout état, de tenir compte de sa relativité, et d'affirmer très sobrement.

Il y a bien déjà quelque épicurisme intellectuel et quelque dilettantisme moral, disons le mot, quelque renanisme, dans ce ferme propos. Et c'est bien déjà le Renan que nous connaissons, ce jeune homme qui se promet d'« éviter toute manière sèche d'envisager les choses », et qui s'empresse aussitôt d'ajouter : « Cela ne veut pas dire que je rejetterai

la forme scientifique. *Au contraire, j'y moulerai mon esprit.* » Et il a beau vouloir se refuser à distinguer entre « l'étude » et « la piété », il est visible, pour qui sait lire que, dans cette âme profondément partagée, et qui rêve de réaliser l'union des contradictoires, « ceci tuera cela », et que la religion n'est déjà plus pour elle que l'abri provisoire d'une pensée affranchie de tout frein, ivre de l'orgueil de savoir.

Savoir, connaître, penser, vivre en un mot d'une vie toute spéculative, tel est, de toute évidence, pour le jeune sulpicien, l'idéal de l'existence. « Puisque Dieu, déclare-t-il, ne m'inspire pas ce zèle vif, ardent et expansif pour le salut de beaucoup qu'il donne à *des âmes choisies*, je me contenterai du rôle modeste de chercheur, trop heureux de trouver pour lui et les autres une parcelle de vérité. » Et encore : « Chercher et suivre le vrai, dans l'ordre intellectuel et pratique, sera *l'idée dominante de mon type intérieur*. J'envisagerai le sacerdoce comme le dévouement, la consécration à la vérité, la tonsure que je vais recevoir comme le dépouillement de tout superflu pour m'attacher à la seule vérité. »

La vérité : il n'est pas de mot que Renan, dans ces pages, prononce plus souvent et avec une plus respectueuse gravité. Pas un instant il ne se demande si cette noble formule ne renferme pas une équivoque, et si ce qu'il entend par « vérité » est bien ce qu'entendent exactement les chrétiens. Il n'analyse pas, il ne distingue pas entre les différents *ordres* de vérités ; il accepte en gros et en bloc le mot et la chose. « Vérité, vérité, s'écrie-t-il, n'es-tu pas le dieu que je cherche ? » Il suffit qu'on fasse preuve

de quelque inquiétude intellectuelle pour provoquer sa sympathie et même sa tendresse. « Dieu, écrit-il, m'a donné une charité tendre pour les esprits avidés de vérité, mais *flétris par le scepticisme* ; je la nourrirai avec soin. » Étrange prestige des mots sur l'imagination des hommes ! Comme d'autres se sont laissé griser par le mot de liberté, il se laisse griser, lui, par le mot de vérité.

Et assurément, cet idéal, tout abstrait et nuageux qu'il soit, ne manque pas de noblesse. Ce n'est pas une âme vulgaire que celle de ce « jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité » : c'est ainsi, on le sait, qu'il parlera plus tard de lui-même dans la préface de *l'Avenir de la Science*. Il est capable de faire à ce qu'il croit être le vrai de réels et de durs sacrifices. Sa tendresse pour sa mère est touchante ; et on aime l'entendre dire : « L'amour le plus tendre, le plus simple, le plus attentif, le plus respectueux pour ma mère, entrera essentiellement toujours dans mon type. » On lui sait gré d'écrire encore : « Je ne tiendrai pas du tout-aux biens de la terre, commodités de la vie, etc.... Je tâcherai même de vivre toujours dans une certaine pauvreté. » Et quelques réserves que l'on puisse faire sur quelques-unes de ses idées, de ses illusions ou de ses tendances, on ne peut nier le haut idéalisme de ce programme de vie :

En un mot, vie calme, simple, pauvre, humble, ayant des amis, la facilité de penser et d'étudier, et en même temps d'être utile à l'Église, hauteur de sentiments, bonté de cœur, élévation de pensées, recherches tenaces et inductives, piété élevée, simple et tendre, et surtout vérité en tout, dans mes senti-

ments, jamais d'emphase en ma conduite, *agissant comme si j'étais seul au monde*, toujours en la disposition de mourir, envisageant les choses crûment et sans lunettes, cherchant en tout et par-dessus tout la vérité, n'ayant jamais pour mobile essentiel la réputation, en un mot, c'est le mot résumant : vérité, vérité, vérité, unité, simplicité, voilà mon type, et tout cela *per Dominum nostrum, Jesum Christum, Deum et hominem...*

Je ne voudrais affaiblir par aucun commentaire, tout en l'abrégéant un peu, la dernière page de cette confession juvénile. Le grand écrivain, qu'on a peine à deviner dans le reste du morceau, ici se dégage, s'élève, et s'annonce. Dispositions morales, idées, talent de style, nous avons déjà là presque tout entier le Renan qui, quelques années plus tard, fera tant de bruit dans le monde :

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. Mon Dieu ! que je suis content d'avoir dit cette parole ! Que je trouve du goût à la répéter ! J'étais en grand émoi de délibération. Oh ! que j'ai bien fait, grâce à vous, de jeter tout ce fatras, pour aller dire simplement : *Dominus pars...* La vérité est mon partage ; je l'embrasse, je la prends pour ma compagne, je me dépouille de tout pour elle, je renonce à tout le superflu pour la suivre et m'attacher à elle. Oh ! *le christianisme ne serait pas vrai que cette cérémonie serait délicieuse*, et je ne me repentirais pas de l'avoir faite. Ce devrait être l'initiation à la recherche de la vérité, la séparation des hommes, le renoncement au superflu.

Mais si ! mon Dieu, le christianisme est vrai ; vous me l'avez fait sentir au cœur, j'y adhère de toute mon âme, je l'embrasse de toute ma force : et si (ce qui est aussi éloigné que possible de ma pensée, et ce que je dirais impossible, si l'homme n'était pas un mystère

inexplicable) l'avenir me montrait ailleurs la vérité, eh bien ! c'est à la vérité que je suis consacré, je suivrais la vérité où je la verrais, je serais encore vrai tonsuré. Vérité, vérité, n'es-tu pas le Dieu que je cherche ? *Dominus pars...* Mon Dieu, je ne sacrifie rien de matériel, car je n'ai rien ; mais j'ai mon moi, j'ai mon esprit, mon indépendance, ma hardiesse, voilà ce que je lie, ce que je vous offre. *Propositum adolescentiæ meæ...* Vérité, vérité, je me suis attaché à toi dès mon enfance. Puissé-je souffrir pour toi, pour te prouver combien je t'aime ! *Dominus pars.* Mon Dieu ! quelle douleur vous avez cachée en ces paroles, comme elles pénètrent ! *Quam bonus Israel deus his qui recto sunt corde.* On me proposerait la plus délicieuse position, la plus conforme à mes souhaits, que je dirais encore : *Dominus pars...* Jésus, celui qui a fait l'Évangile, voilà mon partage.... Très Sainte Vierge, qui avez été notre Mère commune..., gardez-moi, car je suis perdu si je suis abandonné à moi-même. Mon Dieu ! ne permettez pas que rien me dépouille jamais des sentiments élevés et de l'amour du vrai qu'il vous a plu de mettre dans mon cœur. *C'est le christianisme qui m'a fait ce que je suis ;* n'aurait-il été pour moi qu'un pédagogue d'enfant ? Je me donne, je me consacre à lui. *Hodie privilegia clericalia sortiti estis. Privilegia clericalia,* c'est-à-dire se faire moquer, huer, et pis peut-être ; tant mieux, cela prouve que cela est la vérité ; c'est là sa vraie condition parmi les hommes. *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei ; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi...*

Je rapprochais tout à l'heure ces pages inédites de l'*Examen de conscience philosophique*. Elles nous rappellent aussi, et mieux encore peut-être, l'espèce de confession d'une si criante sincérité que Taine écrivait pour lui-même à vingt ans et qu'on nous a conservée dans sa *Correspondance*. Et l'on songe involontairement enfin, — l'histoire morale a de ces

contrastes et de ces rencontres, — à cette admirable *Méditation sur la brièveté de la vie* que Bossuet, vers le même âge, composait dans la solitude d'une retraite ecclésiastique, à la veille des derniers engagements et des solennelles promesses.

14 mai 1914.

SUR TAINE ¹

Taine a eu ce rare et glorieux privilège, qu'ayant été peut-être l'écrivain le plus pleinement représentatif et le plus universellement admiré de sa génération, il n'a pas connu comme tant d'autres, après sa mort, l'heure des réactions irrespectueuses et des oublis momentanés. Et il a si fortement marqué de son empreinte tout un demi-siècle de la pensée contemporaine, que ceux-là mêmes, parmi nous, qui ont refait son œuvre et repoussé ses conclusions, se recommandent encore de sa méthode et de son nom.

Il a dû cette heureuse fortune, plus peut-être qu'à tout le reste, aux violents contrastes que présentait son génie, et qui, rien qu'en se déployant librement dans son œuvre, avaient de quoi séduire alternativement deux, et même trois générations successives.

Taine d'abord est un romantique. Il l'est par la

1. Ces pages ont été écrites pour servir de Préface à un volume de *Pages choisies de Taine*.

qualité de son style coloré, éclatant, et où toujours l'idée abstraite apparaît revêtue et couronnée d'une image. Ce logicien est un poète qui semble incapable de penser et de s'exprimer autrement que par symboles. Romantique, il l'est aussi par la nature de ses goûts artistiques et de ses prédilections littéraires. « Sensible d'abord, et au-dessus de tout, à la force héroïque et effrénée », — c'est lui-même qui se définissait ainsi, — les maîtres qu'il préfère à tous les autres, qui le remuent le plus profondément, qui parlent le mieux à son âme, ce ne sont ni Racine, ni Raphaël, ni Mozart ; c'est Shakespeare et c'est Byron ; c'est Michel-Ange et c'est Rembrandt ; c'est Beethoven enfin. Si, toutes les fois qu'il en a trouvé l'occasion, il a publiquement instruit le procès de l'esprit classique, qu'on aille au fond des choses : ce n'était point là querelle de philosophie, c'était insurrection de son romantisme d'inspiration contre la « tyrannie » des règles et des formules traditionnelles, quelque chose comme sa *Préface de Cromwell*. Romantique, il l'était enfin, et surtout peut-être, par l'espèce de sa sensibilité : sensibilité fine et ardente, violente même, et surtout douloureuse, très surveillée, très contenue à l'ordinaire, parce qu'elle est ombrageuse et fière, mais qui parfois éclate, rompt ses digues, et laisse entrevoir la profondeur et l'amertume de la sève qui la nourrit. Les « puissances invincibles du désir et du rêve » l'ont troublé comme tant d'autres. « Notre génération comme les précédentes, a-t-il avoué quelque part, a été atteinte par la maladie du siècle, et ne s'en relèvera jamais qu'à demi. » Ceux qui ont longtemps pratiqué Taine

savent que l'aveu est plus vrai de lui que d'aucun autre¹.

Et en même temps, par bien des côtés, il était un classique, et il en avait très nettement conscience. « Ma forme d'esprit est française et latine », déclarait-il lui-même, et il disait vrai. Détail à noter, il a toujours excepté les Grecs, ses chers Grecs, de la condamnation où il enveloppait l'esprit classique. Et cet esprit, il avait beau en médire, il sentait très vivement ce qu'il y avait en lui de sain et de fécond : qu'on relise à cet égard son traité de *l'Idéal dans l'art*, et ses articles sur *Édouard Bertin* et sur *Macaulay*. Il avait fait mieux : il s'en était assimilé les qualités les plus heureuses : l'analyse, « la raison oratoire », le goût et l'entente de la « composition » régulière et architecturale, du « discours » continu, et des « classifications progressives » ; en un mot, c'est dans le moule classique qu'il jetait spontanément ses impressions et ses idées, et même ses métaphores. Je ne crois pas que, dans toute son œuvre, on puisse trouver une

1. M. Chevrillon nous le représente à vingt-trois ans « courant la campagne de Nevers, son Byron à la main, cherchant un assouvissement dans la vue de l'espace libre et du ciel bouleversé, une détente dans la notation écrite du tumultueux dialogue intérieur ». Et M. Chevrillon ajoute ce précieux détail : « Taine nous permit un jour, dit-il, de regarder ce cahier de jeunes confidences qu'il détruisit avant sa mort. Nous y reconnûmes un mélange analogue à celui de *Graindorge*, une observation ironique, aiguë, de l'humanité provinciale et un fond de poésie ardente ; seulement, au lieu d'être refoulée, la source poétique s'épanchait à flots violents. Je me rappelle surtout la joie, après les années de Paris, de retrouver les arbres verts et le ciel libre, et la passion pour Byron. » (*Revue de Paris, la Jeunesse de Taine*, 1^{er} juillet 1902, p. 14.)

seule image incohérente ; et il est assez curieux d'observer que cet écrivain qu'on a pu justement appeler « un frère abstrait de Hugo » n'a jamais eu pour l'auteur de la *Légende des siècles* qu'un goût assez médiocre. Resté très classique, très « honnête homme » encore en ce point, il avait horreur de l'étalage, de la mise en scène, de l'exhibition de sa propre personnalité ; et Pascal lui-même n'a pas proclamé plus fortement que « le moi est haïssable ».

Et de même qu'il y avait en lui un original assemblage de romantisme et de classicisme, de même il avait su, je ne dis pas concilier, mais unir dans son tempérament et dans son œuvre un optimisme intempérant et un âpre, un douloureux pessimisme. Il croyait très sincèrement n'avoir fourni de gages ni à l'une, ni à l'autre doctrine. « Être pessimiste ou optimiste, disait-il, cela est permis aux poètes et aux artistes, non aux hommes qui ont l'esprit scientifique. » Et il écrivait à M. Bourget qu'il « jugeait le monde, sinon bon, du moins passable ». Mais il avait beau se refuser à être « rangé parmi les pessimistes », l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine* n'en avait pas moins raison de le considérer comme l'un des précurseurs les plus authentiques du pessimisme contemporain. Non seulement sa *Correspondance*, mais son œuvre tout entière est pleine de jugements désolés sur le monde et sur la vie. Il serait facile d'extraire de tous ses livres une sorte de bréviaire de la désespérance que Leopardi ou Schopenhauer n'eussent point désavoué. D'autres se dérobent volontiers aux laideurs, aux misères que l'existence ne ménage guère à tous ceux

qui vivent ; ils les oublient, ils les négligent ; ils ne veulent voir que le bien, et s'en forgent une félicité qui les aide à jouer sans trop souffrir leur bout de rôle dans la sombre tragédie humaine. Taine, tout au contraire : le premier regard qu'il jetait sur les choses lui en faisait voir invinciblement les innombrables imperfections, le côté grotesque ou lugubre ; il en souffrait ; il se repliait sur lui-même ; et, à approfondir par la réflexion ses impressions de tristesse, il les redoublait, il en amplifiait la douloureuse violence. Il avait, pour tout dire, la sensibilité pessimiste.

Mais il avait l'intelligence optimiste. « Je suis le contraire d'un sceptique, disait-il tout à la fin de sa carrière. Je suis un dogmatique. *Je crois tout possible à l'intelligence humaine* ; je crois, qu'avec des données suffisantes, celles que pourront fournir les instruments perfectionnés et l'observation poursuivie, on pourra tout savoir de l'homme et de la vie. *Il n'y a pas de mystère définitif.* » Quand on a une foi si entière, et si candide, dans le pouvoir de l'esprit humain, dans ce que Taine appelait lui-même, d'un mot d'ailleurs impropre, la *Science*, on a en soi de quoi corriger et redresser toutes les surprises et toutes les faiblesses du cœur ; on a un remède prêt pour toutes les meurtrissures ; on vit dans l'avenir plus que dans le présent ; on estime d'ailleurs que d'avoir pu contempler et penser le monde, cela déjà vaut la peine de vivre. Et telle est bien la pensée dernière qui se dégage de l'œuvre doctrinale de Taine. Sa philosophie réparait les ruines que constatait et dont souffrait sa sensibilité. « Je l'ai entendu un jour, écrivait, au lendemain de sa mort,

M. Sabatier, je l'ai entendu un jour dire à quelques-uns de ses disciples fort étonnés de cette confiance : je crois sérieusement que le monde va au mieux, que le bien est une réalité, et c'est ce qui fait que je puis m'associer en toute sincérité d'âme à la prière des humbles : *Adveniat regnum tuum !* »

Pareille opposition se retrouve dans son attitude générale de pensée, dans sa manière de concevoir les choses. Le plus souvent on a voulu faire de Taine un pur et simple *naturaliste*, quelques naïfs ont même dit un « matérialiste ». Il a protesté à juste titre contre cette dernière épithète ; il n'aurait pu protester contre la première. Il est certain que l'idée naturaliste sous toutes ses formes et dans toutes ses acceptions, a trouvé en Taine son représentant le plus accompli. A cet égard, on peut dire qu'il a été l'initiateur et le théoricien par excellence des tendances nouvelles qui se sont fait jour dans la littérature et dans la philosophie françaises entre 1850 et 1890. Nourri de Spinoza et de Hegel, un peu plus tard d'Auguste Comte et des empiristes anglais, il semble ne se soucier que des faits, des « petits faits » « significatifs » et « vrais ». Il ne distingue pas « l'ordre » de la matière de celui de l'esprit ; il les unit tous deux dans sa pensée comme ils le sont dans la « nature » dont il étudie les lois ; son rêve est de « souder les sciences morales aux sciences physiques » et de constituer une « science » totale, régie par le même déterminisme, soumise aux mêmes méthodes et susceptibles des mêmes progrès. L'art, l'histoire, la littérature, la philosophie, la critique, il a tout voulu réduire et ramener aux procédés proprement scientifiques ; et cette conception toute « natura-

liste » est restée la sienne jusqu'à son dernier jour.

Et cependant, il n'était pas de ceux que le réel absorbe, et retient, et, si je l'ose dire, enlize tout entiers. « Toi qui connais bien mes idées, écrivait-il un jour à Édouard de Suckau, tu sais bien qu'en somme je suis un idéaliste. » C'était, je crois, la vérité même, et peut-être avait-il eu tort de donner, sans l'avoir voulu, sur ce point, le change à ses lecteurs. Il n'était pas homme à se contenter de ce « bon sens négatif et destructeur qui consiste principalement à supprimer les vérités fines et à rabaisser les choses nobles ». Peu à peu, l'on vit bien que le point de vue naturaliste n'exprimait qu'une partie de sa pensée. Très préoccupé toujours, certes, de ne point bâtir dans les nuages, de ne pas quitter le terrain des faits, et de ne pas être la dupe des mots, toujours méthodique et toujours prudent, après avoir fait au réel sa part, il tentait de faire celle de l'idéal ; il l'envisageait dans l'art, et il l'envisageait dans la vie. Il en définissait les conditions avec une rigueur presque trop austère ; et l'homme qu'on avait jadis accusé si vivement de nier la morale finissait en moraliste, non seulement sévère, mais intransigeant. C'était là une belle revanche de son idéalisme instinctif sur le naturalisme un peu artificiel de ses débuts. La vie, en faisant son œuvre, l'avait peu à peu rendu à sa vraie nature.

Ces contrastes, ces contradictions peut-être, expliquent la variété, la profondeur et la continuité de son influence. Les hommes d'une seule idée, quand ils ont du génie, agissent certes sur les autres hommes ; mais leur action est toujours

limitée, toujours étroite, et ils ne conquièrent jamais qu'une portion assez restreinte des esprits. Ceux-là sont assurés d'une maîtrise plus étendue et plus durable, qui ont l'esprit assez souple et assez large pour embrasser à la fois les deux extrémités de l'horizon intellectuel. Quand cette largeur de pensée n'est pas le produit du scepticisme, quand elle est doublée au contraire de probité et de vigueur, quand elle s'accompagne enfin d'un puissant talent d'expression, d'une forme originale et qui grave, il est bien peu de lecteurs qui échappent à ses prises. Tel est exactement le cas de Taine ; et c'est pourquoi les esprits les plus divers ont subi et ont reconnu son action : derniers romantiques et néo-classiques, pessimistes et optimistes, naturalistes et idéalistes, Paul de Saint-Victor et Ferdinand Brunetière, Zola et M. Bourget, M. Faguet et M. de Vogüé, ont pu également se recommander de lui. M. Lanson l'a dit avec une ingénieuse précision : « Toutes les générations arrivées à maturité depuis 1865 lui doivent plus qu'à personne, sauf (pour une minorité) à Renan. »

Octobre 1908.

LE « DIX-NEUVIÈME SIÈCLE »

DE

FERDINAND BRUNETIÈRE ¹

Il y a une trentaine d'années de cela, deux fois par semaine, le mardi et le samedi, un peu avant dix heures et demie, on pouvait voir passer rue d'Ulm, marchant d'un pas vif et pressé, la cigarette aux lèvres, une serviette bourrée de livres sous le bras, un petit homme maigre et nerveux, au teint bistré et fatigué par les veilles, à la figure énergique et âpre, au regard perçant derrière les verres du lorgnon. C'était Ferdinand Brunetière qui allait faire son cours à l'École normale. Il entrait, se promenait quelques minutes dans les couloirs, jetait son éternelle cigarette, et pénétrait dans la salle de conférences. Bien modeste salle, et qui contrastait avec les somptueux amphithéâtres que nous avons connus depuis, à la Nouvelle Sorbonne. Au fond, et sur les côtés, de longues tables avec quelques

1. Ferdinand Brunetière, *Histoire de la Littérature française*, t. IV. *Le Dix-neuvième Siècle*, 1 vol. in-8 ; Delagrave.

bancs où se pressaient une vingtaine de jeunes gens, bien décidés, par toute leur attitude, à vendre chèrement leurs admirations, et s'apprêtant à prendre des notes. Au milieu, une petite table avec un fauteuil de paille. Le « maître » s'asseyait, étalait ses livres, disposait devant lui quelques feuillets où, de sa grande écriture archaïque, il avait fixé un certain nombre de points de repère, et il commençait sa leçon. De cette voix, grave et cuivrée, qui martelait les syllabes, détaillait, lançait et enchaînait les périodes, il parlait, sans fatigue apparente, avec une précision, une abondance verbale, une ardeur de conviction, une autorité, dont je n'ai, pour ma part, jamais rencontré l'équivalent. Il parlait ainsi une heure et demie, et souvent l'heure du déjeuner était sonnée, qu'il parlait, parlait encore. Puissamment construites et savamment « orchestrées », pleines d'idées, de vues ingénieuses, souvent profondes, parfois paradoxales, d'impressions personnelles, de faits minutieusement étudiés, de formules saisissantes et originales, nourries d'une immense lecture, d'une large expérience littéraire, philosophique et morale, chacune de ses leçons était de nature à frapper de jeunes esprits par leur valeur d'art, d'information et de suggestion. Nous les discussions, certes, et passionnément, ces leçons vigoureuses et passionnées ; elles ne laissaient personne indifférent.

De cet enseignement qui dura une quinzaine d'années, et qui fut peut-être la partie la plus active de son œuvre, Brunetière avait bien, de temps à autre, tiré la matière de quelques articles, et même de quelques livres, son *Évolution des genres*, son *Évo-*

*lution de la poésie lyrique au XIX^e siècle*¹, mais ces articles et ces livres laissaient inutilisées, pour le grand public, mille recherches laborieusement poursuivies, toute sorte de réflexions, d'observations et de lectures, qui, sans doute, n'étaient point entièrement perdues, mais dont ses élèves de l'École normale risquaient d'être les seuls bénéficiaires. *Verba volant*. C'est le sort de tous les professeurs de travailler pour les autres plus que pour eux-mêmes, et de ne point recueillir tout le profit personnel et extérieur de leur effort intellectuel. Constructif comme il l'était, il devait être bien tentant pour Ferdinand Brunetière de ramasser dans une œuvre d'ensemble tant de notes accumulées, tant d'études fragmentaires et, pour la plupart, déjà très poussées et fouillées. C'est de cette pensée qu'est sorti son admirable *Manuel de l'Histoire de la littérature française*, son chef-d'œuvre peut-être en matière de critique et d'histoire ; c'est de cette pensée également que devait sortir la grande *Histoire de la littérature française classique*, dont il n'a pu, et encore incomplètement, publier que le premier volume. C'était aussi un chef-d'œuvre qui s'annonçait. Il est infiniment regrettable que la mort ne lui ait pas permis d'y mettre la dernière main.

Les amis et les élèves de Brunetière ont pensé que ce livre considérable ne devait pas rester inachevé. Les plans, les notes laissés par le maître, les rédactions de ses auditeurs permettaient de recon-

1. L'*Évolution de la Poésie lyrique*, avant d'être professée à la Sorbonne, avait été, en 1891-1892, un cours d'École Normale.

stituer, sinon l'état définitif de sa pensée, — il se corrigeait sans cesse et n'arrêtait son expression qu'à la dernière extrémité, — tout au moins, dans leurs lignes essentielles, ses leçons d'École normale. Ce délicat travail a été confié à un consciencieux et fin lettré, M. Albert Cherel, qui, après avoir guerroyé très bravement à Verdun, comme ses citations en témoignent, a recueilli récemment, à l'Université de Fribourg en Suisse, la lourde succession de Maurice Masson. Avant la guerre, M. Cherel avait publié successivement *le Dix-septième* et *le Dix-huitième Siècle*. Il vient de nous donner *le Dix-neuvième Siècle*. Je voudrais indiquer en quelques mots le très vivant intérêt de ce dernier volume.

*
* *

C'est en 1892-1893 que Brunetière avait professé, à l'École normale, une soixantaine de leçons sur la littérature française du XIX^e siècle. Je ne les ai pas entendues, mais on m'en avait communiqué les notes, et le cours m'avait paru l'un des plus remarquables que l'auteur des *Études critiques* eût professés à l'École. J'ai retrouvé très forte cette impression d'autrefois en lisant le livre que publie M. Albert Cherel. Brunetière avait alors quarante-trois ans : il était en pleine possession de sa méthode et de son talent ; il n'avait pas encore, sur les questions morales et religieuses, pris définitivement position, comme il devait commencer à le faire deux ou trois années plus tard. Mais dans cette pensée très libre, ouverte aux quatre vents de l'esprit, on sentait un fond d'angoisse et d'inquiétude. Historien et

critique, il se cantonnait, surtout en enseignant, dans ses fonctions de critique et d'historien ; mais presque à son insu, l'enquête littéraire tournait invinciblement à l'enquête morale. Au reste, — et c'était le grand charme de son enseignement, — personne n'a pris plus constamment pour devise le mot célèbre de Sainte-Beuve : « Tout ce qui est d'intelligence générale et intéresse l'esprit humain appartient de droit à la littérature. » Pour toutes ces raisons, à cette date, un cours de Brunetière sur la littérature du XIX^e siècle ne pouvait manquer d'exciter au plus haut point la curiosité passionnée de ses auditeurs.

Leur attente n'a pas été déçue. Dès la première leçon, on était fixé sur la signification profonde et la haute portée de cette enquête. Brunetière commence par signaler les multiples difficultés du sujet qu'il traite et il se demande comment il pourra parvenir à les surmonter ou les tourner. En attendant les constructions définitives de l'avenir, il voudrait bâtir « un édifice provisoire, à la cartésienne, » mais qui puisse du moins servir d'abri. Et le moyen qu'il propose, « simple, radical, et hasardeux, » avoue-t-il, est surtout d'une élégante et séduisante originalité.

Il consiste à renverser ou à inverser la méthode habituelle, et à constituer le présent juge du passé. Au lieu de commencer par le commencement, commençons par la fin : au lieu de mettre religieusement le pied dans les traces des autres, frayons-nous à nous-mêmes notre route, et ne retenons du passé, *littéraire ou autre*, que ce qui est nécessaire, indispensable, ou simplement utile à l'explication de l'actuel.

Si nous nous plaçons à ce point de vue, nous voyons

par tout ce qui se passe autour de nous, je dis aujourd'hui même, nous sentons et comprenons par notre expérience, que dans la littérature, l'art, la politique et la morale, deux principes sont en lutte : *le principe de la solidarité sociale, et le principe du droit intégral de l'individu*. Il s'agit en morale de savoir si chacun de nous doit tendre principalement, ou exclusivement même, au développement des instincts qu'il trouve en lui ; ou au contraire si les conditions mêmes de la vie sociale exigent qu'il en abdique une part au profit de la communauté. Pareillement en art et en littérature, il s'agit de savoir si la littérature et l'art nous ont été donnés pour former un lien de plus entre les hommes, à la façon d'un langage plus idéal, plus général, et plus profond, *ou pour nous être des instrumentis de volupté solitaire*.

Conformément donc au principe que nous posions, nous ne retiendrons, pour en parler, que les œuvres et les hommes qui ont en quelque sorte répondu à cette question, et nous négligerons tous les autres. Nous ne retiendrons même que celles et ceux qui y ont répondu d'une manière vraiment originale et personnelle.

Poser ainsi la question avec cette vigoureuse netteté, avec cette hardiesse impatiente, c'était « actualiser » un sujet qui du reste, par sa nature même, avait à peine besoin de l'être. C'était surtout, si je puis dire, installer le problème moral au cœur même de l'étude littéraire. Vers le même temps, Émile Faguet poursuivait une vaste enquête, plus fragmentaire et plus capricieusement conduite, sur les *Politiques et Moralistes du XIX^e siècle* ; il y a plus de « littérature » en bordure dans celle de Brunetière ; au fond, c'est bien le même dessein ; et on l'aurait vu sans doute plus clairement encore, si Ferdinand Brunetière, après avoir professé son cours, avait pu le rédiger lui-même.

On conçoit sans peine ce qu'une pareille façon de comprendre et de traiter un tel sujet met de vie dans un enseignement. Que devons-nous croire? Et comment devons-nous vivre? A cette question centrale il s'agit de savoir comment ont répondu tour à tour tous les écrivains du XIX^e siècle. Et ainsi, toute l'histoire de la littérature de ce tumultueux XIX^e siècle se ramène à celle d'un vaste drame de conscience collective dont on retrace les péripéties successives. Et comme l'historien est engagé lui aussi dans la mêlée des idées, comme il est juge et partie, comme il cherche pour son propre compte, comme il n'a pas encore définitivement *parié*, presque à son insu il se mêle à son exposition je ne sais quel frémissement intérieur qui en redouble et en diversifie l'intérêt.

*
* *

Dira-t-on que cet intérêt dramatique et moral nuit à l'intérêt proprement littéraire d'une enquête dont la littérature est, après tout, l'objet annoncé et avoué? Et au nom du principe de la « distinction des genres », opposera-t-on à la méthode employée par l'historien une sorte d'objection préalable? On pourrait tout d'abord répondre que si le principe et la fin de l'action littéraire doivent être cherchés en dehors, et au-dessus, de la littérature, cela est sans doute un peu fâcheux pour les purs littérateurs à l'ancienne mode, mais qu'on ne saurait leur sacrifier les droits de la vérité. D'autre part, à suivre dans le détail l'application de la méthode proposée par Brunetière, on s'aperçoit qu'elle est

remarquablement féconde, et qu'à vrai dire aucune autre ne permet un classement aussi logique, aussi satisfaisant à tous égards, des écrivains et des œuvres.

Pénétré de l'esprit classique, le XVIII^e siècle avait, dans son ensemble, très résolument maintenu les droits et donné l'exemple d'une littérature sociale : c'est Rousseau, l'ancêtre de nos romantiques, qui a le premier revendiqué âprement pour l'individu le droit de s'exprimer tout entier et sans réticences et de concevoir l'œuvre littéraire à sa propre image. De 1800 à 1830 environ, les deux principes antagonistes vont lutter à armes à peu près égales, avec des alternatives variées de succès et de revers. C'est d'abord Chateaubriand, le plus grand des disciples de Rousseau, qui commence la réaction contre l'esprit du XVIII^e siècle ; mais le XVIII^e siècle se survit et se défend dans la personne de ses derniers représentants : poètes tels que Lebrun et Parny ; savants tels que Laplace et Cabanis ; idéologues, tels que Destutt de Tracy. Entre ces deux courants vient s'en interposer un autre, celui des littératures étrangères, représenté par Mme de Staël et son école, les Sismondi et les Fauriel. La lutte, un moment suspendue par l'intervention de cette nouvelle influence, reprend bientôt de plus belle, et sous la Restauration qui favorise de tout son pouvoir les ennemis du XVIII^e siècle, « nous voyons d'une part l'esprit classique se solidariser avec l'esprit libéral, chez Casimir Delavigne, Népomucène Lemercier, Béranger, Paul-Louis Courier, et, d'autre part, l'esprit religieux se solidariser avec l'esprit romantique, chez Chateaubriand, Bonald, Joseph

de Maistre, Lamennais, Lamartine, Victor Hugo ».

L'individualisme littéraire l'emporte, le talent et le génie même sont d'ailleurs de son côté, et de 1830 à 1840 s'ouvre une nouvelle période où nous le voyons triompher bruyamment et renouveler simultanément tous les genres : la poésie, avec Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Alfred de Musset et Théophile Gautier ; le théâtre, avec Vigny, Victor Hugo, et Alexandre Dumas ; le roman, avec Hugo, George Sand et Sainte-Beuve ; l'histoire avec Augustin Thierry et Michelet ; la critique avec Sainte-Beuve ; la philosophie enfin, avec Cousin et Jouffroy. Tous ces écrivains, chacun à leur manière, prêchent l'affranchissement, l'exaltation du *moi*, ce moi que les classiques déclaraient « haïssable », et qu'ils s'efforçaient de « couvrir », de dissimuler, de dissoudre dans l'impersonnalité des règles esthétiques et des convenances sociales.

Mais cet individualisme exaspéré ne pouvait vivre qu'un temps, surtout dans un pays épris de sociabilité comme la France. Le lyrisme continu peut bien convenir à la jeunesse d'une race ou d'une littérature ; il ne saurait suffire au sens rassis, à la sagesse apaisée et lucide de la maturité. Ceux-là seuls qui n'ont pas beaucoup vécu, ni longuement réfléchi, peuvent croire que l'individu isolé puisse vivre et se développer en dehors et sans l'appui des autres hommes. Compromis par ses excès mêmes, le romantisme ne tarde pas à être battu en brèche de toutes parts et à tomber en décadence. C'est le spectacle auquel nous assistons entre 1840 et 1850, et auquel collaborent d'ailleurs d'authen-

tiques représentants convertis du romantisme. Sainte-Beuve en critique; Mérimée, Stendhal et Balzac dans le roman; Thiers et Guizot en histoire; Auguste Comte et Lamennais en philosophie; Proudhon en sociologie sont les principaux ouvriers de cette transformation collective, que les événements politiques contemporains, bien loin de la contrarier, favorisent singulièrement. Quand s'ouvre le second Empire, le romantisme est mort, comme, il y a vingt ans, le classicisme.

Sur les ruines du classicisme et du romantisme une nouvelle école va se constituer, le réalisme, qui, profondément éprise d'objectivité et d'impersonnalité, s'efforcera, de 1850 à 1880, de manifester dans tous les genres la fécondité de ses principes. Tandis que, pour correspondre à des besoins nouveaux, d'anciens écrivains se renouvellent, comme Victor Hugo, Sainte-Beuve, Théophile Gautier et George Sand, de nouveaux venus, pleins d'ardeur et parfois de génie, multiplient les œuvres originales et durables : Taine, en critique et en philosophie, Renan en histoire, Émile Augier, Sardou et Alexandre Dumas fils au théâtre, Flaubert dans le roman, Leconte de Lisle et Heredia en poésie. Les événements de 1870 encouragent et précisent ces nouvelles tendances, dont le triomphe paraît alors définitivement assuré.

Cependant, il semble, aux environs de 1880, que la lutte entre les deux principes opposés va redevenir plus âpre. « L'individualisme, disait Brunetière, rassemble toutes ses forces pour livrer un dernier combat. Quand on pénètre au delà de la surface des choses, l'agitation qu'il se

donne ressemble aux convulsions de l'agonie; et ce que l'on commence à craindre en vérité, c'est que sa défaite ne soit trop profonde. Car il en est des principes adverses qui maintiennent l'équilibre social comme de la force centripète et de la force centrifuge qui maintiennent l'équilibre de l'univers. » Pour un adversaire déterminé de l'individualisme, pour un homme qui devait, plus tard, à Bordeaux, prononcer une conférence *contre l'individualisme*, il faut avouer que voilà une observation, d'ailleurs très juste, et qui dénote un rare esprit d'impartialité.

C'est ce vaste programme, à la fois très ample et très précis, que Brunetière, dans son cours de 1892-1893, avait essayé de remplir. Disons-nous qu'il l'a complètement rempli? Bien qu'il soit difficile de le juger sur un cours qu'il n'a pas rédigé lui-même, qu'il se proposait de reprendre et d'améliorer, et dont certains « raccourcis » peuvent ne pas lui être entièrement imputables, on entrevoit çà et là quelques points où, en présence d'un texte définitivement arrêté par son auteur, on formulerait volontiers certaines critiques. Mais quand ces éventuelles objections de détail, — sur lesquelles, en bonne justice, il y aurait quelque impertinence à appuyer, — seraient à la fois plus abondantes et plus graves qu'elles ne le sont en réalité, il n'en resterait pas moins que cette Histoire des lettres françaises au XIX^e siècle est la plus complète, la plus fortement ordonnée, la plus claire, la plus suggestive que nous possédions encore. Brunetière n'avait voulu construire qu'un édifice tout provisoire : il est à croire que cet édifice abritera pendant de longues années nombre d'historiens et de

critiques, même distingués. Ses idées générales, ses jugements, ses formules même passeront dans l'enseignement, dans la critique courante. Et ceux qui voudront refaire à leur manière cette œuvre inachevée s'en inspireront longuement, nous pouvons le prédire, et lui emprunteront de copieux matériaux.

Par exemple, il me semble assez difficile qu'ils n'adoptent pas, quitte à en modifier certains détails d'application, l'idée maîtresse et centrale du livre, cette définition du Romantisme par l'individualisme littéraire et moral que Brunetière avait déjà donnée et développée dans plusieurs articles¹ et dans plusieurs ouvrages, notamment dans son *Évolution de la Poésie lyrique*, mais qu'il n'avait pas encore publiquement présentée et justifiée avec tout le luxe de preuves et d'exemples que comporte l'étude de tout un grand siècle littéraire. Cette définition, on pouvait jusqu'alors la trouver plus ingénieuse et plus spécieuse que véritablement fondée en raison et en fait ; on pouvait penser que la démonstration qu'en avait fournie Brunetière était trop systématique, qu'elle faisait plus d'hon-

1. L'idée et la formule font, si je ne me trompe, pour la première fois leur apparition dans un article du 15 octobre 1889 sur le *Mouvement littéraire au XIX^e siècle*. Elles n'apparaissent pas encore dans l'article *Classiques et Romantiques* (15 janvier 1883), écrit à propos du livre d'Émile Deschanel sur le *Romantisme des classiques*. Et voici en quels termes, dans l'article sur le *Mouvement littéraire au XIX^e siècle*, Brunetière, parlant de Rousseau, amorçait sa définition du Romantisme : « Et c'est ici, disait-il, dans cette renaissance de l'individualisme, avec tout ce qu'elle comportait de nouveautés et aussi d'erreurs, qu'il faut voir le commencement du Romantisme et le premier élément de sa définition. »

neur à sa virtuosité dialectique, à son goût des généralisations qu'à son observation patiente des faits, à son étude minutieuse et désintéressée des textes. Quand on aura lu les différents chapitres de son *Histoire* où il caractérise la personne et l'œuvre de Chateaubriand, de Lamartine, de Hugo, de Musset, de George Sand, de Sainte-Beuve et de Michelet, il faudra bien reconnaître que la formule rend très exactement compte de ce qui distingue la littérature romantique des autres périodes de notre histoire littéraire.

Une autre idée, chère à Brunetière, et qui, grâce à lui, va, selon toute vraisemblance, devenir l'un des lieux communs de la critique, c'est celle de la parenté qui existe entre notre école réaliste ou naturaliste et notre littérature classique du xvii^e siècle.

* Dès 1883, dans une conférence faite à la Sorbonne¹, Brunetière avait esquissé cette idée très juste et très féconde, et il y était revenu souvent dans la suite, la précisant de plus en plus, et en tirant chaque fois de nouvelles conséquences. Il l'a reprise dans son *Dix-neuvième Siècle*, et il l'a illustrée des principaux faits et des principaux textes que l'histoire toute contemporaine lui fournissait en abondance. Cette théorie, connexe de la précédente, est l'une de celles qui, à mon gré, éclaireront le plus profondément la nature propre du génie français. Si brillante qu'ait été notre littérature romantique, elle n'a été qu'une exception, qu'une parenthèse dans notre histoire. Livré à lui-même,

1. *Le Naturalisme au xvii^e siècle*, dans les *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 1^{re} série, 2^e édit. et sui v.

* cf. *Les ennemis de Racine au 17^e siècle*, voir et. Crit. Vol. I, 9^e éd. 1922, P. 145.

n'obéissant qu'aux instincts profonds de la race, et sans rien répudier d'ailleurs des légitimes acquisitions antérieures, c'est vers une sorte de naturalisme classique que, tout naturellement, s'oriente l'esprit français.

* * *

A côté de ces grandes idées générales qui constituent comme une sorte de philosophie de l'histoire littéraire, on en trouvera, dans *le Dix-neuvième Siècle* de Brunetière beaucoup d'autres, de moindre portée assurément, mais qui frappent et retiennent l'attention par leur justesse piquante et leur originalité. Que dites-vous, par exemple, de cette définition de Joseph de Maistre ?

S'il était permis de faire une supposition presque sacrilège, et d'ailleurs contradictoire au fond ; si l'on pouvait se représenter Bossuet grand seigneur, aristocrate ou patricien jusque dans les moelles ; si l'on pouvait un moment le dépouiller de son bon sens, et lui prêter, à lui qu'on a nommé « le sublime orateur des idées communes », je ne sais quel goût du paradoxe et de la mystification ; si l'on pouvait en lui distinguer le Français du chrétien, et le laver ainsi du reproche, ou lui enlever l'honneur, — car tout dépend ici du point de vue, — d'avoir été trop gallican ; enfin si l'on supposait que son éducation, commencée dans la paix de son collège de province, se fût complétée par la lecture et la méditation de Platon, de Vico, de Bonnet, et par le spectacle troublant des événements de la Révolution et de l'Empire, on aurait Joseph de Maistre, l'auteur des *Considérations sur la France*, du *Pape*, et des *Soirées de Saint-Petersbourg*. Car je viens d'énumérer tous les traits, ou à peu près, par lesquels ils diffèrent, mais on va voir combien il y en a, de

quelle nature, de quelle importance, par lesquels ils se ressemblent. Et, en vérité, ce n'est pas un « Voltaire retourné » qu'il faut qu'on appelle Joseph de Maistre, mais plutôt un « Bossuet corrompu ».

Le mot est bien joli, et il mérite de faire fortune, au moins autant que celui de Scherer.

Qu'il juge d'ailleurs les idées ou le style, les écrivains ou les œuvres, Brunetière, surtout dans ce livre qui nous rend assez fidèlement les heureuses rencontres de son improvisation, se laisse volontiers aller à des vivacités, à des familiarités de pensée, et d'expression qui sont des plus savoureuses. Les hommes ne lui en imposent pas, ni les livres ; il les juge de plain-pied, pour ainsi dire. C'est un homme de lettres qui, parmi ses contemporains et ses pairs, s'exprime sur chacun d'eux avec la plus vivante liberté. Et s'il n'est pas dupe de leurs défauts, il sait rendre hommage pleinement à leurs réelles qualités. Témoin ces quelques lignes, si justes et si finement senties, sur le style de Renan, dont il vient de citer une fort belle page :

Cela est d'un érudit, d'un philosophe, d'un poète. Cela est abstrait et concret à la fois, plein de choses et de charme. Ce style a *je ne sais quoi tout ensemble de grave et de voluptueux*, de rapide et de pénétrant, de vivant et de métaphysique, de personnel et d'universel, de savant et de naturel. Il a surtout quelque chose de pieux ; l'ironie s'y mêlera plus tard ; elle ne s'y glisse pas encore. Aussi l'a-t-on préféré quelquefois dans ses premiers essais à tout ce qu'il a fait depuis. Point de rhétorique non plus : *une simplicité sereine et douce*.

Si maintenant nous rassemblons tous ces traits, nous pourrions dire que le style de Renan *offre quelque analogie avec celui de saint François de Sales....*

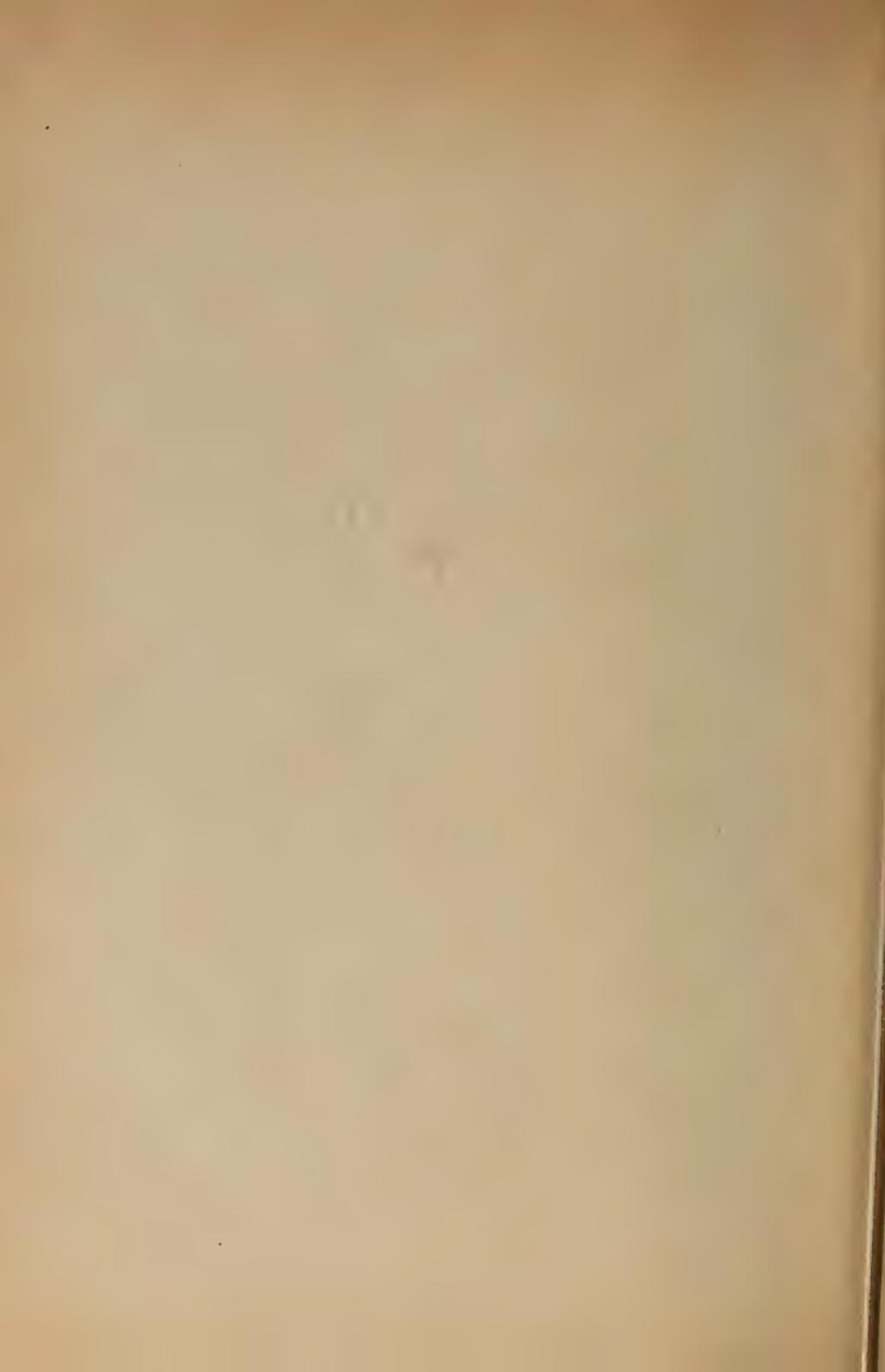
La comparaison est originale, et elle n'eût pas déplu à Renan lui-même. Brunetière, qui avait beaucoup d'idées et qui s'y tenait, avait aussi, au contact des textes, de ces vives intuitions littéraires, sans lesquelles il peut bien y avoir des historiens érudits et philosophes, mais non pas de critiques complets.

Tel est, bien sommairement feuilleté, cet ouvrage qui n'est assurément ni complet, — il y manque une conclusion¹, — ni parfait, et qui n'eût point satisfait son auteur, mais qu'on a tout de même bien fait de nous donner. Il n'est pas en dissonance avec nos préoccupations d'aujourd'hui. On y sent circuler un si noble goût de l'action, un si ardent amour pour les grandes œuvres du génie français, un sentiment si vif des dangers de l'individualisme, que ce livre, pensé et parlé il y a un quart de siècle, se raccorde sans effort avec nos pensées les plus constantes. « Peut-être, écrit M. Cherel dans son *Avant-propos*, peut-être est-il malaisé de dire avec exactitude de quelle manière la pensée de Brunetière eût reçu l'impression des événements actuels. » Non, cela n'est pas très malaisé. Il n'en eût d'abord pas été surpris. L'orateur des *Discours de combat* n'était pas dupe des illusions de l'idéologie humanitaire et, un an avant sa mort, il écrivait cet article sur *le Mensonge du Pacifisme*, qui devait, dans certains milieux, soulever des discussions à la fois si naïves et si passionnées. Bien longtemps aupa-

1. Si l'on voulait cette conclusion, on n'aurait qu'à se reporter, pour la trouver, aux dernières pages du *Manuel de l'histoire de la littérature française*.

ravant, dans un article sur *Un manuel allemand de géographie*, il avait fortement dénoncé les convoitises du pangermanisme naissant, « toute une théorie naïve d'impudence, *tout un système d'ambition qu'on dirait que, dès à présent, l'Allemagne s'exerce à justifier dans l'avenir* ». Et tel que nous le connaissons, Brunetière ne se serait pas contenté d'avoir été trop bon prophète. Il eût mis, comme tant d'autres, généreusement sa plume au service de la Patrie ; il eût prêché l'union sacrée ; il eût éloquentement développé « nos raisons de croire » et « nos motifs d'espérer » ; il eût opposé sans relâche le traditionnel idéal français au brutal idéal germanique, notre civilisation si généreusement humaine à la barbare « culture » tudesque. Et nous avons, dans ce livre posthume, comme un avant-goût de l'inspiration qu'il eût apportée à cette œuvre patriotique : « Les événements de 1870, y disait-il, nous ont obligés douloureusement à reconnaître qu'il y a du réel, de l'objectif et de l'absolu au moins dans les affaires humaines ; que la mort, que la défaite, que l'humiliation ne sont point choses subjectives, qu'elles ne sont point des formes de l'illusion et des espèces du relatif ; et *qu'autant que de sa vie propre et individuelle, chacun de nous vit de la vie aussi de tous ceux qui sont avec lui fils de la même patrie, de la même race, de la même humanité.* » L'homme qui pensait ainsi en 1892 aurait, en 1914 et en 1918, combattu de tout son cœur et de toutes ses forces le bon combat de la défense nationale.

15 juin 1918.



LES DERNIERS LIVRES D'ÉMILE FAGUET

Je voudrais, pour rendre hommage au maître que nous avons perdu, et dont la disparition nous est de jour en jour plus douloureuse, ajouter, à l'aide de ses derniers livres, quelques nuances nouvelles au portrait que j'essayais de tracer de lui il y a huit ans¹.

I

Il a prodigieusement écrit depuis lors : plus de trente volumes², sans compter les recueils d'études

1. Voir dans nos *Maîtres de l'Heure*, t. I, 5^e éd., Hachette, 1919, l'étude sur Émile Faguet.

2. En voici, je crois, le dénombrement à peu près complet : *les Dix commandements*, 10 vol., Sansot, 1910-1912 ; — *le Culte de l'incompétence*, Grasset, 1910 ; *le Féminisme*, Société française d'imprimerie et de librairie, 1910 ; — ... *Et l'horreur des responsabilités*, Grasset, 1911 ; — *la Démission de la Morale*, Société française d'imprimerie et de librairie, 1910 ; — *les Préjugés nécessaires*, id., 1911 ; — *Madame de Sévigné*, Nilsson, 1910 ; — *Commentaires du Discours sur les passions de l'amour*, Grasset, 1911 ; — *En lisant les beaux vieux livres*, Hachette, 1911 ; — *le Bicentenaire de Rousseau : Vie de Rousseau*, —

antérieures et les innombrables articles qu'il répandait au jour le jour et qu'il a négligé de rassembler. La maladie même n'arrêtait pas, ou n'arrêtait guère, cette production extraordinaire. Lire, penser, écrire était devenu son unique « divertissement ». Et il écrivait sur tout, parce qu'il avait des idées sur tout, étant un esprit encyclopédique, comme nous n'en avons, malheureusement, plus guère : ouvrages de vulgarisation, dont quelques-uns, son *Initiation philosophique*, son *Art de lire*, sont de petits chefs-d'œuvre ; portraits biographiques et monographies ; études littéraires, politiques, sociales, philosophiques ou morales.... Et assurément, dans tout cela, il y a quelques pages un peu hâtives ; mais il n'y en a pas une qui soit insignifiante ou médiocre, pas une où il n'y ait quelque chose à prendre. Et voilà qui est merveilleux. Je ne crois pas qu'il existe, et en tout cas je ne connais pas un autre exemple d'égale fécondité intellectuelle.

Il ne saurait être ici question d'analyser et de discuter tous ces écrits. L'avouerai-je d'ailleurs ? Si intéressants et suggestifs que soient, en eux-mêmes, les essais politiques et littéraires qu'a multipliés Émile Faguet en ces dernières années, il ne me

Rousseau contre Molière, — *les Amis de Rousseau*, — *Rousseau penseur*, — *Rousseau artiste*, Société française d'imprimerie, 5 vol., 1911-1912 ; — *l'Art de lire*, Hachette, 1912 ; — *Initiation philosophique*, Hachette, 1912 ; — *Fontenelle*, Plon, 1912 ; — *Mgr Dupanloup*, Hachette, 1913 ; — *En lisant Corneille*, Hachette, 1913 ; — *La Fontaine*, Société française d'imprimerie, 1913 ; — *Initiation littéraire*, Hachette, 1913 ; — *Balzac*, Hachette, 1913 ; — *Petite histoire de la littérature française*, Crès, 1914 ; — *la Jeunesse de Sainte-Beuve*, Société française d'imprimerie, 1914 ; — *En lisant Molière*, Hachette, 1914.

semble pas qu'ils soient de nature à modifier l'idée qu'auparavant nous pouvions déjà nous former de son tour d'esprit et de son talent. Qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur ma pensée. Certes, je goûte et j'apprécie comme il convient *le Culte de l'incompétence... et l'Horreur des responsabilités*, et j'aurais vivement souhaité que ces vives et spirituelles satires de notre démocratie contemporaine ne fussent pas l'expression même de la juste réalité. Mais ces deux ouvrages n'étaient-ils pas contenus en germe dans le livre sur *le Libéralisme* et dans les *Problèmes politiques du temps présent* ou les *Questions politiques*? De même, on ne pensera jamais trop de bien du joli volume d'Émile Faguet sur *Madame de Sévigné*, de son vivant et ingénieux *La Fontaine*, surtout peut-être de son très beau *Balzac*, que d'excellents juges préfèrent à celui de Brunetière et à celui de Taine ; mais ce sont là des sujets que l'infatigable critique avait déjà traités dans des articles, et même dans des livres ; et, pour les traiter à nouveau, il n'a changé ni sa méthode, ni son fond d'idées générales. Pareillement enfin, les cinq volumes qu'il a consacrés à Rousseau, à l'occasion du bi-centenaire, sont extrêmement curieux et tout foisonnants d'idées ; mais ils n'ont pas fait oublier, sur le même sujet, l'admirable étude de son *Dix-huitième siècle*. Bref, tous ces ouvrages développent, complètent, prolongent l'œuvre et la pensée d'Émile Faguet ; ils ne la renouvellent pas ; ils n'en manifestent pas un nouvel aspect. Et l'on pourrait, à la rigueur, les ignorer pour tenter de cette œuvre et de cette pensée une définition suffisamment exacte.

On n'en pourrait dire tout à fait autant des livres où l'auteur des *Politiques et moralistes* a enfin résolument abordé les questions morales. Jusqu'à ces dernières années, pour des raisons sans doute complexes, et que, pour mon compte, je n'ai jamais bien réussi à démêler, il évitait visiblement ces questions ; il se refusait à les envisager et à les traiter de front ; il se contentait, çà et là, à propos des travaux d'autrui, de jeter en courant de rapides aperçus, qu'il était assez malaisé de relier en un corps de doctrine. Et l'on se demandait s'il s'en tiendrait éternellement à cette prudente et volontaire réserve. Or, les années s'écoulaient ; la vieillesse venait ; comme tant d'autres avant lui, Émile Faguet éprouvait le besoin, avant de mourir, de s'interroger loyalement sur les plus hauts problèmes que puisse agiter l'intelligence humaine et de nous laisser le résultat de ses méditations. De là ses livres sur *la Démission de la morale* et sur *les Préjugés nécessaires* ; de là aussi ces « discours de distribution de prix », comme il les appelait trop modestement, et qu'il avait intitulés *les Dix commandements*. Morale théorique et morale pratique, il a, cette fois, examiné la question sous tous ses aspects, et l'on peut, à l'aide de ces diverses publications, se représenter assez nettement l'attachante physionomie d'Émile Faguet moraliste.

II

Dans un article sur Renan, qu'il n'a pas recueilli en volume¹, Émile Faguet observe, fort justement selon moi, que la découverte de Schopenhauer a fait époque dans la vie intellectuelle de l'historien de la *Vie de Jésus*, et que la philosophie renanienne en a été comme renouvelée. Il s'est passé quelque chose d'analogue pour Émile Faguet, quand il eut « découvert » non pas Schopenhauer, mais Nietzsche. Nietzsche a été la dernière grande influence intellectuelle, la plus grande peut-être, qu'il ait subie, et il y aurait, dans une étude très développée, un fort curieux chapitre à écrire sur ce sujet. A quelle époque a-t-il lié intimement connaissance avec le philosophe allemand? Le premier article, — assez sévère, — que je sache de lui, sur Nietzsche, date de 1898². Six ans plus tard, il lui consacrait tout un volume³; et l'on composerait probablement un autre volume des articles qu'il lui a successivement consacrés. A chaque instant il le cite, presque toujours avec éloge, et elle est de lui, cette parole significative : « La pensée démocratique la plus profonde que je connaisse et qui m'a ému, je parle très sérieusement, et ravi, autant qu'une pensée d'Auguste Comte ou de Nietzsche, c'est la pensée centrale de M. Durkheim⁴. » Je crois bien que, dans les

1. *Un réquisitoire contre Renan* (la *Revue* du 1^{er} mars 1910).

2. Nietzsche, dans *Propos littéraires*, 3^e série.

3. *En lisant Nietzsche*, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904.

4. *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne*, *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} avril 1911, p. 520.

dernières années de sa vie, l'influence de Nietzsche avait presque détrôné celle d'Auguste Comte, laquelle pourrait bien s'être elle-même substituée à l'influence de Renan.

Quoi qu'il en soit, c'est « en lisant Nietzsche » qu'Émile Faguet a senti, sinon s'éveiller, tout au moins se préciser et se développer sa vocation de moraliste. Je ne jurerais pas que « le plaisir exquis souvent, pervers quelquefois, qu'il a pris à le lire » ait toujours été profitable, et peut-être s'est-il trop vite félicité « d'avoir lié commerce avec ce don Juan de la connaissance et cet aventurier de l'esprit ». Je crois qu'en morale, il y a des maîtres et des inspireurs plus sûrs et moins mêlés que Nietzsche, et je ne serais pas étonné que le philosophe allemand fût assez souvent responsable de ce qu'il y a parfois de paradoxal ou d'aventureux dans les théories de l'écrivain français. Celui-ci aimait tant les idées, il les pénétrait toutes avec une telle promptitude que, si on les lui présentait avec ingéniosité et avec talent, il se dérobaient mal à leur séduction. « Une très haute intelligence servie par une admirable imagination » : c'est ainsi qu'il définissait Nietzsche. C'étaient là des qualités auxquelles il ne savait pas rester insensible.

Le goût qu'Émile Faguet avait pour Nietzsche allait si loin que, dans le livre où il a exposé sa propre conception du problème moral, non seulement il consacre tout un chapitre à la morale de Nietzsche, mais encore il s'applaudit d'aboutir à des idées toutes voisines de celles de l'écrivain allemand et de pouvoir lui emprunter ses maximes favorites. Ce n'est point pour lui un mauvais signe

que la morale de l'honneur, la sienne, soit « plus rapprochée des idées ou plutôt de l'état d'âme de Nietzsche que de toute autre chose ». Et il a beau faire entre « les deux morales » de Nietzsche les distinctions nécessaires : l'aveu n'en subsiste pas moins, et il ne laisse pas d'être significatif.

Est-ce aussi à l'exemple de Nietzsche que, abordant à son tour les questions morales, Émile Faguet a écrit un livre extrêmement suggestif, vivant, et un peu décevant? Je ne sais ; mais cela n'est point impossible. Le livre devait s'appeler primitivement : *la Crise de la Morale* ; l'auteur a fini par préférer le titre, un peu trop spirituel peut-être, mais plus piquant de *la Démission de la Morale*. En étudiant les principaux systèmes de morale depuis Kant, il avait cru reconnaître qu'ils allaient tous à adoucir ou à ruiner le caractère impérieux, « catégorique » de la doctrine kantienne, et, par conséquent, « à lui ôter sa vertu indéfiniment productrice et féconde » ; et comme le kantisme était à ses yeux « la nouveauté la plus extraordinaire en doctrines morales et même en doctrines religieuses que le monde ait connue », diminuer ou dénaturer le kantisme, c'est ce qu'il appelait forcer la morale à donner sa « démission ». Or, cette « démission » lui paraissant fâcheuse, il va s'efforcer, tout en tenant compte des objections qu'on a adressées à la morale kantienne, d'en sauvegarder l'essentiel. Et c'est ce résultat qu'il espère atteindre en substituant à la morale de l'impératif catégorique pur et simple la morale de l'honneur.

Comment, par quels arguments Émile Faguet essaie-t-il de justifier ce nouveau point de vue?

C'est ce qu'il serait un peu long de dire, et aussi bien, toute analyse donnerait une idée fort imparfaite de l'ingéniosité spirituelle, de la finesse pénétrante, de la verve persuasive que le brillant essayiste a déployées pour établir sa thèse. Sa dialectique est si souple, si aimablement accueillante aux doctrines adverses qu'il se flatte de réconcilier et d'« absorber » dans la sienne, qu'il est malaisé de n'être point séduit et de n'être point tenté de lui donner raison.... Il faut se reprendre pourtant : à une pensée aussi sincère que l'était celle d'Émile Faguet on ne saurait mieux témoigner son respect qu'en ne lui ménageant pas les objections.

J'en aperçois deux qui me paraissent assez graves. D'abord, fonder la morale sur l'honneur, n'est-ce pas lui assurer un fondement un peu vague, un peu inconsistant, un peu subjectif? La notion de l'honneur n'est pas la même chez tous les hommes, et elle dépend trop souvent du degré de délicatesse ou de culture des consciences qui l'invoquent. Un pacifiste mettra son « honneur » à prêcher le désarmement, un ardent patriote à dénoncer les dangers de l'humanitarisme. Ni Socrate, ni Platon ne concevaient « le vice grec » comme une atteinte à l'honneur ; nous sommes aujourd'hui, — sauf en Allemagne, — devenus plus difficiles sur ce chapitre. J'ai donc quelque peine à voir dans l'honneur le caractère d'universalité qui seul convient au devoir.

D'autre part, — et l'observation s'applique non seulement à Émile Faguet, mais à bien d'autres moralistes ou philosophes, à commencer par l'illustre Kant, — n'oublie-t-on pas que si la morale est une science, ce qui est d'ailleurs discutable, elle n'est

pas une science comme les autres? Étudier le fait moral, spéculer sur le devoir, analyser les données et les exigences de la conscience, ce sont là des opérations qui ne ressemblent en rien aux expériences du chimiste dans son laboratoire. Qu'on le veuille ou non, les phénomènes moraux ne nous apparaissent pas à l'état pur et brut comme les phénomènes de l'ordre physico-chimique ; ils sont « conditionnés » par dix-neuf siècles de christianisme ; et à leur insu, les libres penseurs les plus détachés ou les athées les plus endurcis font entrer, dans leurs conceptions morales, d'obscurcs, de lointaines notions religieuses. Ce n'est pas en vain que, durant dix-neuf siècles, morale et religion ont été étroitement unies non seulement dans les idées, mais dans les consciences occidentales. Si ce lien séculaire doit jamais être brisé, il ne le sera pas en un jour. En tout cas, le fait s'impose à l'attention et à la méditation des « esprits penseurs ». C'est le poète qui a raison :

Une immense espérance a traversé la terre :
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

Il suit de là que, même pour rompre cette indéniable solidarité de fait, il faut tout d'abord commencer par la reconnaître, qu'un problème étant posé, il y a lieu de l'accepter dans toute sa complexité, d'en examiner avec soin toutes les données, de n'en proscrire ou négliger aucune, et qu'en fin de compte la meilleure manière de résoudre la question morale sera toujours, ou au moins longtemps, de l'étudier dans son rapport avec la question religieuse.

Qu'Émile Faguet, avec sa belle loyauté et son indépendance d'esprit, ne soit pas entré délibérément dans cette voie, cela est d'autant plus curieux qu'il a rendu en passant un très juste hommage au christianisme et à la morale chrétienne. « Le christianisme, dira-t-il, avait une morale telle qu'aucune, jusqu'à la consommation des siècles, à ce qu'il semble, ne pouvait la dépasser. » Et, plus précisément encore, il définira la morale chrétienne « une morale si élevée qu'on peut la considérer comme définitive ». Or, si cela est, la morale chrétienne n'est-elle pas comme prédestinée à « absorber » la morale de l'honneur elle-même? Et, d'autre part, quels rapports théoriques et pratiques existent-ils entre la morale de l'honneur et la morale chrétienne? On peut regretter qu'Émile Faguet n'ait pas cru devoir se poser ces intéressantes et peut-être essentielles questions.

III

Il en a abordé d'autres, moins vitales assurément, plus insolubles peut-être, dans le livre qu'il voulait d'abord intituler *les Illusions bienfaisantes*, et qu'il a fini par appeler *les Préjugés nécessaires*. « Les préjugés nécessaires, écrit-il, sont des vérités ou des erreurs dont les hommes ont besoin pour vivre en société, que le besoin de vivre en société leur impose comme attachées à lui-même et comme des formes de lui-même, ce sont des aspects divers de l'instinct social, lequel n'est lui-même qu'un besoin non primitif et qu'une nécessité historique ; il ne faut pas les prendre,

comme on fait souvent, pour des suggestions ou des formes ou des aspects de vouloir vivre *socialement*, et c'est pour cela qu'ils changent, se métamorphosent, se substituent les uns aux autres, fléchissent et se relèvent, etc. ; tandis que s'ils étaient des formes du vouloir vivre, ils seraient, au moins, beaucoup moins variables et auraient quelque chose de permanent et d'éternel. » Les principales de ces croyances, formes nécessaires de l'instinct social, sont, d'après lui, l'amour de la vie, le libre arbitre, la morale, les religions, la vie future, la Némésis, la réversibilité des fautes, le culte de la force, l'aristocratie, le mariage, la propriété, le *Amanescire* ; et tout le livre est consacré à décrire ces diverses croyances, à en rechercher les origines, à en étudier les luttes et les transformations, à en prévoir les destinées : sorte d'histoire naturelle, comme l'on voit, de l'homme social, où il y a, avec quelques paradoxes, et beaucoup de conjectures, nombre d'idées justes, originales, saisissantes, et que l'auteur, on le sent, a dû écrire comme un roman. De fait, n'est-ce pas un peu un roman que ce livre où l'on nous fait assister à la naissance et au développement des croyances, ou des « préjugés » qui nous paraissent former l'armature morale des sociétés civilisées ? Émile Faguet était peut-être avant tout un homme d'imagination, j'entends d'imagination philosophique. Ce positiviste qui, le plus souvent, s'attachait à ne pas quitter le solide terrain des faits, s'y dérobaît quelquefois avec volupté, et s'échappait dans la région des idées pures ; il n'y était point dépaysé ; il se complaisait à de subtiles constructions, à d'ingénieuses synthèses ; et comme

tous les grands architectes d'idées, il lui arrivait d'accueillir avec trop d'aisance des hypothèses un peu gratuites. Je crains que le livre sur *les Préjugés nécessaires* ne puisse assez souvent encourir ce reproche.

Par exemple, j'ai quelques doutes sur l'idée maîtresse du livre, à savoir que l'état social n'est pas un fait primitif, qu'il est même, dans l'histoire de l'humanité, relativement récent, et qu'il a été précédé de trois autres phases successives : l'état errant, l'état familial et l'état grégaire. J'aurais souhaité que cette opinion fût appuyée sur des faits précis, sur des textes autorisés d'anthropologistes qualifiés, plutôt que sur une simple boutade de Renan. Tout ce que nous savons de l'humanité historique semble bien établir que l'homme est avant tout, essentiellement, un être social, et je ne crois pas que, jusqu'ici, les enseignements assurés de la préhistoire démentent cette opinion¹. Pourquoi d'ailleurs, s'ils ont existé réellement, — et dans ce cas, ces divers états ont été peut-être plutôt simultanés que successifs, — pourquoi l'état grégaire, l'état familial, et même l'état errant ne seraient-ils pas conciliables avec un certain état social, sans doute embryonnaire, réel pourtant? Admettons-nous, avec Émile Faguet, que la société soit née de la guerre? La chose peut se soutenir, et ce qui est sûr, — nous le voyons du reste par ce qui se passe sous nos yeux, — c'est que la guerre resserre fortement le lien social. Mais, outre que la guerre même semble bien exiger un minimum d'organisa-

1. Voyez à ce sujet les très intéressantes observations de M. Édouard Le Roy dans le *Bulletin de la Société française de philosophie* de février-mars 1914 (Armand Colin).

tion sociale antérieure, l'idée que suggèrent toutes les découvertes préhistoriques est que le phénomène guerre a suivi de très près, si même il ne l'a pas accompagnée, l'apparition de l'humanité sur la terre. De sorte que toutes ces observations réunies tendraient à nous faire croire que, contrairement à l'assertion d'Émile Faguet, l'état social est véritablement un état primitif de l'humanité.

Acceptons au demeurant la thèse de l'auteur des *Préjugés nécessaires* ; on peut se demander si, dans le détail, il n'en a point, parfois, forcé un peu les termes. Il reconnaît par exemple de fort bonne grâce que les religions et la morale ne sont pas des « préjugés nécessaires sociaux », qu'elles sont antérieures à l'institution sociale, et contemporaines de l'humanité même ; mais il n'en va pas de même, d'après lui, du libre arbitre, et il range ce « préjugé nécessaire » parmi ceux qui ont été « inventés par la société elle-même ». Et, bien entendu, ce qu'il affirme là, il le prouve ; il essaie de le prouver tout au moins ; et sa démonstration, comme toujours, ne manque pas d'ingéniosité spirituelle. Avouerai-je qu'elle ne m'a point paru très persuasive ? Le problème de la liberté n'est pas susceptible d'une solution purement psychologique ; il relève surtout de l'ordre métaphysique et moral, et tant qu'on n'aura pas délibérément posé le problème sur ce terrain, on ne pourra sérieusement répondre aux multiples et délicates questions qu'il soulève. Le libre arbitre n'est pas un fait que l'on constate ; la conscience que nous en avons, ou plutôt que nous croyons en avoir, peut être parfaitement illusoire ; ce n'est pas non plus une idée abstraite dont on peut établir

la vérité par raison démonstrative ; c'est une *foi*, une foi qui a tous les caractères de la foi au devoir. Inséparable, à ce titre, de la notion même, fût-cela plus rudimentaire, de moralité, on ne saurait concevoir que la morale existât sans elle. Et l'on s'étonne qu'Émile Faguet se soit laissé entraîner à soutenir ce paradoxe.

Lui reprocherons-nous encore d'être un peu sceptique et surtout pessimiste dans ses conclusions? Sans doute il écrit, en parlant des croyances nécessaires à l'institution sociale : « En les appelant préjugés, je n'entends point dire *qu'elles soient fausses* : j'entends dire que les hommes, en grande majorité, les acceptent sans preuves et, inconsciemment, par le seul besoin qu'ils sentent qu'ils en ont, les acceptent et les professent non *a ratione*, mais *ad usum*... » Mais comme il n'essaie pas de les fonder en raison, et comme d'autre part, dans ses dernières pages, il laisse trop entendre que la raison raisonnante, en s'exerçant sur les « préjugés nécessaires », les réduit à néant, et entraîne dans leur ruine l'édifice social auquel ils servent de base, il marque ainsi, à l'égard de l'intelligence critique, une défiance qu'il est permis de trouver excessive, et qu'on ne saurait accepter sans réserve. Mais qu'importe que ce pragmatisme d'un nouveau genre nous apparaisse un peu désarmé en face de la raison et de la foi tout ensemble? Ce qu'il faut surtout retenir du livre d'Émile Faguet, c'est qu'il constitue l'une des plus brillantes et des plus vigoureuses apologies que l'on connaisse de l'institution sociale. Personne peut-être n'aura mieux mis en lumière les « croyances, axiomes, doxies », « préjugés », si l'on veut, mais « préjugés nécessaires » à l'existence

même de la société, et personne n'en aura mieux établi l'absolue « nécessité » pour toute société qui veut vivre et se perpétuer.

IV

On peut discuter assurément, — on peut toujours discuter, — les dix petits volumes où Émile Faguet a condensé toutes ses idées essentielles sur les questions morales, ou même religieuses, a ramassé les principaux conseils de son expérience. Mais, quand on vient de les lire, on est surtout frappé de ce qu'ils renferment de pensées justes, piquantes, ingénieuses, souvent profondes, et, sous une forme vivante et familière, de sagesse mélancolique ou souriante. Émile Faguet s'est mis là tout entier : avec sa verve, son bon sens, sa franchise, son agilité intellectuelle, sa finesse et sa lucidité d'esprit, sa grâce aussi et ses étonnantes improvisations de style. Quelques-uns de ces livrets sont charmants, et je sais de bons juges qui préfèrent le traité *de la Vieillesse* au *De senectute* de Cicéron. Les uns et les autres sont d'un véritable moraliste. Émile Faguet avait du sang de Rivarol dans les veines, et il en était assez fier : Rivarol se serait bien des fois reconnu dans *les Dix commandements*.

Ces petits traités ne s'analysent pas et ne se commentent guère : il y faudrait de trop longues pages. *Tu l'aimeras toi-même ; Tu aimeras ta compagne ; Tu aimeras ton père, ta mère et tes enfants ; Tu aimeras ton ami ; Tu aimeras les vieillards ; Tu aimeras ta profession ; Tu aimeras ta Patrie ; Tu*

aimeras la vérité ; Tu aimeras le devoir ; Tu aimeras Dieu : tels sont les préceptes de ce nouveau Décalogue. Est-il, dans l'ensemble, fort différent de l'ancien ? C'est ce qu'il importe d'examiner brièvement.

Assurément, il y a entre eux quelques divergences, et je sais, dans les opuscules sur *l'Amour* et sur *la Vieillesse*, certains traits qu'un moraliste chrétien n'approuverait pas complètement ou rectifierait très heureusement, certaines lacunes aussi qu'il réparerait très volontiers. Pourtant, d'une manière générale, bien loin qu'il y ait entre les deux *credo* opposition foncière, il y a plutôt accord secret, ou, si l'on préfère, rencontre fortuite, et comme une sorte d'« harmonie préétablie ». Le sage, tel que le conçoit Émile Faguet, n'est pas très éloigné de l'idéal chrétien ; il s'y achemine ; il en entrevoit la légitimité et la grandeur ; on dirait même parfois qu'il regrette de n'y pas entrer plus pleinement. En tout cas, l'hommage qu'il rend au christianisme est d'une fort intelligente et noble loyauté :

Cette religion peut avoir ses vicissitudes ; elle peut être temporairement abandonnée, elle peut être modifiée ; mais sa base reste, son esprit reste et il reste tellement que la religion chrétienne profite toujours et de la morale chrétienne et de toutes les morales qu'on pourra essayer d'inventer au dehors, parce que *toutes ces morales n'épuiseront pas, pour ainsi dire, la morale chrétienne, n'en dépasseront pas le terme, ne pourront pas jeter un idéal au delà de son idéal*, et de tout cela la religion tire son gain, pouvant dire toujours : « Quoi que je sois, je suis fondée sur une morale dont je porte le nom, à laquelle je me ramène toujours, que j'enseigne et que vous ne pouvez pas dépasser.

Si troublée qu'on prétende que je sois comme fleuve, on ne montera pas plus haut que la source. »

Ondira sans doute que cet hommage n'implique nullement l'adhésion intime. Évidemment. Mais, outre qu'en un certain sens, il n'en a peut-être que plus de prix, ce qui est remarquable dans le cas d'Émile Faguet, c'est qu'il rejoint exactement celui de bon nombre de ses plus illustres contemporains. Parti comme eux du pur positivisme, — et même du scientisme, — il aboutit comme eux à cette philosophie de l'inconnaissable, dont Spencer, après l'avoir formulée, n'a pas entrevu toutes les conséquences. « La grande conquête de la science moderne, écrit Émile Faguet à la fin de son traité *De Dieu*, de la pensée moderne, le grand pas tout récent fait dans la connaissance, c'est d'avoir *délimité l'inconnaissable*. Au delà de ce qui se voit, se compte, se mesure et se pèse, il y a quelque chose qui donnerait l'explication suprême de tout cela... ; ce quelque chose, nous ne pouvons pas le connaître et *il nous fuit d'une fuite éternelle*. *Nous sommes une goutte de matière, éclairée d'une lumière troublante et courte, plongée dans un océan de lourdes ténèbres*. Cet océan, c'est l'inconnaissable. » L'image est admirable, et digne de Pascal, dont l'écrivain vient d'ailleurs de retrouver les formules. Mais il ne s'en tient pas à cette simple constatation ; et il montre très bien, avec force et avec humour tout ensemble, que l'homme véritablement homme ne peut, ni ne doit s'y tenir. Et il conclut :

L'inconnaissable est l'inconnaissable ; mais *ce qui est humain*, c'est : 1° le connaître comme inconnaiss-

sable et ne pas le nier ; 2° avoir devant lui le « grand frisson », l'inquiétude de cette destinée qui nous y mêle sans nous permettre de le connaître ; 3° essayer d'en entrevoir quelque chose.

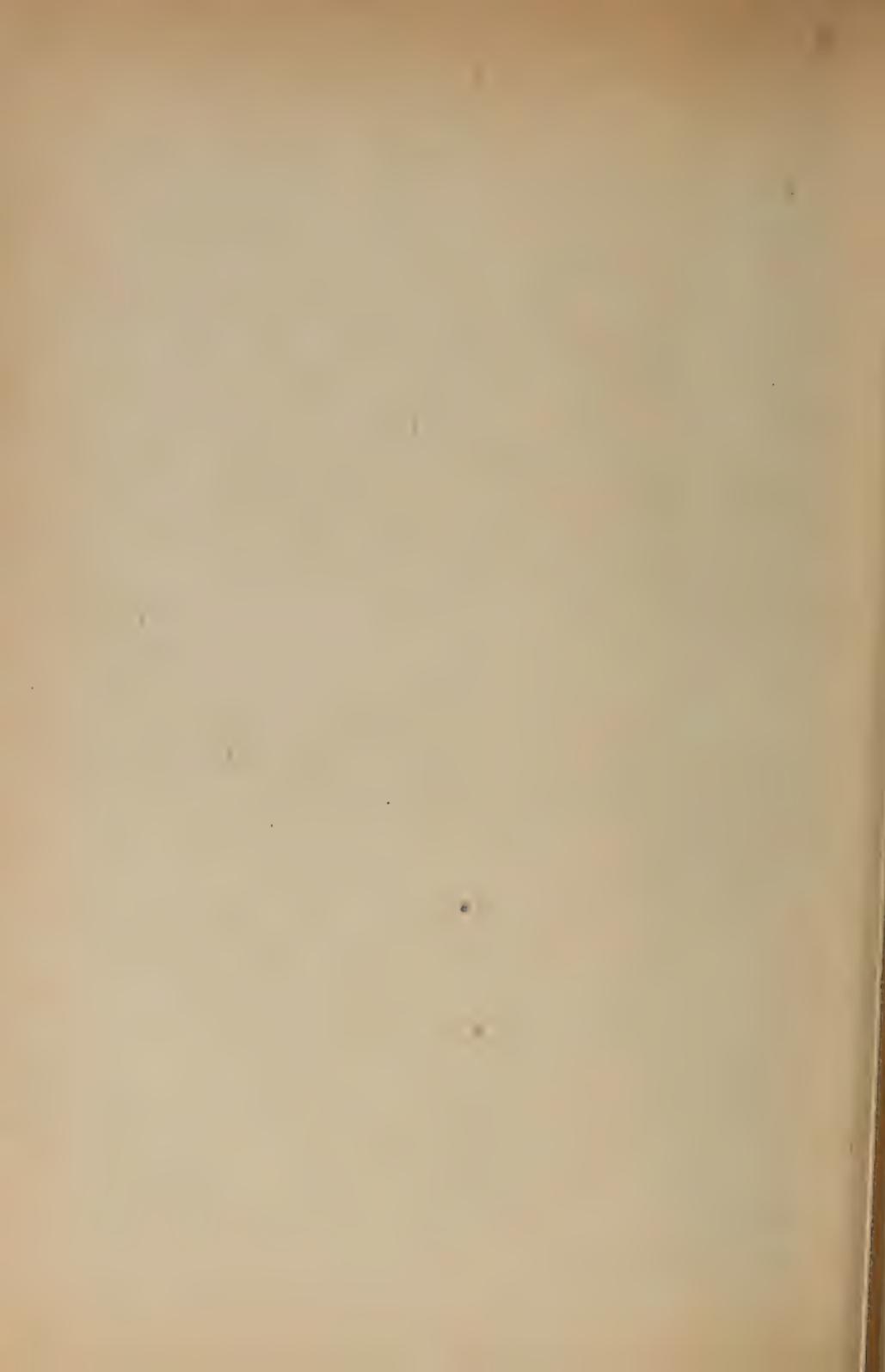
Or, *ces trois attitudes sont essentiellement religieuses*. Connaître l'inconnaissable comme inconnaissable, c'est un retour au *Deus absconditus* ; s'en inquiéter, c'est le respect de l'au-delà et le respect de nous-mêmes en tant que mêlés à une aventure redoutable, en tout cas sérieuse et grave ; essayer d'entrevoir, c'est l'élévation, *c'est la prière*, non en tant que sollicitation, mais en tant qu'effort pour approcher, non en tant que sollicitation, mais en tant que sollicitude.

Et cela même ne suffit pas à Émile Faguet. Car il n'a pas compté dans « les trois attitudes que la philosophie de l'inconnaissable donne à l'homme sérieux » « la tendance à croire à une formule unique ». Et il ajoute, bien profondément, selon moi : « Le monothéisme trouve un concours beaucoup plutôt qu'un obstacle dans la philosophie positive, et l'on peut même dire et l'on doit dire que *le monothéisme commence et commence naturellement où la philosophie positive s'arrête.* »

C'est parmi ces hautes et bienfaisantes pensées que vieillissait Émile Faguet. Elles expliquent et elles pouvaient nous faire pressentir son évolution et ses dispositions finales. La guerre d'ailleurs, qui l'avait remué et troublé jusque dans les fibres les plus intimes de son être, avait encore attendri son positivisme, et dans ses articles des deux dernières années, se faisaient jour des idées et des sentiments qui, jadis, eussent un peu surpris sous sa plume. Le moraliste achevait de se dégager et de s'épurer

en lui. Ses leçons n'auront pas été perdues. Plus lentement, moins impérieusement que d'autres, mais aussi sûrement, il aura conduit les générations nouvelles dans les grandes voies royales de l'idéalisme français.

15 avril 1917.



E.-M. DE VOGÜÉ ROMANCIER ¹

Il y a dans *le Roman russe* quelques lignes qui ont dû, j'imagine, rendre parfois rêveurs les admirateurs et les amis de M. de Vogüé quand, en 1893, on apprit qu'il allait se présenter à la députation : « On est tenté, écrivait-il de Tourguénef, on est tenté de s'inquiéter pour l'avenir du poète; on entend derrière ces phrases comme un mauvais grondement de politique; est-ce que la grande suborneuse va le détourner de sa vraie voie? » Et il ajoutait : « Il n'en sera rien heureusement. Tourguénef était bien trop littéraire, trop contemplatif et trop détaché, pour se jeter dans cette mêlée où l'on entre avec des convictions et d'où l'on sort avec des intérêts. » Je ne puis m'empêcher d'appliquer ces paroles à M. de Vogüé lui-même. Il a failli lui aussi, un instant, se jeter dans la mêlée, et de 1893 à 1898, on le vit au Palais-Bourbon représenter une cir-

1. Ces pages ont été écrites pour servir de Préface à une édition nouvelle des *Morts qui parlent* qui a paru dans la collection Nelson. — On voudra bien les considérer comme un complément de l'étude d'ensemble qui figure au tome I de nos *Maîtres de l'heure*.

conscription de l'Ardèche. Mais on ne lui permit point de rendre à son pays les services effectifs qu'il avait rêvé de lui rendre. Nos démocraties contemporaines sont dures aux poètes qui, nés avec un grand nom, ont la noble ambition de les servir. Elles n'admettent plus que l'on veuille « siéger au plafond » ; elles sont réfractaires à l'indépendance ; elles sont rebelles à l'idéalisme. « Plus sévère que celle de Platon, notre république reconduit à la frontière ceux qui viennent lui parler d'art et de poésie, sans même les couronner de fleurs. »

Il est peut-être heureux que M. de Vogüé ait vérifié sur lui-même ce mélancolique jugement de sa jeunesse, et qu'il se soit, lui aussi, laissé reconduire à la frontière : il en rapportait les « souvenirs et visions » qui, un an plus tard, allaient prendre corps, forme et vie dans *les Morts qui parlent*.



Ce n'est pas à dire d'ailleurs qu'il faille chercher dans ce livre de véritables « portraits » de nos hommes politiques. *Les Morts qui parlent* ne sont à aucun titre un roman à clefs. M. de Vogüé, et je l'en félicite, aurait considéré comme indigne de lui de transporter tout vifs dans une œuvre d'imagination, sous un nom d'emprunt, les collègues qu'il avait coudoyés dans les couloirs de la Chambre ; il n'a pas voulu recourir à ce trop facile moyen de succès, ou de scandale. Il a fait infiniment mieux. Comme tous les grands artistes de tous les temps, comme Balzac, comme Molière, il a pris sans doute son bien partout où il le trouvait ;

il a ramassé dans la réalité vivante les traits épars et significatifs qu'elle lui fournissait ; mais, comme eux aussi, il a fait entrer ces données toutes matérielles dans des combinaisons inédites ; il en a composé des figures à la fois réelles et idéales, qui ont toute la vérité et la ressemblance du modèle directement observé et fidèlement copié, et, en même temps, toute la généralité de la création artistique. Ainsi transformée, la réalité contemporaine a pris une valeur toute nouvelle : repensée et comme recrée par un cerveau de poète, elle dépasse et déborde les contingences de l'existence quotidienne, de l'observation transitoire ; elle s'élève jusqu'au symbole ; parfois même, elle touche à la prophétie. Elzéar Bayonne ressemble assurément moins à Jaurès qu'à Ferdinand Lassalle ; ou plutôt, il ne ressemble qu'à lui-même, cet orateur socialiste que tout le monde juge « ministrable » : quelques mois après la publication des *Morts qui parlent*, un socialiste siégeait pour la première fois au banc des ministres français.

Ce don d'utiliser et de généraliser tout à la fois l'expérience concrète, on le retrouve dans la description du milieu où vivent et s'agitent les personnages mis en scène par le romancier. Cette peinture du milieu parlementaire est vraiment admirable de vie grouillante et palpitante, et, en même temps, de largeur compréhensive, d'évocation synthétique. C'est une vaste fresque qui a tout le relief et la précision d'une miniature. M. Jules Lemaitre déclarait, voilà déjà dix ans, que cette partie du livre « tient du chef-d'œuvre », et il n'est, je pense, aucun lecteur désintéressé qui, là-dessus, ne lui

donne pleinement raison. Quand on a lu les descriptions de ces séances de la Chambre où tant d'intérêts, de passions, de convoitises et d'égoïsmes sont aux prises, où se nouent tant d'intrigues et se consomment tant de lâchetés, on ne les oublie plus. La chute d'un ministère, l'élection d'un président de la République, le tumulte soulevé par un orageux discours socialiste, l'enterrement du président Duputel sous la pluie et dans la boue de Paris, ce sont là désormais des « choses vues », et qui se gravent pour toujours dans l'imagination du lecteur. Saint-Simon aurait reconnu dans ce peintre d'histoire l'un de ses plus légitimes héritiers.

Mais M. de Vogüé ne se contente pas de peindre ; il pense et il fait penser ; il formule et il explique. Il a étudié *in anima vili* la psychologie des foules ; il en a reconnu les lois ; il s'est rendu un compte exact, précis, de la mentalité spéciale qui, dès qu'ils sont rassemblés, transforme en fanatiques aveugles et violents des hommes qui, pris individuellement, et hors de la salle des séances, ne manquent ni de bon sens, ni de savoir, ni de courtoisie, ni même de scepticisme. Pour exprimer la fatale et délétère influence du milieu sur les âmes, l'écrivain a trouvé une image saisissante, aussi suggestive que forte, et qui restera sans doute, en raison même de sa douloureuse justesse : « Chaque après-midi, fait-il dire à un député, cœur sincère et droit, il me semble que je me plonge dans un *bain de haine*. » Et n'est-ce pas là, en effet, puissamment traduite, l'impression que l'on emporte des séances les plus mouvementées du Palais-Bourbon ? Rappelons encore ces lignes étonnantes : « Ce fut pis encore

quand le plafond lumineux s'éclaira : dans l'air épais, sur ces figures terreuses, fantomatiques, avec la clarté trouble et jaunâtre dont on ne voyait pas la source, il sembla qu'une pluie de fiel en dissolution s'épandît ; elle tremblait dans l'atmosphère vibrante, elle faisait saillir les masques convulsés, plus terreux et plus jaunes, plus haineux sous le cerne de lumière bilieuse. »

Et à ceux qui demanderaient : Pourquoi ce singulier et triste phénomène ? Pourquoi dans cette enceinte empoisonnée, tant de colères et tant de haines ? M. de Vogüé fournit une explication et une réponse. C'est en vain que tant d'honnêtes gens, qui se croient nés d'hier, prétendent recommencer l'histoire. Un long passé se survit en eux malgré eux et leur dicte leurs gestes quotidiens. A leur insu, ils recommencent contre les mêmes adversaires, les combats qu'ont livrés leurs pères. Le légiste, le vilain, le procureur, le huguenot, le féodal de l'ancienne monarchie française revivent dans leurs petits-neveux et leur ont légué leurs querelles à vider. Toutes les passions qui agitaient nos ancêtres et qui les dressaient les uns contre les autres ne sont pas mortes avec eux ; elles se sont toutes donné rendez-vous dans cette salle de spectacle ; nous leur prêtons notre propre voix, mais nous ne leur prêtons que notre voix ; par notre bouche, ce sont *les morts qui parlent*. Telle est en substance, exprimée par une formule retentissante, qui tout de suite a fait fortune et est passée en proverbe, la théorie philosophique dont le livre tout entier est comme l'illustration plastique. Il suffit de l'énoncer pour en voir toute la justesse et la profondeur.

Et M. de Vogüé a poussé plus loin encore et plus avant la recherche des causes profondes qui expliquent les manifestations diverses de notre vie politique et sociale. Il a très bien vu et très fortement dit et montré que, au fond de toutes ces querelles, de toutes ces passions, de toutes ces haines il n'y a qu'une seule question : l'éternelle question religieuse. Tantôt obscure et voilée, tantôt au contraire brusquement émergente, elle est l'âme parfois invisible, mais toujours présente de notre histoire contemporaine. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les conclusions de M. de Vogüé rejoignent et confirment celles des observateurs les plus pénétrants, les plus lucides et les plus impartiaux des choses actuelles. On ne trouvera pas beaucoup de romans où des problèmes d'une telle ampleur et d'une telle portée soient posés et agités.

Et tout cela compose une œuvre puissante et grave, passionnée et pourtant sercine, un peu tendue par endroits peut-être, et où l'on sent circuler, sous l'éclat imagé et sous l'ironie ardente de la forme, comme un large courant intérieur d'âcre amertume et d'altier pessimisme. Ce pessimisme est-il entier, absolu? C'est ce qu'il n'est pas indifférent d'examiner d'un peu plus près.

..

Un de mes amis, esprit exact et précis, historien de métier, et qui s'est fait une loi et une habitude de voir toutes choses sous l'aspect du relatif, me disait, il y a quelque temps, après une lecture des *Morts qui parlent* :

« Comme réquisitoire contre notre régime parlementaire, ce livre est admirable, et il n'est aucune des critiques qu'il formule à laquelle, pour ma part, je ne souscrive pleinement. Mais si tout ce qu'il dit est vrai, il ne dit peut-être pas tout. Comme Taine jadis dans ses *Origines*, il semble bien ne mettre en relief qu'un côté des choses. Si malfaisante que soit trop souvent l'œuvre de nos députés, il leur arrive... de se tromper, de voter quelques bonnes lois, de réaliser d'utiles réformes, d'accomplir, dans leurs commissions surtout, de modestes et saines besognes. Si d'ailleurs il n'en était pas ainsi, il y a longtemps que le peuple souverain les eût cassés aux gages. Si médiocre, et imparfait, et vicieux même que soit un régime, il ne dure pas depuis quarante ans bientôt sans répondre à certains besoins généraux, sans remplir, tant bien que mal, certains offices indispensables. Corrigeons-le, réformons-le, adaptons-le à notre tempérament national, rien de mieux : mais gardons-nous de le condamner en bloc. D'autre part, jetons un coup d'œil autour de nous. La France n'est pas le seul pays à essayer du régime parlementaire. Même chez les peuples qui l'ont adopté bien avant nous, et chez lesquels il est pour ainsi dire issu d'une sorte de génération spontanée, ne pourrait-on pas signaler, même aujourd'hui, quelques-uns des vices les plus graves dont nous souffrons chez nous? Tout est-il toujours parfait à la Chambre des Lords et à la Chambre des Communes? Et les élections anglaises elles-mêmes, celles de 1910, ont-elles été partout un modèle d'urbanité? Que si, toutes comparaisons faites, nous devons nous reconnaître poli-

tiquement inférieurs, — ce qui n'est pas sûr, — à nos heureux voisins, la raison en est assez simple. La France est le premier des grands États modernes à avoir tenté sur elle-même l'expérience démocratique. Cette expérience, que tous les peuples tenteront à leur tour, *et dont ils profiteront* quand nous l'aurons nous-mêmes tentée, cette expérience ne se fait pas chez nous sans heurts, sans tâtonnements, sans fausses manœuvres. Comment pourrait-il en être autrement? Avant de nous jeter la première pierre, que les Italiens, les Allemands, les Russes, et même les Anglais, résolvent d'abord pour leur propre compte ce difficile problème... J'avoue que j'aurais voulu trouver quelques considérations de cet ordre sous la plume de M. de Vogüé, — ou du député Jacques Andarran¹. »

Je ne suis pas assez grand clerc dans ces sortes de questions pour décider si mon ami a raison ou tort. Je crois bien que M. de Vogüé pourrait revendiquer le droit qu'a tout écrivain d'imagination de choisir dans la réalité, de mettre en lumière et en saillie tel côté particulier des choses plutôt que tel autre. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il serait désolé que l'on vît dans son livre un jugement d'ensemble et de fond sur la France contemporaine. Mieux que personne, il sait que la France n'est pas tout entière au Palais-Bourbon, et s'il a mis comme sous-titre aux *Morts qui parlent* « scènes de la vie parlementaire », c'était bien pour faire entendre que, en France surtout,

1. Ces lignes ont été écrites en 1910, et elles n'ont pas été retouchées. Il me semble que les événements de la guerre et de l'après-guerre n'ont fait que me donner raison.

la vie « parlementaire » ne se confond nullement avec la vie nationale. « Je t'ai retracé, fait-il dire quelque part à Jacques Andarran écrivant à son frère Pierre, je t'ai retracé, tel que je le vois ici, le tableau de la France : *non, pas de la France : de ses maîtres occasionnels.* » La distinction est essentielle, et je sais, pour ma part, infiniment gré à M. de Vogüé de l'avoir si nettement formulée.

En France, en effet, plus que partout ailleurs, le pays réel doit être soigneusement distingué, — l'Anglais Courteney-Bodley l'a fort bien vu, — du pays officiel ; l'un et l'autre ne communiquent qu'en de rares circonstances et ne se ressemblent guère. Les deux Frances dont on a si souvent parlé, la France rouge et la France noire, c'est surtout dans nos assemblées politiques qu'elles vivent et s'entredéchirent. Mais au-dessous et en marge de ces deux Frances, il y en a une troisième, qui n'est ni rouge, ni noire ; c'est celle qui travaille et qui épargne, et qui, sans se soucier de nos querelles métaphysiques ou politiques, refait constamment, patiemment la fortune matérielle et la santé morale du pays. Cette « troisième France », qui est la vraie France, M. de Vogüé la connaît bien, et il lui a fait sa juste place dans *les Morts qui parlent*. C'est elle d'où sont sortis ces « Soudanais » dont l'écrivain nous décrit en termes vibrants l'œuvre utile, féconde, héroïque, et de si haute et si lointaine portée. C'est elle encore que symbolisent vaillamment dans leur coin de province, ces deux femmes, si virilement actives, si nobles et si pures, la tante et la nièce, dont le romancier a vigoureusement peint les âmes harmonieuses et profondes. Et c'est elle enfin qui

a produit ce Jacques Andarran, où il me semble bien que M. de Vogüé s'est un peu représenté lui-même, joignant ainsi son propre portrait à celui des vrais ouvriers d'avenir, et donnant, par son propre exemple, à ceux qui aiment le généreux et clair génie de la France de nouvelles raisons de croire à sa vitalité.

22 avril 1910.

LA JEUNESSE DE JULES LEMAITRE¹

M. Henry Bordeaux, vient de publier en un juste volume, la première édition, revue, corrigée et augmentée, de son Discours de réception à l'Académie française. Je m'explique. Ayant eu la bonne fortune de succéder à Jules Lemaître, il a voulu connaître à fond l'exquis écrivain dont il avait à prononcer l'éloge. Il s'enferma pendant plus d'un mois avec ses livres, les lut ou les relut, — ce qui est la vraie méthode, — dans l'ordre chronologique, lut aussi les principales études qu'ils avaient inspirées. Puis il interrogea sur son héros les amis, les parents que celui-ci avait conservés, obtint communication de manuscrits, de papiers de famille et de correspondances, fit un pèlerinage à Tavers. Après quoi, il se mit à écrire. Et les pages succédaient aux pages.... Quand le discours fut achevé, il en comprenait plus de cent, alors que les plus longues harangues académiques en ont à peine quarante.

1. *Jules Lemaître*, par M. Henry Bordeaux, 1 vol. in-16, Paris, Plon.

M. Frédéric Masson, sévère gardien des bons usages, fut inflexible. Il fallut faire court. Il fallut entrer dans le lit de Procuste. Il fallut élaguer bien des développements qui avaient leur intérêt. L'auteur ne put s'y résigner entièrement. Son discours officiel et définitif terminé, il reprit sa première version, la remania, l'augmenta de quelques nouveaux documents. Et tel est le livre, un peu inégal et incomplet, — il nous en prévient lui-même, car on ne saurait encore tout dire, — mais fort intéressant malgré tout, qu'il nous donne aujourd'hui sur Jules Lemaître. J'en voudrais prendre occasion et prétexte pour ajouter quelques nouvelles touches au portrait que j'essayais, il y a une huitaine d'années, de tracer de l'auteur des *Contemporains* ¹.

1. Voyez nos *Maîtres de l'Heure*, t. II, Paris, Hachette, 2^e édit. 1919. Mon étude sur Jules Lemaître m'avait valu de lui la lettre que voici, et que je publie tout entière, bien qu'elle soit, comme il était naturel, trop aimable pour moi, parce qu'elle est un document sur l'homme :

12 avril 1912.

Cher Monsieur,

Beaucoup de vos phrases m'ont été plus douces que le miel. Et quand vous faites des critiques ou des réserves, vous y mettez tant de gentillesse ! Vous m'accordez infiniment plus que je ne mérite et beaucoup plus que je n'attendais. Vous m'avez réappris sur moi-même des choses dont je ne me souvenais plus guère. Vous composez une image de moi où tous les traits finissent par s'accorder et que je voudrais bien qui fût vraie ; et vous trouvez pour moi deux définitions où entrent les noms de Montaigne et de Racine, ce que je n'aurais même pas osé rêver !

Si j'essaye d'oublier de qui il s'agit, il me semble que votre étude, si savamment composée, est aussi très vivante, et que vous faites aussi de la critique impressionniste. Mais y en a-t-il une autre ?

Si *les Rois* sont un assez mauvais roman, c'est peut-être

*
* *

Une sensibilité fine, aiguë, exigeante, un peu malade, associée à une intelligence prodigieusement subtile et déliée, plus souple que forte, plus critique que dogmatique, plus portée à la raillerie qu'à la croyance, une volonté très faible, et qui suit aisément les directions du dehors, voilà, ce me semble, le fond du tempérament moral chez Jules Lemaître. Enfant unique et trop choyé, mal préparé par son éducation première à vouloir vigoureusement, un peu déraciné par ses premières années de vie parisienne, ayant d'autre part, comme dirait M. Bourget, brûlé l'étape, ce qui entraîne divers inconvénients¹, il y avait en lui bien des contrastes

surtout parce qu'ils ont été d'abord écrits sous la forme d'une pièce de théâtre.

Si je n'ai pas fait de romans, c'est par paresse.

Si j'ai écrit *Serenus*, c'est que j'étais encore jeune et comme envoûté par Renan.

Si je traite en six mois des sujets qui voudraient six ans de travail, c'est que je ne prétends faire que des « conférences » ou causeries.

Et si je vous remercie mal, c'est que je sens trop vivement ma dette.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre très reconnaissant et dévoué

JULES LEMAITRE.

1. Inconvénients moins tragiques, en général, que ceux qui nous sont signalés dans le roman de M. Bourget. Né et resté « paysan », Jules Lemaître a toujours été un peu dépaysé dans les milieux parisiens et « bourgeois ». Et comme, de nos jours, l'homme de lettres « arrivé » est nécessairement un « bourgeois », cette opposition foncière entre son milieu naturel et son milieu acquis a dû mettre dans la vie et dans l'œuvre de l'écrivain un élément de trouble et de déséquilibre.

dont il a, si je ne me trompe, beaucoup souffert dans sa vie intérieure, mais dont a bénéficié son talent. Ses parents, les petits instituteurs de Tavers, paraissent avoir été des personnalités assez originales, et nul doute que l'enfant ne leur ait dû beaucoup. « Son père, nous dit M. Bordeaux, dans l'extrême jeunesse, s'était cru appelé à la vocation ecclésiastique et en avait gardé une sorte de gravité tempérée par une sensibilité presque féminine » ; il mourut en 1893. Sa mère était une femme « d'un grand sens et d'une ardente piété.... Elle avait le goût sûr et le mot clair : il lui lisait ses manuscrits. Elle ne les approuvait pas toujours et critiquait les malices. » Jules Lemaître, s'il a, plus d'une fois, alarmé la sollicitude et les scrupules de sa mère, a été au total, un excellent fils. Très souvent, — tous les mois, nous dit-on, et parfois tous les quinze jours, — il retournait la voir, dans son village, où, chaque année, aux vacances, il faisait de longs séjours. Il était allé la chercher pour la répétition générale de sa première pièce, pour sa réception à l'Académie, pour son discours sur les prix de vertu. Et je suis tout à fait de l'avis de M. Bordeaux : quand Jules Lemaître reproche à Stendhal, — ce raté total dont la scandaleuse réputation passera un jour pour le grand péché mortel de l'École normale et pour la plus complète mystification littéraire du XIX^e siècle, — les injures que celui-ci, dans son *Journal*, adresse à son père, c'est le fils respectueux et tendre qui proteste en lui contre de telles impiétés. Cet impitoyable railleur n'a jamais exercé sa verve aux dépens de certains sentiments essentiels et « sacrés ».

A dix ans, on le mit au petit séminaire de Sainte-Croix à Orléans. Il émaillait les brouillons de ses devoirs d'amusantes caricatures à la plume. De son éducation cléricale il avait conservé, avec certains gestes et certaines habitudes dont ses compatriotes de Tavers nous ont laissé le souvenir, un certain tour d'esprit enveloppant, insinuant, hospitalier aux choses de l'âme. Un peu plus tard, on l'envoya à Paris, au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, pour y préparer le baccalauréat, puis l'École normale. De cette époque, 1868-1870, datent ses premiers vers. « Les Parisiens de Paris n'ont point de clocher, déclarait-il un jour dans son premier billet du matin. La Madeleine en est totalement dépourvue ; les clochers de Saint-Augustin et de la Trinité ne sont pas des clochers... et jamais Parisien de quinze ans n'a eu l'idée d'écrire sur eux des vers élégiaques. » C'est qu'il se souvenait des vers qu'à quinze ans il avait composés sur le clocher de Tavers :

Notre-Dame, j'ai vu tes deux tours séculaires,
Poème que sculpta la foi de nos aïeux,
Et tes piliers géants, sainte forêt de pierres,
Et tes vastes vitraux aux reflets merveilleux.

J'ai vu ton temple antique, ô sainte Madeleine.
Loin des rives d'Hellas où le ciel est si doux,
On dirait qu'il s'ennuie et pleure son Athènes,
Parthénon chez les Grecs, catafalque chez nous.

J'ai vu Saint-Augustin, monument de notre âge
Qu'en forme de bazar l'art moderne forgea,
Colonnades de zinc et voûte d'étamage,
Temple bariolé comme un grand opéra.

Mais rien ne vaut pour moi l'église encore neuve
 Dont la flèche domine, ô gracieux Tavers,
 Tes toits échelonnés, tes vignes, ton beau fleuve,
Splendide ruban bleu bordant les coteaux verts !

Ce dernier vers a bien de la grâce. Une autre pièce est intitulée : *Souvenirs de décembre 1870* : elle est inspirée de *l'Expiation* de Victor Hugo, et elle nous rend très fidèlement les impressions douloureuses que l'adolescent a emportées de l'année terrible :

On se battait non loin de mon hameau natal....
 Sous le toit paternel je rêvais tristement,
 Tandis que les carreaux tremblaient à tout moment,
 Et je rongais mon cœur.

Le soir, sur la grand'route,
 J'allai voir défiler notre armée en déroute.
 Car c'était sa coutume, et dans ces jours maudits
 Ils apprenaient à fuir, les vainqueurs de jadis.
 Or, la grand'route était toute blanche de neige,
 Et, troupeau débandé que l'épouvante assiège,
 Les vaincus d'aujourd'hui, les vaincus de demain
 Vaguement éclairés aux lueurs du chemin,
 Fantassins sans fusil, cavaliers sans monture,
 Vétérans et conscrits épars à l'aventure,
 Se traînaient, se hâtaient, allaient, couraient sans bruit.
 Sur la route muette on eût cru, dans la nuit,
 Voir l'obscur glissement de fantômes farouches.
 Ils passaient, visions rapides ; et les bouches
 Se taisaient ; nul rayon n'étoilait le ciel noir.
 Sur ces spectres qu'emporte un vent de désespoir,
 Une profonde horreur planait, d'autant plus lourde
 Que les pas s'éteignaient dans cette neige sourde,
 Mêlant, pour qui voyait ce défilé hagard,
 La stupeur du silence à l'effroi du regard.

Une autre pièce datée aussi de 1871, a pour titre *les Amours de Boileau*. C'est un badinage qui rap-

pelle certains contes de Musset. Déjà, parmi ces imitations toutes juvéniles, la personnalité se dessine : le goût du terroir, l'instinct patriotique, le penchant à l'ironie, n'est-ce pas déjà tout le Jules Lemaître que nous avons appris à connaître ?

En 1872, il entre à l'École normale. Il acheva de s'y affiner, de s'y cultiver en tous sens. C'est là, de son propre aveu, que se dénoua pour lui une crise morale analogue à celle qui, jadis, avait détaché Renan du catholicisme, et que la lecture et l'influence de Renan, si elles ne l'ont pas provoquée, « l'aidèrent à supporter sans secousse et sans douleur ». On peut conjecturer aussi qu'aux jours de sortie, la vie de l'étudiant un peu bohème, pour laquelle il eut toujours quelque tendresse, le prenait déjà dans son engrenage. Et en 1875, jeune et brillant agrégé des lettres, nous le retrouvons professeur au Havre.

* * *

S'était-il juré d'être un professeur toute sa vie ? J'en doute fort, et l'exemple des grands normaliens de « la grande promotion », — les Taine, les About, les Sarcey, — a dû, j'imagine, orienter d'assez bonne heure sa pensée vers les Lettres pures. A quel moment la vocation d'écrire a-t-elle surgi en lui ? Nous ne savons. Au Havre, dans l'intervalle de ses classes, de ses cours à des jeunes filles, de ses conférences, il a noirci beaucoup de papier : vers, comédies, drames historiques, plans de thèses¹. Un ancien normalien, Charles Bigot, qu'il a rencontré, fait

passer au XIX^e Siècle un article de lui sur un volume de Bersot et, après l'avoir présenté à Eugène Yung qui demande au débutant des articles pour la *Revue bleue*, il se fait fort de lui ouvrir la *Nouvelle Revue* : « J'entrevois donc, — écrivait à ses parents, le 11 mai 1879, le nouveau journaliste, — le moment où je pourrai, tout *en restant professeur*, tirer de ma plume un profit honnête et faire sans duperie *ce qui me plaît le mieux*. Reste à savoir si toutes ces belles promesses seront suivies d'effet; j'aime autant le croire. » Il fait, entre temps, la connaissance de Flaubert, sur lequel il a écrit deux articles; celui-ci le recommande à Maupassant, qui réussit à le faire nommer à l'École des Lettres d'Alger au mois d'avril 1880. A quelques mois de là, il publiait chez l'éditeur Lemerre son premier recueil de vers, *les Médaillons*.

Au Havre, dans des cours publics qu'il avait donnés à l'Hôtel de ville, il avait, en 1878-79, étudié *les Moralistes français*; il reprit ce cours à Alger. L'une de ces leçons sur l'*Imitation de Jésus-Christ* a paru dans l'unique numéro d'une *Revue de l'École d'Alger*. M. Henry Bordeaux, qui a pu la lire, en cite d'intéressants fragments, entre autres, cette reconstitution, fort joliment écrite, mais singulièrement conjecturale, de la biographie du pieux auteur, dont Jules Lemaître veut, à tout prix, faire un fils de paysan :

Son curé le distingua pour sa piété et son intelligence et l'envoya à l'école cathédrale du diocèse. Il y fit d'excellentes études, fut prêtre, entrevit le monde, le jugea violent, bruyant, dangereux et misérable. Il refusa d'y entrer, car son âme délicate, qui s'était

encore affinée dans l'étude, craignait les choses et répugnait à l'action. Il se réfugia dans le cloître et n'en sortit plus. Il écrivit pour lui un livre qui fut comme le journal de son âme. Ses compagnons le trouvèrent après sa mort, l'estimèrent utile et édifiant. Mais comme ces humbles pages ne pouvaient tirer nulle recommandation du nom d'un moine obscur, on les copia et on les répandit comme un ouvrage anonyme, peut-être avec cette pensée que la parole de Dieu, écoutée et recueillie dans le cœur d'un de ses serviteurs, n'a pas besoin d'être signée.

Et j'aime bien aussi cette dernière phrase, que l'ingénieux écrivain a reprise, en la corrigeant, dans l'une de ses *Figurines* :

Ce moine, dont la doctrine est âpre, et l'âme douce, dont la parole est dure et la voix harmonieuse, fait songer à ces figures des vitraux gothiques, visages émaciés, longues mains jointes, corps anguleux maigrement drapés, dont les lignes sont riches et la couleur charmante, et qui baignent leurs contours rigides dans une belle lumière mystérieuse.

Le cours avait eu un grand succès. L'année suivante, Jules Lemaître étudia *la Comédie originale du XVIII^e siècle* ; ce cours devait lui fournir la matière de sa future thèse sur *Dancourt*. Quand, au mois de novembre 1881, il revint pour la troisième fois à Alger, il n'était plus seul : il venait de se marier et il amenait avec lui, pour son malheur, une toute jeune femme de dix-huit ans. Cinq mois après, la rupture était consommée, et Lemaître quittait Alger pour toujours.

Que s'était-il exactement passé? Nous ne le savons sans doute jamais très précisément, En pareille

matière, je constate que ceux qui passent pour le mieux renseignés ne le sont souvent guère, qu'il leur arrive de mal interpréter les témoignages les plus directs, les plus positifs, et puisque aussi bien ces témoignages font ici défaut, abstenons-nous de remuer des cendres aujourd'hui froides, et qui ont jadis recouvert un peu d'humanité douloureuse. Tout ce qu'il est permis de conjecturer, d'une manière un peu générale, d'après les aveux, même transposés, de l'écrivain, dans les vers d'*Une méprise*, dans certaines scènes de *Révoltée* et du *Pardon*, c'est que ce mariage d'inclination fut, de sa part, une lamentable erreur. Quelles qu'eussent été, jusqu'alors, ses expériences sentimentales, il était, je crois, resté très naïf. Au Havre, il avait failli s'éprendre d'une jeune fille qui épousa un riche industriel ; il fit des vers sur « cette petite aventure de son imagination » dont il ne « garda, écrivait-il à ses parents, qu'un souvenir agréable et léger ». « Le fond n'était pas atteint, affirmait-il... Il est, en somme, assez facile d'éviter les sottises, quand la tête reste libre, qu'on a quelque expérience, ne fût-ce que celle des livres, et qu'on n'a pas un tempérament volcanique. » Il se flattait ! A ce « très discret demi-amoureux qui se regarde vivre », il aurait fallu une femme intelligente et bonne, un peu maternelle, qui lui eût enseigné discrètement à vouloir, qui l'eût protégé contre les autres, et surtout contre lui-même...

Il leur faut une amie à s'attendrir facile,
Souple à leurs vains soupirs comme aux vents le roseau,
Dont le cœur leur soit un asile,
Et les bras un berceau.

Douce, infiniment douce, indulgente aux chimères,
 Inépuisable en soins calmants ou réchauffants,
 Soins muets, comme en ont les mères,
 Car ce sont des enfants...¹.

Il ne sut pas choisir la femme qui lui convenait.

Est-ce ma faute? Est-ce la sienne?
 Ce qui ne dut jamais finir
 Est déjà de l'histoire ancienne,
 Changeante au gré du souvenir.

M'a-t-elle, n'étant qu'une femme,
 Trahi la première? Qui sait?
 Pour moi, rien n'est clair dans ce drame,
 Sinon le mal qu'elle m'a fait...².

Nommé, en quittant Alger, à la Faculté des Lettres de Besançon, il y achevait ses thèses, qu'il soutenait l'année suivante (12 février 1882), en même temps qu'il faisait paraître en librairie *les Petites Orientales*. Ni les vers, ni la prose n'avaient très grand succès. De Besançon, on l'envoya à la Faculté des Lettres de Grenoble. « Là, nous dit M. Bordeaux, il donna pour épilogue à *Une Méprise* le douloureux et humain *Pardon*. Et au mois d'octobre 1884, il quittait Grenoble où il laissait deux tombes, — sa femme, sa fille, vingt ans, un mois, — qui n'ont jamais cessé, sa vie durant, d'être fleuries. » Et quittant définitivement le professorat, éprouvant sans doute l'intime besoin de rompre avec son passé, il venait s'installer à Paris, pour y mener en toute liberté la vie de l'homme de lettres. Il avait trente et un ans. Peut-être aurait-il pu,

1. Sully Prudhomme, *les Vaines tendresses*.

2. Jules Lemaître, *Une méprise*.

un peu plus tard, refaire sa vie et se reconstruire un foyer. Peut-être se résigna-t-il un peu vite à ce que la gloire fût pour lui, ce qu'elle a été pour tant d'autres, « le deuil éclatant du bonheur ». Mais ne jugeons pas !

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'à cette date, ses années d'apprentissage sont bien finies, et qu'elles ont été singulièrement fécondes. Son tempérament personnel, fait de curiosité, de finesse railleuse, de souplesse élégante, de grâce et d'ingénuité, s'est affirmé, développé en tous sens ; il s'est nourri de la moelle des « trois antiquités » et de l'inquiète littérature moderne ; il s'est exercé dans les genres les plus divers : poésie, histoire littéraire et morale, théâtre, contes et romans, — *Serenius* a été écrit à Besançon ; — il a perfectionné ce don inné, et sans lequel tous les autres sont non venus, le don de l'expression verbale ; il a entrevu, frôlé tout au moins des milieux assez différents, réfléchi à bien des questions, accumulé bien des expériences. Sur-tout, s'il est vrai, comme l'a dit un autre poète,

Que nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert,

cette suprême épreuve de la douleur qui approfondit, mûrit et virilise, n'a pas été épargnée à l'auteur des *Contemporains*. Il est désormais tout prêt pour son œuvre.

* * *

S'est-il douté du bruit qu'allait faire, en paraissant trois mois plus tard, dans la *Revue bleue*, son article sur Renan ? Je serais étonné qu'il n'en eût

pas eu quelque peu conscience. N'ayant pas réussi encore à forcer l'attention publique, désirant passionnément se faire connaître et frapper un grand coup, il dut se rendre compte qu'un « éreintement » d'un écrivain considérable remplirait plus complètement son objet que tous les articles ingénieusement respectueux auxquels il s'était complu jusqu'alors. Si tel fut son calcul, l'événement devait prouver qu'il était d'une parfaite justesse ; et d'ailleurs il a été refait depuis¹, presque avec un égal succès. Tout Paris, du jour au lendemain, connut le nom de Jules Lemaître. Il s'agissait de soutenir cette réputation naissante. C'est à quoi le jeune écrivain s'employa de son mieux. Quelques mois après, il entra au *Journal des Débats* pour y faire « la semaine dramatique », en d'étincelantes chroniques dont aucun lettré n'a perdu le souvenir. Une année à peine lui avait suffi pour conquérir tous les publics.

Je ne songe pas à suivre maintenant Jules Lemaître au cours de sa brillante carrière littéraire. Il me semble que je n'aurais pas grand'chose à ajouter à ce que j'en ai pu dire naguère. En insistant, après et d'après M. Henry Bordeaux, sur les années de jeunesse et de formation, j'ai voulu simplement serrer d'un peu plus près la question capitale qui, pour un critique psychologue, se pose au sujet des grandes individualités de la littérature ou de

1. Par M. Maurice Barrès, dans sa petite brochure intitulée *Huit jours chez M. Renan*. J'ai peut-être tort d'ailleurs de parler d'« éreintement ». Le portrait de Renan par Jules Lemaître, un peu caricatural par endroits, n'est pas un « éreintement ». Mais il a pu paraître tel.

l'art : celle des origines et de l'éclosion d'un talent. Quand le talent, enfin formé, peut se déployer en pleine lumière, il n'a plus besoin d'exégèse.

Cet écrivain si français est mort au moment où l'effroyable tempête se déchaînait sur la France. Il l'avait vue venir ; et il avait pressenti que « ce ne serait pas une catastrophe, mais une résurrection ». Déjà très malade, il s'était retiré à Tavers. « Je meurs, avait-il écrit dans son testament, dans la religion catholique. Pas de discours, pas de troupes, pas de cérémonie à Paris. Je désire être enterré à Tavers. » Les événements se firent complices de cette simplicité volontaire. La mobilisation, dont il avait appris la nouvelle, avant de perdre l'usage de la parole, avait vidé le village de tous ses jeunes hommes. Ce furent des vieillards, assistés de deux amis de Paris, qui, à travers les vignes, sous la pluie, le transportèrent à l'église et au cimetière. On voudrait que, par une de ces anticipations qu'ont parfois les mourants, il ait eu la vision de la victoire française.

15 février 1921.

M. GEORGES GOYAU

M. Georges Goyau vient de terminer la méthodique et vaste enquête qu'il poursuit depuis plus de quinze ans sur *l'Allemagne religieuse*. Le moment est venu de jeter un rapide coup d'œil sur l'ensemble de son œuvre, sur ces vingt-cinq volumes où, d'une main industrielle et robuste, il a patiemment rassemblé, discipliné, maîtrisé, tant de faits suggestifs, tant de hautes et graves idées.

* * *

M. Georges Goyau est un historien. Il l'est de vocation, de culture et de volonté. Sans doute il a des idées et des préoccupations qui ne relèvent pas directement de l'histoire, qui dépassent et débordent l'« ordre » des faits proprement historiques. Mais ces idées, il les a en quelque sorte éprouvées au contact de l'histoire ; ces préoccupations, il les a vérifiées, épurées en les soumettant au contrôle des plus rigoureuses disciplines, des plus exactes

méthodes. Ce croyant est le plus informé des érudits, le plus exigeant des esprits critiques, le plus minutieux chercheur de « petits faits vrais », et, si l'histoire était une science, je dirais volontiers le plus scrupuleux des savants.

Ces qualités, à la fois innées et acquises, il les a tout d'abord appliquées à l'étude de l'histoire antique. M. Georges Goyau a débuté, voici plus de vingt ans, étant encore à l'École normale, par une *Chronologie de l'Empire romain* qui fit l'émerveillement de ses maîtres : ces derniers pressentaient en lui un nouveau Fustel de Coulanges, et ils comptaient bien que le *Dioclétien* qu'il rapporterait de Rome ferait quelque bruit en Sorbonne. Le *Dioclétien* a été commencé, et même esquissé : il paraîtra peut-être un jour ; mais j'ai bien peur que ce ne soit pas une thèse de Sorbonne.

C'est que le jeune écrivain entendait bien ne pas se confiner dans l'étude exclusive du passé ; il avait les regards largement ouverts sur son temps, et il le trouvait, avec raison, passionnément intéressant. C'était le moment où Léon XIII prêchait le « ralliement », et publiait sa mémorable encyclique *Rerum novarum* ; on commençait à parler d' « esprit nouveau » ; entre l'Église et le siècle il semblait qu'une entente durable fût sur le point de se conclure. M. Goyau avait son mot à dire : sous le pseudonyme, aujourd'hui abandonné, de Léon Grégoire, il fit paraître un livre, *le Pape, les Catholiques et la question sociale*, dont la fougue intérieure, la forte et persuasive dialectique firent, nous le savons, grande impression sur Brunetière. En même temps, comme le petit Chose, il rêvait d' « écrire dans les jour-

naux » : ses *Lettres romaines*, au *Journal des Débats*, piquèrent plus d'une curiosité, mais surtout lui valurent la sympathique attention, puis la généreuse et confiante amitié de notre cher et grand Vogüé. Ce fut Vogüé qui écrivit l'éloquente conclusion du livre que, vers la même époque, en collaboration avec André Pératé et Paul Fabre, M. Goyau composa sur *le Vatican, les Papes et la civilisation*, et qui contient, peut-être, quelques-unes de ses plus belles pages. Plus d'une fois, en lisant cette *Vue générale de l'histoire de la Papauté* qu'il y a insérée, « vue » un peu trop systématique peut-être, mais singulièrement originale et suggestive, on ne peut s'empêcher de songer à la manière puissamment abrégative et impérieusement entraînante du Bossuet de l'*Histoire universelle*. M. Georges Goyau n'a jamais choisi de médiocres modèles.

Il avait alors vingt-cinq ans ; il hésitait entre l'enseignement et le rôle de publiciste ; au fond, il était disponible. De son coup d'œil aigu et rapide, Brunetière vit le parti qu'il y avait à tirer d'une personnalité ainsi munie et ainsi orientée ; il l'attacha à la *Revue des Deux Mondes* ; il l'envoya en Allemagne étudier la pensée et l'histoire religieuses de nos voisins d'outre-Rhin. Léon Grégoire allait prendre une conscience de plus en plus nette de sa vocation maîtresse : il sera désormais essentiellement un historien religieux.

*
*
*

Mais M. Georges Goyau n'a jamais été l'homme d'un seul livre, ni d'une seule idée. Les œuvres

de très longue haleine ne sont pas pour l'effrayer ; mais il lui déplairait de s'y ensevelir ; si l'histoire d'autrefois l'intéresse, l'histoire toute contemporaine a en lui un observateur non moins curieux et non moins vigilant. Il est historien, et il est essayiste. Il a écrit au jour le jour cinq volumes d'études extrêmement variées, toutes extrêmement attachantes, et qui, toutes, se rapportent à une préoccupation dominante, sinon exclusive, puisqu'il a cru pouvoir les rassembler sous ce titre significatif : *Autour du catholicisme social*. Portraits d'écrivains ou d'hommes d'action morts ou vivants, discussions d'idées ou de faits, essais sur des livres qui viennent de paraître, méditations même, il y a un peu de tout dans ces alertes et pleins volumes. Je sais des lecteurs que les dimensions imposantes des études sur *l'Allemagne religieuse* effraient un peu, et qui font leurs délices de ces ouvrages. A juste titre, selon moi. Ceux qui médisent des recueils d'articles n'ont point assez médité une célèbre et juste page de Taine sur ce sujet, dans son étude sur Macaulay. Taine a raison : un livre de ce genre, « c'est le journal d'un esprit.... Involontairement, l'auteur y est indiscret ; il se découvre à nous, sans rien réserver de lui-même ; c'est une conversation intime. » Rien qui s'applique mieux aux recueils d'articles de M. Goyau. Là, bien plus ouvertement et librement que dans ses grands ouvrages d'histoire, il nous livre ses « pensées de derrière la tête », ses préoccupations les plus chères et les plus constantes ; le style même s'y fait plus familier. Et tout en s'instruisant sur toute sorte de sujets et de questions en compagnie d'un esprit très fin, très pénétrant,

très averti, on a la joie rare de découvrir une âme délicate, profonde et charmante; lisez, par exemple, les pages sur *la Communion des saints* et sur *les Béatitudes*; lisez aussi le livre sur *Sainte Mélanie*.

Ces mêmes qualités se retrouvent, à peine plus estompées, dans d'autres ouvrages où l'histoire, toujours au premier plan, confine, çà et là, d'assez près à la politique, et même à la polémique. Les livres intitulés *Lendemain d'unité : Rome, Royaume de Naples, les Nations apôtres, Vieille France, Jeune Allemagne, l'Idée de patrie et l'humanitarisme, l'École d'aujourd'hui* sont assurément de l'histoire très objective, et très impartiale. Mais si toute histoire, quoi qu'on en dise, comporte un enseignement, l'enseignement qui est comme enveloppé dans les faits innombrables qu'il a étudiés, M. Georges Goyau se fait ici moins de scrupule qu'ailleurs de le dégager lui-même. Il ne s'est point piqué, selon le mot de Bossuet, de « faire le neutre ou l'indifférent », et les apologistes intéressés de l'école laïque, comme aussi les subtils théoriciens du pacifisme n'auront pas grand plaisir à lire les « essais d'histoire française » où l'impeccable historien a dénoncé « le péril primaire », et quelques-unes des plus dangereuses « nuées » qu'ait enfantées l'idéologie contemporaine. Ils sentiront les pointes d'une ironie d'autant plus acérée qu'elle est plus courtoise, moins appuyée, plus légère, et qu'elle est comme la revanche du bon sens et la leçon implacable des faits.

* * *

Si intéressants, instructifs et curieux que soient tous ces ouvrages, je n'oublie pas qu'ils ne sont que des « épisodes », des « divertissements », des études souvent fragmentaires écrites en marge d'une grande œuvre laborieusement et patiemment poursuivie durant de longues et actives années. Les neuf volumes qui composent *l'Allemagne religieuse* sont, à n'en pas douter, l'une des œuvres les plus considérables et les plus méritoires de notre temps. Je voudrais avoir, pour en apprécier toute la haute valeur, une compétence qui, malheureusement, me fait défaut. Faut-il m'en consoler en pensant que, je ne dis pas en France, mais en Allemagne même, le nombre des juges vraiment autorisés d'une pareille œuvre ne doit pas être très abondant ?

Doit-on reprocher à l'auteur, sur ces neuf volumes, de n'en avoir consacré qu'un seul au protestantisme ? Je ne le pense pas. M. Goyau n'a évidemment pas cherché à établir entre les deux confessions un rigoureux parallélisme ; il n'a pas voulu proportionner ses développements à leur importance respective dans l'histoire des idées et des faits. Il a ramassé en un seul volume, d'ailleurs très vivant et plein de choses, tout ce qu'il avait à dire d'essentiel sur le protestantisme allemand au XIX^e siècle. Et cela fait, en un vaste tableau d'ensemble plus subtilement nuancé, plus curieusement fouillé, il nous a présenté toute l'histoire du catholicisme en Allemagne depuis 1800. C'est sur cette partie de son

œuvre que je voudrais particulièrement insister.

Ce qui frappe tout d'abord, dans ces huit volumes, c'est le formidable labeur de documentation qu'ils supposent et qu'ils représentent. Si l'on pouvait dénombrer ici tous les livres, brochures, articles de revues ou de journaux, correspondances, papiers inédits que M. Georges Goyau a dû, non pas seulement dépouiller et feuilleter, mais lire de près et souvent traduire, — son texte et ses notes en témoignent de reste, — on serait émerveillé qu'il ait pu, en une quinzaine d'années, et sans parler de ses autres besognes, suffire à une pareille tâche. Il ne s'est point contenté d'une information en quelque sorte toute livresque. Il a longuement voyagé en Allemagne, et à plus d'une reprise ; il a vu les lieux et interrogé les hommes ; il a recueilli sur place tous les vestiges d'histoire vivante ; bref, tous les témoignages intéressants, significatifs, il les a patiemment rassemblés, et les Allemands eux-mêmes ont reconnu que son enquête n'aurait pu être plus minutieuse et plus complète.

Ces témoignages, il ne suffisait pas de les réunir, il fallait encore en dégager l'âme de vérité qu'ils renferment. En les rapprochant les uns des autres, en les contrôlant et en les éclairant les uns par les autres, en suppléant à leurs lacunes et à leurs réticences par d'ingénieuses conjectures, M. Goyau est arrivé, sur la plupart des points, ce me semble, à atteindre, sinon la vérité absolue, qui si souvent échappe à nos prises, tout au moins le maximum de vraisemblance historique. Quand l'information, même la plus consciencieuse, n'est pas en histoire accompagnée d'un sens critique très fin, elle mérite

d'être rangée parmi les « puissances trompeuses » dont parle le moraliste.

Des matériaux, même excellents, ne sont pas tout : il faut d'abord ne pas succomber sous leur poids ; il faut ensuite savoir les ordonner en harmonieux assemblages. En cet art si difficile, mais si français de la composition, M. Georges Goyau est passé maître. Nourri des préceptes et des exemples des classiques, formé, je crois, à l'école d'un Taine et d'un Brunetière, personne aujourd'hui ne sait mieux que lui *composer*, ordonner, construire. Soit qu'il trace un portrait, soit qu'il expose une série de faits, un large mouvement d'idées, ou les longues péripéties d'un débat parlementaire ou d'une négociation diplomatique, toujours la multiplicité des détails particuliers est fortement subordonnée à l'unité de l'ensemble ; les divers plans s'étagent ; la lumière s'y distribue avec une tranquille régularité ; on est conduit comme par la main, sans effort, avec une sorte de lenteur puissante, des petits faits vrais de la vie quotidienne aux amples vues générales, aux formules abrégées et lapidaires. Et ce n'est qu'à la réflexion que l'on se rend compte de tout ce qu'il a fallu d'ingéniosité, et d'art véritable, pour dominer une matière si touffue et nous la rendre si aisément intelligible.

Ajoutons un dernier trait. Comme tous les vrais historiens religieux, — comme Sainte-Beuve dans son *Port-Royal*, comme Renan dans ses *Origines*, comme Carlyle dans son *Cromwell*, comme Bossuet dans ses *Variations*, — l'auteur de *l'Allemagne religieuse* a fait avant tout œuvre d'histoire psychologique. Assurément il ne néglige aucun des aspects de son

sujet ; il sait fort bien que l'histoire religieuse revêt, suivant les circonstances et les caractères des acteurs, des formes multiples, et l'histoire diplomatique, l'histoire parlementaire, l'histoire théologique, l'histoire philosophique et morale, et même littéraire, — voyez son très beau chapitre sur *le Catholicisme et le Romantisme*, — se donnent tour à tour rendez-vous dans son œuvre, au fur et à mesure que les nécessités de son exposition l'exigent. Mais il sait aussi que la religion est essentiellement une affaire d'âme, que c'est dans l'intimité des consciences individuelles que se préparent les grandes révolutions, ou simplement les grandes résolutions religieuses, et c'est l'âme de ses héros qu'il regarde d'abord, c'est leur attitude morale qu'il s'attache surtout à définir et à peindre. Et c'est pourquoi, par exemple, avant de nous entraîner, à la suite du chancelier de fer, dans la mêlée du *Kulturkampf*, il nous mettra sous les yeux, en quelques pages pleines de pénétration et de vigueur, la psychologie religieuse de Bismarck : on peut dire que toute l'histoire du *Kulturkampf* est contenue en germe dans ce portrait psychologique. Tant il est vrai que la psychologie, ainsi conçue et ainsi pratiquée, éclaire l'histoire, la vivifie et la renouvelle.

Tels sont, me semble-t-il, les principaux mérites originaux de ce vaste tableau d'histoire religieuse. Si le style en est parfois un peu tendu, un peu précieux même, par besoin et désir de précision, il abonde en heureuses trouvailles, en vives et justes formules. Et quoique l'auteur s'interdise, aussi bien que les allusions trop faciles à notre histoire française contemporaine, des élans de sensibilité

personnelle, son livre n'en est pas moins à notre adresse une perpétuelle et involontaire leçon de choses ; et l'émotion, une émotion d'autant plus contagieuse qu'elle est plus discrète, est fort loin d'en être absente. Ce sont là bien des qualités réunies et fondues en une seule œuvre. — On souhaiterait maintenant que M. Georges Goyau, après un séjour si prolongé et si fructueux en Allemagne, repassât le Rhin, et appliquât désormais à l'histoire religieuse de notre France les dons si rares de penseur chrétien, de chercheur et d'écrivain qu'il a manifestés depuis vingt ans. Nous lui devons déjà beaucoup ; nous lui devrions plus encore. Parmi les historiens de sa génération, il n'en est aucun dont nous puissions plus et mieux attendre.

12 avril 1913.

DEUX CHEFS DE GUERRE

FOCH ET LUDENDORFF

« Bataille impériale », avait-on dit en Allemagne de l'offensive commencée le 21 mars 1918 ; « bataille de Ludendorff », aurait-on dû dire. Acceptée par l'Empereur, cette suprême offensive avait été *voulue* et minutieusement préparée par le personnage énigmatique qui, après avoir « découvert » Hindenburg, habilement dissimulé dans l'ombre de ce rude et corpulent soldat, était, en fait, depuis près de deux ans, le vrai maître de l'Allemagne en guerre.

Comment, à la faveur de quelles circonstances cette extraordinaire aventure a-t-elle pu s'accomplir ? Comment Empereur, Prince héritier, chanceliers, grand état-major et Hindenburg lui-même ont-ils successivement abdicqué entre les mains d'un simple « quartier-maître général » ? Comment toute la volonté de guerre, allemande a-t-elle fini par se concentrer dans l'âme secrète et dure de ce fils d'un petit commerçant de Posen ?

Regardons ses portraits, surtout celui qu'a tracé

de lui le peintre Karl Bauer, si parlant, si criant même de vérité profonde. Jamais physionomie n'a été moins trompeuse sur la nature morale qui s'y reflète. Un front vaste et puissant, abritant, à n'en pas douter, une intelligence de premier ordre, nette, lucide, organisatrice. Sous des sourcils froncés et fortement arqués, des yeux étrangement pénétrants, impérieux et durs, avec une nuance, que je n'invente pas, de froide cruauté : évidemment, c'est là un homme qui a l'habitude de commander et pour lequel la vie humaine ne compte guère. Dans le nez, droit et fort, dans les lèvres, minces et coupantes, dans le menton, étroit, carré, autoritaire, il y a une morgue, une hauteur de dédain que les paroles ne sauraient rendre. Orgueil, puissance, brutalité, voilà les mots qui nous viennent aux lèvres pour traduire notre impression visuelle. Rien dans tout cela de cet air d'*humanité* qui est comme répandu sur le visage de tous les grands chefs français, un Joffre, un Castelnau, un Fayolle, un Pétain, un Foch. Celui-là est de la lignée de Blücher et de ce Bismarck qu'il admire tant : c'est un pur Prussien.

Et ce que nous savons de l'homme ne dément pas cette impression première. Un immense orgueil et une ambition dévorante, démesurée, presque napoléonienne ; une intelligence large et robuste, capable d'embrasser les vues d'ensemble et la complexité du détail, mais douée de plus de force que de souplesse, plus apte à comprendre qu'à deviner, à se modeler sur les réalités matérielles qu'à percevoir d'intuition les fines réalités morales, à se mouvoir dans l'abstrait qu'à s'adapter sans parti pris

aux conditions changeantes de la nature et de la vie ; une volonté ardente, obstinée, rigide, étrangère à tous les scrupules, et qui ne connaît qu'une loi, le succès, mais qui, volontiers fataliste et sans ressort moral personnel, capitule assez vite devant une volonté supérieure ; un patriotisme farouche, presque mystique, et qui, de bonne heure, s'est pénétré de tous les dogmes du pangermanisme et se les est « convertis en sang et en nourriture » ; de très grandes capacités militaires, méthodiquement développées par l'étude ; un mélange singulier, et bien allemand, d'audace et de dissimulation, de brutalité et de ruse ; un tempérament effréné de joueur et d'aventurier ; une grande force sans noblesse, sans moralité, sans délicatesse et sans grâce, et dont l'inhumaine rudesse repousse la sympathie. Au total, une de ces personnalités complexes et vigoureuses qui, si les circonstances les favorisent et si la fortune ne les trahit pas, sont nées pour pétrir et pour *modifier* l'histoire.

Quelques jours se passent et, en face de ce chef de guerre, un autre va se dresser pour jouer la partie suprême.

*
* *

Une tête puissante, curieusement sculptée dans le roc pyrénéen, fièrement campée sur deux larges épaules et qui frappe par l'énergie spiritualisée qu'elle reflète ; des gestes vifs, insistants, multipliés ; des jambes courtes, arquées par l'usage du cheval, et qui se balancent toujours : voilà Foch. Le premier aspect est parfois brusque et un peu rude ; mais

bien vite, sous ces manières saccadées et brèves, on entrevoit le grand fond de délicate bonté qu'elles recouvrent. Ce front haut et vaste, qui a repensé tant d'autres guerres avant de *penser* celle-ci, combiné tant d'idées puisées dans les livres ou dans l'expérience intime, est d'une rare noblesse ; il s'oppose au bas du visage, qui est dur, fortement articulé, autoritaire, presque matériel. Sous une forte et fine moustache grise, les lèvres, à l'expression perpétuellement changeante, mâchonnet un éternel cigare. Le regard aigu, clair et scrutateur, et qui transperce comme une lame d'acier, s'éclaire souvent d'une savoureuse bonhomie narquoise. Aucune morgue dans tout cela ; mais, au contraire, une extrême simplicité d'allures et d'habitudes. Peu de paroles inutiles ; un langage haché, dru, nerveux, dédaigneux des transitions, tout en formules nettes et suggestives, en images vives et familières, que souligne et complète une vigoureuse mimique et qui dégage une force de persuasion extraordinaire. Bref, une personnalité originale, à la fois diverse et une, et qui a su fondre tous ses contrastes à la flamme intérieure d'une volonté ardente, épurée et soutenue par le patriotisme et par la foi.

« La réalité du champ de bataille, a-t-il dit, est qu'on n'y étudie pas ; simplement, *on fait ce que l'on peut avec ce que l'on sait*. Dès lors, pour y pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup et bien. » Il a prêché d'exemple. Il sait beaucoup et bien, parce qu'il a beaucoup appris, ayant beaucoup lu, et dans tous les ordres, s'étant donné une puissante culture qui déborde en tous sens la simple science militaire. De bonne heure, il s'est préoccupé « d'ajouter

à son esprit tout ce que l'on peut puiser dans les autres esprits », et, dans sa spécialité, il n'ignore rien de ce qu'enseignent les livres. Mais il ne s'est pas contenté d'assimiler des bibliothèques : son intelligence, essentiellement française, robuste et fine tout ensemble, vivante et active, a travaillé sur les données qu'il empruntait à autrui ; elle y a mis sa marque propre ; bref, elle en a dégagé une lumineuse, une forte *doctrine*.

Sa doctrine, Foch, on le sait, l'a exposée en deux volumes. Mais avant 1914, elle manquait encore de l'autorité que confère l'expérience. La guerre vint lui apporter cette consécration suprême. Esprit très souple, sachant se prêter sans parti pris aux faits, capable plus qu'aucun autre de divination et d'intuition, croyant déjà d'instinct à « l'illumination du champ de bataille », il s'est laissé faire par la guerre. Les fautes mêmes qu'il a pu commettre lui ont servi de leçons. Et comme il est doué d'une grande fertilité d'imagination, comme il a gardé intact ce quelque chose d'assez rare parmi les liseurs infatigables qui s'appelle le don de décision intellectuelle, le besoin d'aller toujours au point vif des questions, — « De quoi s'agit-il ? » est sa formule favorite, — il se trouve, en 1918, admirablement armé par la nature, par l'étude et par la vie, pour vite et bien résoudre les multiples problèmes de pensée que la direction suprême des opérations va poser au jour le jour devant lui.

Enfin, et surtout, il n'est pas de ceux qui réduisent tout aux choses de l'intelligence ; il sait et il croit que les « raisons de l'esprit », poussées jusqu'à leurs derniers retranchements, doivent abdiquer devant les

« raisons du cœur ». « La guerre, département de la force morale ; la bataille, lutte de deux volontés ; la victoire, supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu » : c'est en ces termes qu'un jour M. Poincaré devait justement définir toute la doctrine de Foch. Et ce sont ces principes qu'il va s'efforcer de faire pénétrer jusque dans l'âme du dernier des soldats alliés. Son activité, son ardeur, sa vitalité, sa foi indomptable vont obtenir d'eux des miracles d'endurance et de résolution. Il a parlé quelque part des « natures supérieures, avides de responsabilités » : il est de ces natures-là. Dans cette âme riche et forte, très complète et remarquablement équilibrée, s'il y a un trait qui domine et vivifie tous les autres, c'est la volonté, une volonté rude, hardie, puissamment contagieuse. Foch est avant tout, le mot est de Pétain, un « réservoir d'énergie incomparable ».

7 février 1920.

HINDENBURG

Germanus animal scribax, l'Allemand est un animal écrivassier. Nous avons déjà les *Mémoires* de Ludendorff, ceux de Falkenhayn. Nous aurons sans doute un jour ceux de Guillaume II. Et en attendant voici ceux du « héros allemand » par excellence, le feld-maréchal von Hindenburg, en personne ¹. Recueillons fidèlement son témoignage, et puisque aussi bien, c'est toute sa vie qu'il nous conte, essayons, d'après lui-même, de dresser son portrait en pied.

*
* *

Il est né à Posen, en 1847, d'une famille de hobereaux et de soldats prussiens. Sa lignée, — les Beckendorff, — est originaire de la Vieille Marche ; elle fait son apparition dans l'histoire en 1280,

1. Général Feld Marschal von Hindenburg, *Ma vie (Aus meinem Leben)*, traduction française, Préface du général Buat, 1 vol. in-8, Paris, Lavauzelle.

et nombre de ses membres figuraient parmi les chevaliers de l'Ordre teutonique, menant le bon combat contre « les païens et les Polonais ». Elle a suivi les destinées de sa province natale, et son plus illustre rejeton peut écrire avec vérité : « Je me sens un Prussien pur sang. »

Le père était officier ; il se chargea de l'éducation intellectuelle de ses enfants, la mère, tendre et inquiète, de leur éducation morale et religieuse. Cette éducation était forte, austère, un peu rude : elle développait la volonté, « la foi confiante en Dieu Notre-Seigneur », le culte des héros nationaux, de Frédéric II en particulier, et le plus ardent patriotisme prussien. A onze ans, l'enfant entra à l'école prussienne des cadets de Wahlstatt, où il précéda l'un de ses frères, qui fut officier comme lui : il y prit le goût d'une rigoureuse discipline, mais non pas des humanités, encore qu'il fût un élève bien doué, et qu'il se passionnât pour l'histoire romaine, si proche parente de l'histoire anglaise ; mais surtout il se passionnait pour les grands hommes de l'histoire de Prusse et pour l'histoire militaire. En 1863, il passe à l'école des Cadets de Berlin : pour la première fois, il voit la capitale et « son auguste souverain, le roi Guillaume I^{er} ». Quand éclate la guerre avec le Danemark, sans « se briser la tête pour connaître les motifs politiques qui avaient provoqué la guerre », mais ayant déjà la « fière sensation » que « la vie languissante et futile de la Confédération germanique » allait prendre fin, ses camarades et lui voient partir avec enthousiasme et avec envie leurs aînés pour les champs de bataille. La vie d'action les appelait.

Enfin, en avril 1866, le futur maréchal entre comme second lieutenant au III^e régiment à pied de la Garde. Là il retrouve les meilleures traditions prussiennes : pauvreté, « fidélité de vassal » à l'égard du Roi, « sentiment profond de la puissance de l'État », conservation de l'esprit militaire et « fédéricien », croyance intime que la Prusse, par son armée, doit renouveler l'univers. Il participe à la campagne contre l'Autriche, est légèrement blessé, mais il capture cinq pièces de canon et gagne l'Aigle rouge de 4^e classe « avec glaives ». La guerre finie, il tient garnison à Hanovre, où il resta jusqu'en 1873, et où il se trouva si bien qu'il devait plus tard y prendre sa retraite.

Pendant la guerre de 1870, Hindenburg prit part avec un grand élan d'enthousiasme à la bataille de Saint-Privat ; il assista à la bataille de Sedan en simple spectateur, son régiment n'ayant pas été sérieusement engagé. Puis il marche sur Paris : le 19 septembre, du haut du plateau de Gonesse, l'armée allemande découvre la capitale française : « Les coupes dorées du dôme des Invalides et les autres églises brillaient dans le soleil matinal. Je crois que *les croisés en voyant Jérusalem ont éprouvé des sentiments* semblables à ceux que nous avons éprouvés nous, quand nous aperçûmes Paris à nos pieds. » Après le siège monotone de Paris, il fut désigné pour représenter son régiment à la cérémonie de la proclamation de l'Empire, et l'on devine sans peine l'émotion et l'exaltation qui remplirent alors son âme. Il put ensuite visiter Paris, se donna même le plaisir de passer à cheval sous l'Arc de Triomphe, assista avec dégoût aux convulsions de la Commune,

et rentra à Berlin pour figurer dans l'inoubliable défilé des troupes victorieuses. La porte de Brandebourg n'en devait plus revoir de semblable.

Désireux de compléter son éducation militaire, le jeune lieutenant se fait recevoir en 1873 à l'Académie de guerre, et, à partir de 1876, tantôt dans la troupe, tantôt à l'État-major, il s'initie à tous les services, à tous les innombrables rouages de cette puissante machine de guerre qu'a créée le génie de Moltke, la plus haute personnalité qu'ait produite, selon lui, l'Allemagne contemporaine. Nommé capitaine en 1878, il se marie à Stettin, avec la fille d'un général, qui fut pour lui la plus aimante et la plus dévouée des épouses, et qui lui donna un fils et deux filles. Nommé commandant en 1885, il est attaché au grand État-Major, cette organisation incomparable, et il est affecté à la section du célèbre Schlieffen. Cinq années durant, il est chargé du cours de tactique à l'Académie de Guerre, où il eut comme élèves Lauenstein, Lütvitz, Stein et Hutier. On le nomme un peu plus tard au Ministère de la Guerre, et ce fut lui qui rédigea les règlements de campagne relatifs aux pionniers et à l'artillerie lourde. Commandant de régiment en 1895, puis chef d'état-major du VIII^e corps (province rhénane) en 1896, commandant de la XXVIII^e division, à Carlsruhe, en 1900, commandant du IV^e corps à Madgebourg, en 1903, il avait parcouru tout le cycle des hautes situations militaires. En 1911, le moment lui parut venu de faire place à d'autres plus jeunes : il demanda et il obtint sa retraite.

Trois ans plus tard, la grande guerre éclate. Il

est plein de confiance dans la fortune de cette armée à laquelle il a consacré sa vie ; mais le soldat renaît en lui, et il « demeure dans une attente nostalgique », se demandant si l'on fera appel à ses services. Quand arrive le télégramme impérial, il est prêt. Le chef d'état-major qu'on lui a choisi, le général Ludendorff, est un homme de tout premier ordre, et leur collaboration de tous les instants sera définie par lui « un mariage heureux ». Les deux hommes de guerre se sont vite compris. Pour sauver la Prusse orientale, envahie par les Russes, ils conçoivent un plan audacieux qui leur réussit à merveille : l'armée de Samsonoff est détruite à Tannenberg, et Rennenkampf, vaincu dans la région des lacs Mazuriques, doit battre en retraite.

Mais l'ours russe est loin d'être à terre. Le gros inconvénient d'une guerre sur deux fronts est qu'on est toujours tenté de sacrifier l'un à l'autre, et que sur aucun d'eux, on ne peut tenter un effort complet. Hindenburg et Ludendorff étaient d'avis qu'on vînt d'abord à bout de la Russie ; après quoi, on pourrait se retourner contre la France. Mais le grand quartier général ne partageait pas cette opinion, et, même après la Marne, il mesura si parcimonieusement les renforts au front oriental que les succès allemands sur ce front, trois années durant, n'ont jamais été décisifs. Même la grande offensive de 1915 n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait, parce que le commandement allemand n'a pu exécuter la manœuvre qu'il avait conçue et dont on ne lui avait pas fourni les moyens : de sorte que les Russes ont, finalement, pu échapper à l'étreinte. Avec les forces dont on disposait, il était

malaisé de contenir le flot moscovite : il fallut, pour y réussir, l'excellente qualité des troupes allemandes et la vertu manœuvrière d'Hindenburg.

Guillaume II a-t-il fini par se rendre compte que celui-ci avait vu plus clair qu'un Moltke ou qu'un Falkenhayn dans la situation militaire? Ce qui est sûr, c'est qu'après l'échec de Verdun et de la Somme, après la contre-offensive de Broussiloff, au moment de l'entrée en scène de la Roumanie, l'Empereur mande à son quartier général le vieux maréchal et lui confie les fonctions de chef d'état-major des armées de campagne. Dans ce nouveau poste, il fera, comme il l'a toujours fait, son métier de soldat, n'interviendra que le moins possible dans la politique, que d'ailleurs il n'aime guère, et il emploiera toute son activité et son dévouement à rétablir les affaires de son pays.

L'année 1916 s'était terminée par la défaite de la Roumanie. En 1917, l'Allemagne, très affaiblie par les campagnes de l'année précédente, ne pouvait songer à combattre également sur les deux fronts. Reprenant son idée de toujours, Hindenburg va organiser, sur le front occidental, à l'aide de procédés tactiques nouveaux, — organisations en profondeur, plus grande mobilité des réserves, — une très stricte défensive, et il utilisera audacieusement toutes ses disponibilités pour achever la Russie. Ce plan lui a bien réussi. La Russie, réduite à l'impuissance par la Révolution, reçoit le coup de grâce. Malgré de très lourdes pertes, le front occidental résiste aux furieux assauts qu'il subit, et pour sauver l'Autriche d'une nouvelle attaque italienne, l'Allemagne est encore capable, à la fin de

l'année, d'exécuter contre l'Italie sa brillante campagne de Caporetto, malheureusement inachevée, faute de forces suffisantes.

Cependant, une « décision » s'imposait de plus en plus : la résolution guerrière fléchissait chez tous les alliés de l'Allemagne et parmi les Allemands eux-mêmes. Cette décision, Hindenburg croit pouvoir l'obtenir en 1918 sur le front occidental grâce à ses procédés nouveaux d'attaque et à sa supériorité numérique. Et tel est l'objet de la « grande bataille de France ». Avant toute chose, le commandement allemand se propose de séparer l'une de l'autre l'armée française et l'armée anglaise, et d'atteindre Amiens. Il est sur le point d'y parvenir ; mais le Français intervient à temps : « il a sauvé la situation de son allié et sa propre situation ». A défaut d'Amiens, pourra-t-on s'emparer de Calais, d'où l'on a l'espoir de bombarder Londres ? Les Français interviennent encore. Et ils ont beau subir eux-mêmes une grave défaite au Chemin-des-Dames : leur obstination n'en est point ébranlée. Aussi, une quatrième offensive allemande dirigée contre Reims ayant échoué, l'ennemi s'empresse de ressaisir, pour ne plus l'abandonner, l'initiative des opérations, qu'il va désormais conduire avec une « impressionnante » énergie.

Alors commence pour le chef suprême des armées allemandes une douloureuse et sombre période. La tâche qui s'impose à l'Allemagne est « au-dessus de ses forces ». En dépit d'admirables exploits et d'héroïques sacrifices, il faut céder à l'écrasante supériorité du nombre et des armes. Les alliés de l'Allemagne s'effondrent l'un après l'autre.

Hindenburg lui-même, sentant que le front intérieur du pays est irrémédiablement rompu, conseille à son « auguste souverain » de négocier pour la paix. Il accepte la mission de ramener dans leur patrie les troupes malheureuses ; il consent, la mort dans l'âme, à se séparer de son conseiller et fidèle « camarade de combat », le général Ludendorff ; il reste jusqu'au bout, dans l'intérêt supérieur de son pays, au service du nouveau gouvernement issu de la plus funeste des révolutions. Mais « la grandeur morale » dont l'Allemagne a fait preuve dans ces quatre années de guerre lui est un signe que les jours d'épreuve auront un terme, et pour restaurer la fortune de l'Empire et de son incomparable armée, plus que jamais, du fond de sa retraite, il met sa confiance et son espoir dans la « jeunesse allemande ».

* * *

Voilà certes une belle image d'Épinal. Un soldat, un grand soldat, et qui ne veut être que soldat, telle est l'impression que, visiblement, l'auteur de ces *Mémoires* a voulu que l'on emportât de la lecture de son livre. Et il n'y a point mal réussi. Si l'on rassemble tous les traits qui, d'après lui, composent sa physionomie, et qu'il laisse négligemment s'imprimer dans l'esprit de ses lecteurs, on obtient un portrait singulièrement flatteur, et qui n'est pas sans justifier un peu l'espèce d'idolâtrie dont le vieux maréchal a été et est encore l'objet de la part de ses compatriotes, — et les innombrables

clous qu'ils ont enfoncés dans sa statue de bois. Car il a décidément toutes les vertus, cet homme, toutes celles, par exemple, que nous avons appris, à si juste titre, à vénérer et à aimer dans notre cher et grand Castelnau, et qui ont valu à ce dernier l'hommage imprévu et non suspect d'un von Kluck. Toutes les vertus militaires : droiture, bravoure, énergie, esprit de sacrifice. Toutes les vertus familiales : fils admirable et tendre, frère excellent, époux aimant, père exquis, ami fidèle, délicat et sûr. Toutes les vertus civiques : le culte du devoir professionnel poussé jusqu'aux plus extrêmes limites du dévouement et de l'abnégation personnelle, la passion du bien public, le patriotisme le plus fervent, le plus éclairé, le plus généreux. Joignez à cela les grands talents militaires : le don du commandement, le sang-froid, l'intuition des nécessités tactiques, les hautes conceptions stratégiques, la prudence et l'audace manœuvrières. Si tous ces traits sont exacts, les Allemands ont eu la bonne fortune de posséder un chef de guerre égal, en vérité, aux plus grands.

* * *

Encore une fois, cette image est belle. Elle est trop belle ; et, à l'examiner d'un peu près, sans parti pris patriotique, — nous saurions rendre justice même à un ennemi vaincu, — un doute nous prend, qu'il nous faut bien exprimer : car enfin, nous avons chèrement acquis le droit de n'être pas dupes.

Et d'abord, n'est-elle pas étrange, — et inquié-

tante, — cette rage qu'ils ont tous, ces généraux vaincus, d'écrire leurs *Mémoires*? Veulent-ils donc forcer le jugement de l'histoire? Il y aurait, de leur part, plus de dignité à attendre au moins quelques années pour produire leurs témoignages. Nous n'avons en France, pour satisfaire notre curiosité, que les souvenirs de quelques généraux « limogés », — les articles du général Mangin dans la *Revue des Deux Mondes* ne sont pas des Mémoires. Ni Joffre, ni Pétain, ni Foch, ni Castelnau ne nous ont, que je sache, livré ni promis leurs « souvenirs de guerre » : ils auraient pourtant, les uns et les autres, des choses intéressantes à nous révéler.

Ce qui achève de nous mettre en défiance, c'est, dans cette autobiographie d'Hindenburg, le grand nombre d'erreurs, d'inexactitudes, de jugements puérilement tendancieux qu'il est trop facile d'y relever, et qu'on ne saurait tous mettre au compte de l'inévitable infirmité humaine. Que le vieux maréchal s'obstine à considérer l'armée allemande comme « la première du monde », qu'il n'ait pas assez d'hyperboles pour célébrer ses « exploits sublimes », nous voulons bien nous incliner devant l'illusion patriotique, et, songeant à la Marne, à l'Yser, à Verdun, à la Somme, à la bataille de France, nous sourions et nous passons. Que le chef d'état-major de Guillaume II ne se permette pas la moindre réserve sur son auguste maître, qu'il nous vante son labeur, son courage, et même, — dans une page ridicule, — son humanité ; qu'il ait l'air d'approuver la fuite ignominieuse en Hollande de celui qu'Édouard VII appelait « le valeureux poltron », nous consentons à faire honneur de

pareils sentiments d'indulgence à cette « fidélité de vassal » qui caractérise le « Prussien pur sang », et qui, sur le champ de bataille de Sedan, jetait les soldats de sa garde au-devant de « leur souverain bien-aimé, » les poussait à « lui embrasser les mains *et les pieds* ». Mais quand nous rencontrons sous la plume de l'écrivain improvisé les couplets trop connus sur l'utilisation condamnable des troupes noires, sur l'inhumaine Angleterre tueuse de femmes et d'enfants, maîtresse impérieuse de l'Entente, sur la révoltante partialité de l'Amérique, avant son intervention officielle, nous nous disons qu'un Hindenburg aurait bien dû nous épargner les pauvres lamentations et les enfantins préjugés d'un vulgaire *Feldgrau*. Et quand enfin nous l'entendons se plaindre des dévastations, — prodigieusement exagérées, — commises par les Russes en Prusse Orientale, du douloureux exode des populations germaniques devant l'envahisseur, des mauvais traitements, « poussés souvent jusqu'au *sadisme* », que des Français auraient infligés aux prisonniers allemands, des méfaits de la propagande alliée en Allemagne, triomphe « d'une conception de la guerre où l'on se sent incapable de vaincre l'ennemi dans un combat franc et loyal », — nous nous demandons comment expliquer pareil état d'âme. Est-ce légèreté, inconscience ou cynisme? Car lui du moins, le chef suprême des armées de campagne, il ne peut ignorer le méthodique pillage de la Belgique et de la France du Nord, les odieuses déportations féminines, les torpillages de paquebots et de navires-hôpitaux, l'achèvement des blessés sur les champs de bataille, les tortures des camps de représailles,

les manœuvres corruptrices des Bernstorff, Boy Ed, Luxembourg ; et n'ignorant pas tant d'atrocités dont l'Allemagne a pris l'initiative, comment n'a-t-il pas au moins la pudeur de se taire ?

D'autres erreurs, plus matérielles en quelque sorte, sont plus faciles à saisir et à dénoncer. Au mois de mars 1918, si l'on en croit Hindenburg, les armées de l'Entente ont sur l'Allemagne « une supériorité formidable » en artillerie et en aviation, mais celle-ci a, « pour la première fois », la supériorité numérique. Or, cela est manifestement faux, et Hindenburg le sait bien : ce n'est qu'au mois de juillet que les Alliés commencèrent à avoir, pour le matériel de guerre, la supériorité sur les armées adverses ; et quant à la supériorité du nombre, l'Allemagne l'a déjà eue en 1914. Cette supériorité, jointe à celle du matériel, ne l'a d'ailleurs pas empêchée d'être battue sur la Marne et sur l'Yser. Aussi, quand le vieux maréchal s'étonne que, dans les deux premières années de la guerre, le commandement allié n'ait pas su obtenir la décision, et qu'il en accuse l'insuffisance intellectuelle de ce commandement, on se dit qu'il a la mémoire un peu courte. Battu sur la Marne, sur l'Yser, en dépit d'une étonnante supériorité de moyens, l'Allemand l'a été encore, définitivement cette fois, dans la grande bataille de France : il siérait à ce vaincu d'être plus véridique et plus modeste.

Je passe sur bien des points où l'on peut surprendre l'auteur de *Ma vie* en flagrant délit de dissimulation ou d'inexactitude volontaire¹. Et j'en

1. Je veux pourtant signaler un passage dont toutes les

viens aux pages capitales, décisives, « déterminantes » où il s'explique sur les origines de la guerre. Sa version est des plus simples. L'Autriche avait des ambitions politiques disproportionnées à ses forces militaires ; elle avait déjà entraîné l'Allemagne, sans l'avoir prévenue, dans l'affaire bosniaque ; elle l'a entraînée encore en 1914. Et l'Allemagne, innocente et loyale, en butte d'ailleurs à la coalition des « appétits étrangers », l'Allemagne a été conduite à la guerre, parce qu'elle n'a pas voulu manquer de parole à l'ambitieuse Autriche. « Un code d'honneur bien plus que les besoins de notre peuple et de notre situation mondiale, guidait notre politique extérieure. » — « Et voilà, dirait Molière, voilà pourquoi votre fille est muette ! »

Et voilà qui nous donne la mesure de la sincérité d'Hindenburg dans ses *Mémoires*. Avec une incontestable habileté, — car le ton de bonhomie qu'il affecte, et qui contraste avec le ton orgueilleux,

lignes crient l'insincérité. Hindenburg voudrait nous faire croire, contrairement aux bruits qui en ont couru, que « sa demande de mise à la retraite n'a été provoquée par aucune espèce de dissension de service ou personnelle ». Il nous déclare qu'il « considérait comme un devoir de faire de la place à des forces plus jeunes ». Pour un homme encore vert de soixante-quatre ans, et qui devait, plus tard encore, supporter allégrement les fatigues d'une si rude campagne, voilà un désintéressement bien méritoire ! Notez qu'il avoue qu'« il lui fut très pénible de se séparer de relations qui lui étaient devenues chères ». Mais, « à cette époque il n'y avait aucune perspective de guerre », ajoute-t-il. Or, nous sommes en 1911, au moment d'Agadir, et c'est précisément le contraire qu'il faudrait dire. Au reste, un peu plus loin, il confesse que, de 1911 à 1914, « sans être anxieux, il ne pouvait se défendre d'un certain sentiment d'oppression ». Ces explications sont décidément trop contradictoires. Il n'y a que la vérité qui soit cohérente.

déplaisant, antipathique de Ludendorff, peut faire illusion, et je sais de bons esprits qui s'y sont sont laissé prendre¹, — il a fait sa partie dans une vaste entreprise de camouflage historique. Il s'agit de créer une légende, et, à la faveur de cette légende, de restaurer l'impérialisme prussien. Cette légende d'une Allemagne innocente, héroïque, et d'ailleurs invaincue, d'une Allemagne victime des égoïstes ambitions alliées, pourra réussir dans son pays d'origine ; elle fera peut-être des dupes chez les neutres et en Angleterre ; elle n'en fera pas en Belgique, — dans la Belgique violée, malgré le « code d'honneur » allemand, — et en France. « Vérité au delà de la Sprée, ou plutôt du Rhin ; erreur en deçà. » « Mentez, mentez, disait Voltaire : il en restera toujours quelque chose. » Et je le soupçonne d'avoir emprunté cette devise à Frédéric II, qui, sa vie durant, l'a constamment mise en pratique. Hindenburg se devait à lui-même d'imiter jusqu'au bout le grand Frédéric.

Ce bonhomme est un faux bonhomme.

Janvier 1921.

1. Par exemple, la Préface que le général Buat, notre chef d'état-major général, a placée en tête de la traduction française des Mémoires d'Hindenburg est, à cet égard, d'une candeur déconcertante, et elle a dû singulièrement réjouir le vieux reître de Berlin. Il est bon d'être généreux, certes, mais il ne faut pas être dupe....

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU

Une extrême simplicité et une exquise bonté : voilà ce qui frappe à première vue dans ce grand chef de guerre. Et plus on le connaît, plus on pénètre dans son intimité, plus cette impression se précise et s'approfondit tout ensemble. « Loin de moi, disait Bossuet, loin de moi les héros sans humanité ! » Ce mot me revenait à l'esprit quand l'autre semaine, à Mirecourt, j'observais la nuance particulière de respect et d'affection avec laquelle ses soldats saluaient leur général. Il me semblait que Turenne devait être salué ainsi par ses hommes.

Castelnau ! Turenne ! Il me plaît d'associer ces deux noms. Le général appartient, par toutes les qualités de son esprit et de son cœur, à la grande lignée classique des Turenne et des Vauban. Comme eux, il aime le soldat et il sait se faire aimer de lui ; comme eux, il est ménager de son sang ; comme eux, très attentif aux plus menus détails du service, il commande avec autorité et fermeté ; et comme eux, enfin, homme de pensée et homme d'action tout à la fois, il est doué à un haut degré de ce clair

bon sens, de ce robuste réalisme tout pénétré d'intelligence qui, dans tous les ordres, font les hommes vraiment supérieurs.

La supériorité du général de Castelnau, même avant la guerre, n'était pas totalement inconnue des milieux non militaires. Ceux-là mêmes qui n'avaient jamais entendu parler des fortes et lumineuses conférences qu'il avait faites en 1911, au Centre des Hautes Études militaires, n'ignoraient pas qu'il était le bras droit du général Joffre, et qu'en cas de conflit armé, l'on pourrait compter sur lui. L'a-t-on toujours consulté comme on aurait dû le faire? A-t-on suivi toutes les directions que, plus que personne, il eût été capable de donner? Ce sont là questions que l'histoire discutera sans doute un jour. Ce qui est certain, c'est qu'on doit au général de Castelnau ce chef-d'œuvre d'organisation française que fut notre mobilisation, et qui a conditionné toutes nos victoires ultérieures.

A l'entrée en campagne, il reçoit le commandement de la 2^e armée, avec ordre impérieux de prendre l'offensive en Lorraine. Justement, quelques mois auparavant, étudiant les conditions d'une grande offensive allemande dans la région de l'Est, il avait conclu que l'ennemi serait conduit à déboucher dans la vallée de la Meurthe par la trouée de Charmes, et il avait arrêté les dispositions éventuelles à prendre pour l'empêcher de réaliser ce plan. Il semble bien qu'il n'ait eu qu'une demi-confiance dans le succès de l'offensive qui lui était prescrite, et qu'il ait prévu l'échec de Morhange. Il avait, *avant la guerre*, et dès les premiers jours de la guerre, poussé la défense de Nancy et organisé les lignes du Petit

et du Grand-Couronné. Il se replia en bon ordre sur ces positions préparées d'avance. Les combats épiques qui furent livrés là du 24 août au 12 septembre ne sont pas encore connus comme ils mériteraient de l'être. L'énergie et la science militaire de Castelnau, en ces journées mémorables, ont non seulement sauvé la Lorraine; elles ont littéralement sauvé la France.

Elles devaient la sauver encore à Verdun. Si Castelnau ne s'était pas trouvé là, au moment où les Allemands, après s'être emparés de Douaumont, s'apprêtaient à exploiter leur succès; s'il n'avait pas pris immédiatement les mesures à prendre pour enrayer leur avance, rassurant tout le monde par son calme, sa maîtrise, sa foi imperturbable; si, en quelques heures, on n'avait pas vu, me dit un témoin, la bataille « se retourner » entre ses mains, le Kronprinz eût atteint son but, et peut-être, à l'heure actuelle, serait-il encore l'héritier présomptif de la couronne impériale d'Allemagne.

Ce sont là les plus éclatants et, si l'on peut dire, les plus visibles services que le général ait, au cours de la guerre, rendus à son pays. Il en est de moins tangibles que l'Histoire saura bien mettre en lumière. Elle dira sans doute que sous ce noble front habite une haute et large pensée dont toutes les démarches ont, sous les formes les plus diverses, eu pour unique objet l'intérêt national et la grandeur de la patrie. Et elle précisera tout ce que les artisans de la triomphale victoire française auront dû d'indications fécondes, d'idées suggestives au vainqueur du Grand-Couronné.

Ce qu'il faut dire, dès aujourd'hui, c'est que chez

ce vrai chef français, la noblesse et la qualité de l'âme sont à la hauteur du talent militaire. Ce grand chrétien a trouvé dans sa foi profonde la force de résister aux terribles épreuves que la guerre réservait à sa tendresse paternelle : trois fils tués, un autre blessé et prisonnier, et qui fut de tous les camps de représailles, voilà les sacrifices qu'il a consentis à la patrie commune. On sait le mot admirable, et digne de Plutarque, qu'il a prononcé en apprenant la mort du premier : « Continuons, messieurs ! » Tout le général de Castelnau est dans ce mot-là ¹.

Heureuse France, d'avoir eu de tels chefs, si différents des généraux allemands, pour la conduire à la victoire : des chefs *complets*, à l'esprit lucide, à l'âme généreuse et ardente, des chefs qui inspirent non seulement l'admiration, mais le respect, mais l'affection, des héros d'humanité, en un mot, — et des hommes qui, comme celui-là, font honneur à l'homme !

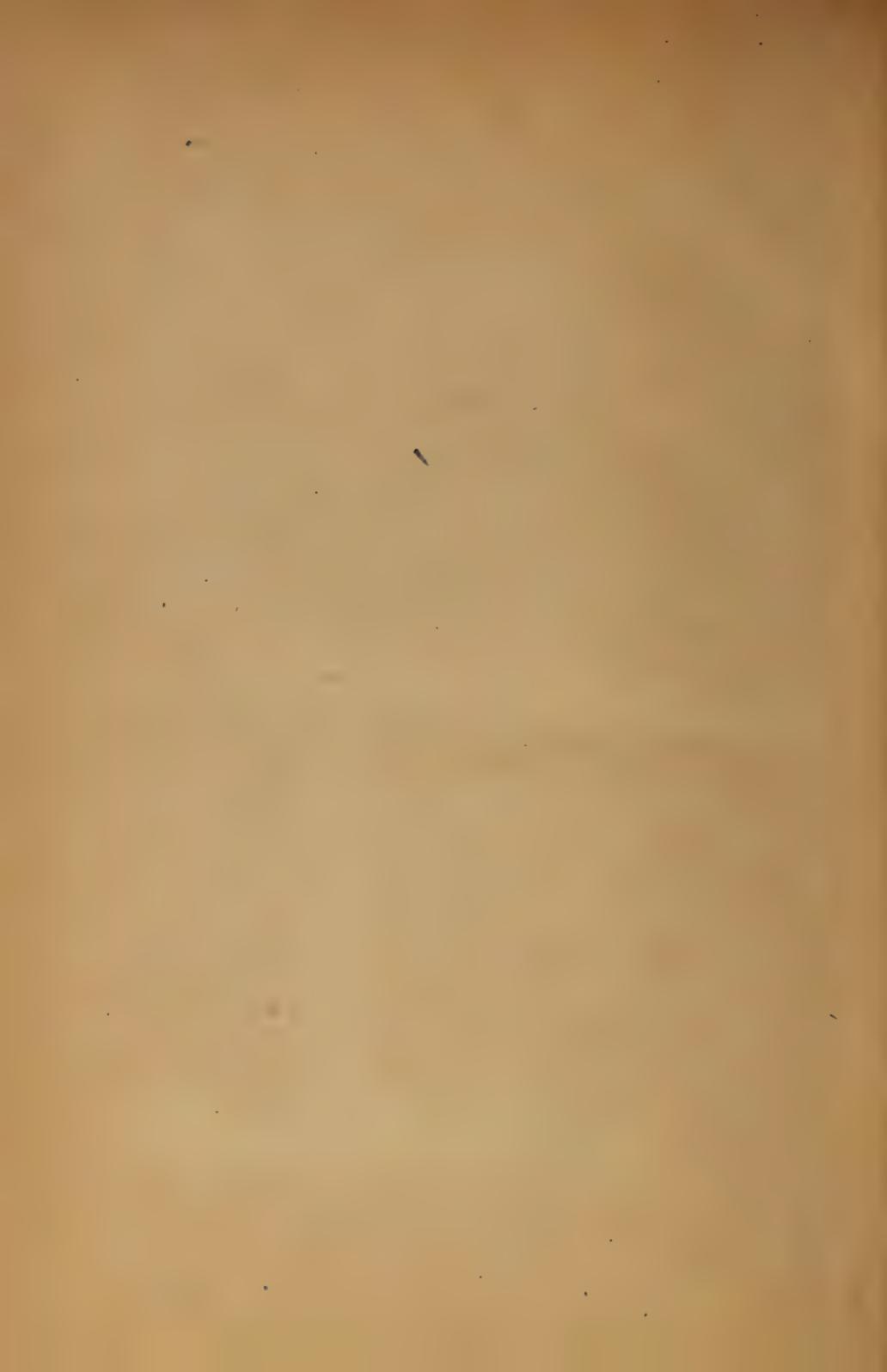
25 novembre 1918.

1. Et dans cet autre aussi, que j'emprunte aux *Mémoires de Russie* de M. Jules Legras (Payot, 1921, p. 55). Officier de liaison en Russie, M. Jules Legras avait accompagné le général sur le front de l'armée Evert : « Le général de Castelnau, écrit-il, a paru satisfait. Lorsque j'ai pris congé de lui, il m'a pris les deux mains et m'a dit : « Mon ami, cela « me fait quelque chose de vous laisser tout seul dans un pays « et un milieu étrangers. Je sais ce que vous faites pour notre « pays et je vous en remercie », et il m'a embrassé. Ce sont des minutes où le fond de ma sensibilité a été si bien deviné et touché, que je ne les oublierai plus. »

TABLE DES MATIÈRES

| | Pages. |
|---|--------|
| AVANT-PROPOS | VII |
| Stoïcisme et christianisme au xvi ^e siècle. | 5 |
| Pascal et les <i>Pensées</i> | 13 |
| Jean-Jacques Rousseau prophète religieux. | 25 |
| Le « cas » de Lamennais. | 65 |
| Un Examen de conscience d'Ernest Renan | 121 |
| Sur Taine | 131 |
| Le <i>Dix-neuvième siècle</i> de Ferdinand Brunetière | 139 |
| Les derniers livres d'Émile Faguet | 157 |
| E.-M. de Vogüé romancier | 177 |
| La jeunesse de Jules Lemaitre. | 187 |
| M. Georges Goyau. | 201 |
| Deux chefs de guerre : Foch et Ludendorff. | 211 |
| Hindenburg. | 217 |
| Le général de Castelnau | 231 |

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.



PQ
139
.G6.

